



Ex Libris

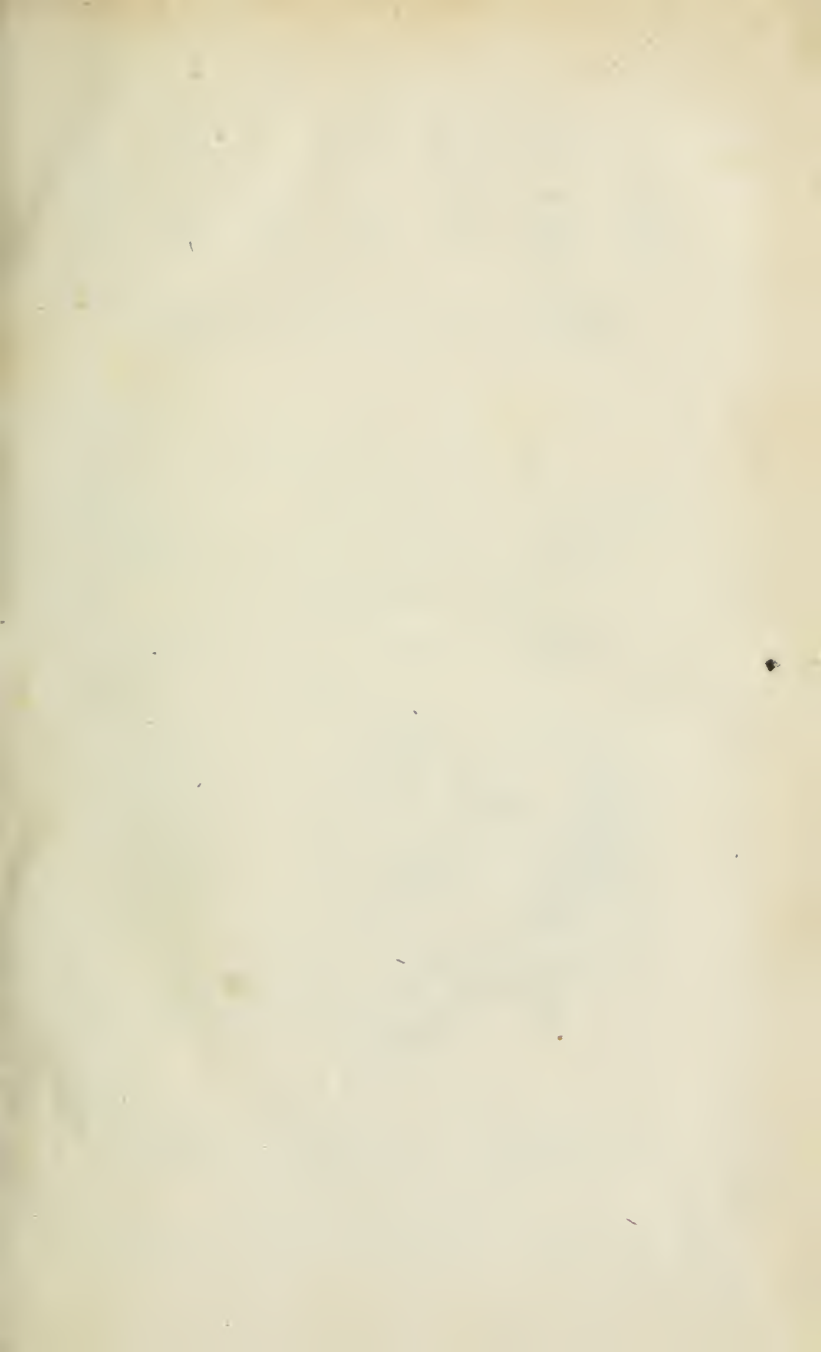


PROFESSOR J. S. WILL



Library
of the
University of Toronto





NOUVEAU
THEATRE
FRANÇOIS,

ou

RECUEIL

DES PLUS NOUVELLES PIECES
Représentées au Théâtre François
depuis quelques années.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la
descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XL.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

THE NEW
JOURNAL
OF THE
REPUBLIC

DECEMBER
1877
PUBLISHED WEEKLY
BY THE
REPUBLICAN PARTY
NEW YORK

THE
REPUBLICAN
PARTY
NEW YORK
1877

T A B L E
DES PIÈCES CONTENUES
dans le Tome troisième.

MEDUS, *Tragedie.*

LE SOMNAMBULE, *Comedie.*

MAHOMET SECOND, *Tragedie.*

BAJAZET PREMIER, *Tragedie.*

LE MARIE' SANS LE SAVOIR,
Comédie.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

M E D U S ,

T R A G É D I E .

Représentée pour la première fois par les
Comédiens François, le 12. Janvier 1739.

Le prix est de trente sols.



A P A R I S ,

Chez P R A U L T fils , Quay de Conty ,
vis-à-vis la descente du Pont - Neuf ,
à la Charité.

M. DCC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

M E D U 2

PLATE I

THE
GREAT
HALL
OF
THE
MUSEUM
OF
NATURAL
HISTORY
IN
LONDON
AS
IT
APPEARS
IN
THE
YEAR
1851



PLATE II

THE
GREAT
HALL
OF
THE
MUSEUM
OF
NATURAL
HISTORY
IN
LONDON
AS
IT
APPEARS
IN
THE
YEAR
1851

THE
GREAT
HALL
OF
THE
MUSEUM
OF
NATURAL
HISTORY
IN
LONDON
AS
IT
APPEARS
IN
THE
YEAR
1851

THE
GREAT
HALL
OF
THE
MUSEUM
OF
NATURAL
HISTORY
IN
LONDON
AS
IT
APPEARS
IN
THE
YEAR
1851



P R É F A C E.



Le sujet de cette Tragédie avoit été traité par Euripide ; & Hygin nous l'a conservé dans sa vingt-septième Fable , dont je crois devoir insérer ici la traduction littérale.

Persès , fils du Soleil , & frere d'Ætès , interrogea l'Oracle , qui lui répondit qu'il devoit craindre de périr par la postérité d'Ætès. Médus , en cherchant sa mere, fut jetté par la tempête sur les côtes du Royaume de Persès , & pris par ses Gardes qui le conduisirent au Roi. Médus , fils d'Egée & de Médée , se voyant au pouvoir de son ennemi , se fit passer pour Hippotès , fils de Créon. Le Roi qui voulut s'informer plus sûrement de sa naissance, le fit emprisonner. Il y avoit dans ses Etats une grande disette des fruits de la terre. Médée y étant arrivée dans un char tiré par des dragons volans , seignit d'être Prêtresse de Diane , & promit au Roi de faire cesser la stérilité. Elle sçut de lui qu'il tenoit en prison Hippotès , fils de Créon ; elle crut qu'il venoit sur elle venger son pere , & , par une prudence mal entendüe , elle trahit son fils , en persuadant au Roi qu'il n'étoit pas Hippotès , & qu'il

étoit Médus , fils d'Egès , que sa mere avoit envoyé pour tuer Persès ; elle le pria de le livrer en ses mains pour lui donner la mort , croyant qu'en effet il étoit Hippotès. Médus fut produit en sa présence , afin que le trépas fût le prix de son mensonge ; elle vit qu'il n'étoit pas celui qu'elle croyoit , & dit qu'elle vouloit lui parler en particulier. Ensuite elle lui remit une épée , & lui ordonna de venger la mort de son ayeul. Médus , après cela , tua Persès , recouvra le Royaume de son grand-pere , & Médée donna son nom à ce pays.

Tel est le sujet qu'Hygin m'a fourni tout entier pour faire la tragédie de Médus , & je n'ai eu besoin d'y ajouter que l'épisode d'Idalide , fille d'Aloëus , que j'ai nommé Alodétès , & qui , suivant les Mythologues , étoit un autre frere de Persès , lequel avoit possédé la Couronne d'Arménie , que Persès lui avoit arrachée avec la vie. Je n'ai imaginé le personnage épisodique d'Idalide , que pour jetter dans la pièce quelque intérêt d'amour , selon l'usage de notre Théâtre.

Si ma Tragédie ne produit pas de grands ébranlemens dans l'aine du spectateur ou du lecteur , je ne l'impute qu'à ma propre foiblesse. Le sujet est dans le genre terrible. Quoi de plus propre à remuer le cœur & à l'attacher , qu'une mere qui par les soins qu'elle prend d'assouvir sa vengeance & de garantir sa vie , se précipite elle-même dans le péril d'immoler son propre fils , & tombe avec lui dans les plus grands dangers ?

Je n'ai pas laissé d'être fort embarrassé sur deux points importants , pour arranger un si beau sujet. J'avois de la répugnance à mettre un mensonge dans la bouche de Médus , & je craignois de manquer le cara-

Ètère de Médée , en rejetant le secours des enchante-
mens & de la machine , qui ne m'ont jamais paru con-
venir à la Tragédie. J'ai donc pris le parti de charger
du mensonge un second Personnage. C'est Démarate ,
le Gouverneur de Médus , qui pour sauver ce Prince ,
dit à Persès qu'il est fils de Créon ; & Médus , sans
nier ni avouer qui il est , se contente de laisser Persès
dans le doute. J'ai crû que, par ce moyen, le mensonge
n'aviliroit ni Médus ni Démarate. Pour ce qui est de
Médée , j'ai tâché de la peindre implacable , dissimu-
lée , artificieuse , occupée de sa vengeance au point
d'y sacrifier les droits les plus sacrés ; enfin j'ai substi-
tué aux ressources de l'art magique dont elle se servoit ;
celles de son courage & de son génie. C'est au public à
juger si j'ai réussi dans cette double vûë.

On a pû dans les représentations me faire quelque
reproche de plagiat , faute de connoître la source où
j'ai puisé mon sujet tout entier. Mais comme je n'ai
rien pris que d'Hygin & d'Euripide , & que les Au-
teurs anciens sont à tout le monde , je me flatte que ce
faux préjugé ne tiendra pas contre le passage que j'ai
rapporté. Les mêmes sujets Grecs ont été traités par dif-
férens Auteurs modernes , qui n'ont pas seulement été
suspçonnés de s'être rien approprié les uns des autres.
D'ailleurs , si l'on veut bien y regarder de près , on s'a-
percevra sans peine, que lorsque mon sujet m'a indispen-
sablement entraîné vers quelques situations déjà mises
sur la scène , je n'ai fait que les effleurer , & que j'ai
pris soin non seulement d'en montrer les faces nou-
velles , mais encore d'y changer l'intérêt dominant.

Quelques personnes ont trouvé que Persès ne devoit

pas faire arrêter Médus au second Acte, puisqu'on vient de lui dire qu'il est Iphiclès, fils de Créon. Au lieu de le faire arrêter (disent-ils) il devrait le bien recevoir & faire alliance avec lui, comme avec le plus grand ennemi de Médée. Je les prie de considérer que Persès ne fait arrêter Médus, que parce qu'il soupçonne qu'il n'est pas Iphiclès, & dans le dessein d'en approfondir la vérité. Il est informé que cet étranger avoit été reçu dans le palais par Idalide, & qu'il y restoit caché; il est menacé par les Oracles de l'arrivée de Médus; il sçait que Médus est parti d'Athènes pour envahir Colchos; Persès lui-même est revenu dans cette ville & y a fait marcher des Troupes pour sa défense; il voit que l'étranger s'obstine à taire sa naissance; il n'a nulle certitude que cet étranger l'ait sincèrement déclarée à Démarate; il n'y a personne à Colchos qui réponde de l'étranger; Idalide seule, Idalide qui entretient parmi les Peuples l'esprit de sédition, s'intéresse pour lui; cet intérêt même est un nouveau sujet de défiance pour le Tyran, qui craint de trouver à la fois un rival & un ennemi. Tous ces motifs l'engagent à s'assurer de l'étranger; & s'il ne prenoit pas cette précaution, ne mériteroit-t-il pas d'être accusé d'imprudence?

On a blâmé dans le cinquième Acte, le retour de Persès, qui vient pour convaincre Médée de perfidie & de trahison, & l'on a jugé qu'il ne devoit pas quitter le combat pour quelque raison que ce pût être. En effet, rien ne pourroit justifier son retour, s'il abandonnoit le soin de sa défense: mais le combat est suspendu, les Grecs sont déconcertés par la prise de leur Chef, ils ont cessé d'attaquer le palais, &

Persès est dans le cas de n'avoir plus à les craindre. N'est-il pas naturel qu'il profite de ce moment d'inaction, pour venir développer les complots de Médée à qui il a confié la garde du Palais & du Temple ? Peut-il employer mieux son premier loisir qu'à prévenir les suites d'une conspiration qui se trame dans l'intérieur des murs qui lui servent de retraite ? A-t-il un intérêt plus pressant dans la conjoncture où il se trouve ? S'il est ensuite enveloppé par ses ennemis, c'est que Médus avec une troupe de soldats conjurés est allé par un côté attaquer la Garde du Palais & en ouvrir une porte aux Grecs, tandis que Persès venoit par un autre dans le lieu où est Médée. Or il n'a pû prévoir cette nouvelle entreprise, la plus funeste de celles qui ont été faites contre lui, & il y succombe sans qu'on puisse lui reprocher d'avoir rien négligé du devoir d'un Prince courageux & prévoyant. On voudroit qu'il eût péri les armes à la main dans le fort de la mêlée, au lieu qu'il se tué lui même à la fin de la pièce. Je n'ai choisi cette catastrophe, que pour mettre sa mort en action, & pour éviter la langueur d'un récit. Je m'étois imaginé qu'un grand coupable, comme Persès, conduit par degrés au dernier terme du malheur, abandonné de tout le monde, sans ressource & réduit à se donner la mort, seroit un spectacle frappant & digne du but de la Tragédie, qui est de corriger les mœurs. Pourquoi (a-t-on dit encore) ne cherche-t-il pas à se venger en mourant, & ne se jette-t-il pas l'épée à la main sur Médus ? C'est que se voyant sans défense, trahi de tous côtés, & environné des Grecs & de ses Sujets rebelles, il ne doit pas s'ex-

poser à tomber vivant entre les mains de ses plus cruels ennemis ; comme il le fait entendre par ses dernières paroles. Au reste , il faudroit que le Théâtre fût plus libre qu'il ne l'étoit aux premières représentations de cette pièce, pour rendre au vrai la précision du dénouement. Il devoit y avoir de grands intervalles entre Persès & Médus, & il n'a pas été possible aux Acteurs d'y observer les distances nécessaires, à cause du grand nombre de spectateurs qui étoient debout sur le Théâtre.

Enfin , cet ouvrage a paru trop compliqué à quelques personnes , tandis que d'autres avec une attention médiocre en ont retenu toute la suite , dès la première fois qu'ils l'ont vû. La lecture fera connoître encore mieux , si la Pièce est obscure & trop chargée , ou si les événemens y sont clairement développés , & bien préparés. Je serai le premier à convenir de mes fautes ; & dans le détail où je viens d'entrer , j'ai moins eû dessein de les justifier , que de rendre compte au Public des fausses lumières qui m'ont fait illusion.

Cette Pièce a été retirée du Théâtre après la huitième représentation , sans qu'elle eût été dans les règles , pour laisser la carrière libre à d'autres ouvrages.

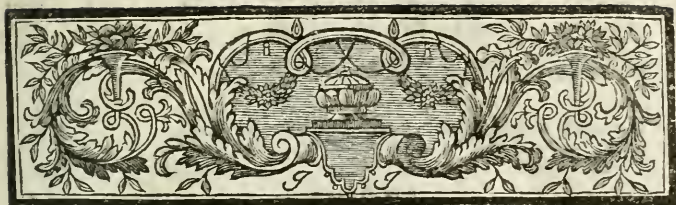
M E D U S.

T R A G E D I E.

ACTEURS,

- PERSE'S, Roi d'Iberie ; de Colchide & d'Arménie, *M. Sarrazin.*
- MEDÉ'E, Fille du feu Roi de Colchide, & Prêtresse de Diane. *Mlle. Dumenil.*
- MÉDUS, Fils d'Egée, Roi d'Athènes, & de Médée. *M. Quinaut Dufresne.*
- IDALIDE, Fille d'Alodétès qui avoit été Roi d'Arménie. *Mlle Goffin.*
- DEMARATE, autrefois Gouverneur de Médus. *M. le Grand.*
- PHORBAS, Commandant à Colchos, & Confident de Persès. *M. Fierville.*
- NAB'ARSE'S, Lieutenant Général des Armées du Roi. *M. Dubreuil.*
- DIRCE', Confidente de Médée. *Mlle. Jouvenot.*
- CEPHISE, Confidente d'Idalide. *Mlle. Dubreuil.*
- GARDES.

La Scène est à Colchos dans une Salle du Palais des Rois, laquelle communique au Temple de Diane.



M E D U S ,

T R A G E D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

I D A L I D E , C E P H I S E .

C E P H I S E .



'ETRANGER que vos soins ont sauvé du naufrage,
D'un cœur reconnoissant vous apporte l'hom-
mage ,

Madame ; il suit mes pas.

I D A L I D E .

O moment que je crains !

Que résoudre ? Où fixer mes esprits incertains ?

A ij

Je desiré à la fois & redoute sa vûë.

CEPHISE.

De quel trouble subit votre ame est-elle émue?

Daignez

IDALIDE.

Ma confiance est égale à ta foi.

Tu chéris Idalide; écoute, & connois-moi.

Cephise, qui croiroit que, de pleurs abreuvée,

Qu'à de nouveaux tourmens sans cesse réservée;

Je pusse être accessible en ce comble d'horreur

A d'autres sentimens que ceux de la fureur?

Hier tu me suivois, quand, sur les bords de l'onde,

Je voulos me soustraire à ma douleur profonde;

Et la foudre & les vents déchaînés dans les airs

Venoient de ravager & la Terre & les Mers;

On entendoit encor frémir l'onde écumante :

Le plus affreux spectacle à mes yeux se présente.

Je ne découvre au loin que débris de Vaisseaux,

Qu'armes & pavillons qui flottent sur les eaux.

De ceux qu'avoient frappés le courroux de Neptune,

Mon cœur, en gémissant, déplorait l'infortune,

Lorsqu'un flot qui se brise apporte sur le bord

Un de ces malheureux luttant contre la mort.

Je m'approche en tremblant, je le trouve immobile;

Un froid mortel couvrait son front pâle & tranquile,

Quel trouble fut le mien ! Quel excès de douleur !

Quand j'aperçus des traits trop présens à mon cœur.

CEPHISE.

Quoi ! Madame.

TRAGÉDIE.

5

IDALIDE.

L'aveu m'en fait rougir, Céphise.

Au pouvoir de l'amour Idalide est soumise.

Lorsque Persès Vainqueur après divers combats ,

Signala ses fureurs au sein de nos Etats ,

Mon pere qui pour moi craignoit son frere impie ,

Eut soin de m'éloigner de la triste Arménie :

Memnon , de ses malheurs comme lui pénétré ,

M'ouvrit dans Amasie un asyle sacré.

A peine du repos je ressentais les charmes ,

Que mon cœur éprouva de nouvelles allarmes.

Un Héros qui d'Alcide imitant les exploits ,

Venoit d'humilier ou secourir vingt Rois ,

Qui , de Tyrans sans nombre , avoit purgé l'Asie ;

Attendoit un Vaisseau pour quitter Amasie.

Sans dévoiler son sort ni déclarer son nom ,

Ses lauriers suffisoient à son ambition.

Il parut à mes yeux , & je devins sensible :

Lui-même en me voyant ne fut pas invincible ;

Je lus dans ses regards qu'épris du même feu ,

Il n'osoit à sa bouche en confier l'aveu.

Triomphe peu durable ! Inutile victoire !

Eh ! qui pourroit fixer un cœur fait pour la gloire ?

Le jeune Grec partit , me laissa dans les pleurs . . .

Mais a-t-il oublié sa flâme & mes malheurs ?

Que croire ? hélas ! C'est lui que la mer en furie

A rendu sur nos bords , près de perdre la vie.

Il expiroit, Céphise ; & nos premiers secours

Ont enfin ralumé le flambeau de ses jours,

A iij

Son image, en secret, me flatte & m'épouvante,
 Que n'ai-je triomphé d'une flâme naissante !
 En vain la majesté qui brille dans ses yeux,
 Garantit à mon cœur qu'il est du sang des Dieux :
 Je me dois toute entière aux soins de la vengeance.

C E P H I S E.

Madame, il vient à vous.

I D A L I D E.

Que je crains sa présence !

S C E N E I I.

M E D U S , I D A L I D E , C E P H I S E.

M E D U S.

UN Grec infortuné, que vos soins généreux
 Ont arraché des bords du séjour ténébreux,
 Vous avoit consacré pour jamais cette vie
 Qui, sans votre secours, m'auroit été ravie.
 Je vous cherchois, Madame, à travers ces climats ;
 La Vengeance & l'Amour y dirigent mes pas.
 Depuis long-temps j'aspire au bonheur de vous plaire,
 Et je vous reconnois pour mon Dieu tutélaire :
 Mais je ne puis cacher ma surprise à vos yeux.
 Quoi ? C'est vous que je trouve en ces funestes lieux !
 Idalide à Colchos !

TRAGÉDIE.

7

IDA L I D E.

Toujours infortunée :

Vous m'y voyez aux fers pour jamais condamnée.

M E D U S.

Vous captive, Madame ! Et quel nouveau revers
A pû vous abaisser du Trône dans les fers ?

I D A L I D E.

Tel est, des immortels, la volonté suprême.

M E D U S.

Le Ciel s'apaisera pour vous & pour moi-même ;
Mais quelle main barbare a causé vos malheurs ?

I D A L I D E.

Quel autre que Persès feroit couler mes pleurs ?

M E D U S.

Persès, qui, de carnage & de grandeurs avide ,
Maître de l'Iberie , usurpa la Colchide ,
Trahit son frere Ætès, & fut son assassin ? . . .

I D A L I D E *lui montrant l'endroit où il est.*

Oui, c'est-là que d'Ætès il a percé le sein,

M E D U S.

Dieux !

I D A L I D E.

C'est encore ici qu'Alodètes mon pere ;
Expira sous les coups de son perfide frere ,
Dont le mensonge & l'art , pour confirmer la paix ;
Avoient sçu l'attirer dans ce fatal palais.

M E D U S.

Quelle nouvelle horreur !

A iiii

Le Trône d'Arménie
 Devint le prix sanglant de sa fureur impie ;
 Et je me vis traîner captive dans ces lieux
 Où je reclame en vain la justice des Dieux.

M E D U S.

Par tant d'horribles traits , ma vengeance excitée,
 Fait naître des transports dans mon ame irritée.

(à Idalide.)

Je n'y résiste plus. . . . Bientôt mon premier soin . . .
 Que ne puis-je tracer à vos yeux sans témoin !

I D A L I D E.

Cephise , éloigne-toi.

S C E N E I I I.

M E D U S, I D A L I D E.

I D A L I D E.

Quel courroux vous enflâme ?
 Mes malheurs à ce point vous touchent-ils ?

M E D U S.

Madame,

Vos malheurs sont les miens. Calmez votre douleur ;
 Le juste Ciel, en moi, vous envoie un vengeur.

I D A L I D E.

O bonheur imprévu ! . . Mais comment la fortune
 A-t-elle pour nous deux une rigueur commune ?

Quel intérêt vous lie à mon barbare sort ?

MEDUS.

Pouvez-vous l'ignorer à ce noble transport ?

Tout me décele à vous, jusques à mon silence.

Où, Madame, déjà le sang & la vengeance

Nous unissoient ensemble, & des liens plus doux

Sont formés dans mon cœur, & m'attachent à vous.

IDALIDE.

Même sang nous unit. . . O moment plein de charmes !

Moment trop attendu qui doit tarir mes larmes !

Vous êtes donc Medus, la terreur de Persès ;

Et Medée a transmis en vous le sang d'Ætès.

MEDUS.

J'ai reçu d'elle encore avec le sang d'Égée,

L'audace de venger la nature outragée.

L'Empire de Neptune opposoit vainement

Une vaste barrière à mon ressentiment :

Les vaisseaux, par mes soins, armés au port d'Athènes,

Avoient franchi des mers les dangereuses plaines :

J'appercevois déjà cette rive où mon bras

Doit punir du Tyran les cruels attentats ;

Lorsque les airs, voilés par de sombres nuages,

Sont livrés aux fureurs des vents & des orages.

Des feux étincelans sortis du sein des mers,

Me découvrent par tout leurs abîmes ouverts.

Des rives de Colchos ma flotte repoussée

Disparoît devant moi, sur les eaux dispersée.

Mon vaisseau par la foudre est d'abord embrasé,

Et contre les rochers périt enfin brisé.

J'ai vû mes défenseurs ensevelis dans l'onde.
Je cédois accablé d'une douleur profonde,
Et le naufrage avoit dompté mes vains efforts,
Quand Neptune appaisé m'a remis sur ces bords.
J'expirois : vos bontés ont ranimé ma vie ;
Et malgré les malheurs dont elle est poursuivie ,
Je sens par vous encor revivre mon espoir ,
Et je veux mériter le bonheur de vous voir.
Je suis , & je reviens armé de la vengeance.
Daignez , avec Medus , agir d'intelligence :
Faites que d'un vaisseau je puisse m'assurer.
J'espère que les Dieux me feront rencontrer
Ma flotte & ces Guerriers qui , loin de ce rivage ,
Furent contraints de fuir , emportés par l'orage.
D'un vol rapide alors je fonde sur ce Palais ;
Dans le sang du Tyran je lave ses forfaits ;
Je vous rends la Couronne , & de votre esclavage ,
Par ce juste devoir , je répare l'outrage :
Heureux en vous offrant & mon Trône & ma foi ,
De paroître plus digne & de vous & de moi !

I D A L I D E.

Un Héros qui veut bien s'armer pour ma défense ,
Aura de justes droits sur ma reconnoissance.
Je ne me plaindrai pas si jamais entre nous
La gloire admet , Seigneur , des sentimens plus doux.
Mais il est d'autres soins où mon cœur s'abandonne.
Le plus grand des périls ici vous environne ;
De votre bras vengeur Persès est menacé.
Par nos Oracles saints qui vous ont annoncé.

L'obscurité , la feinte , & la nuit du silence ,
 Ne peuvent à Colchos cacher votre présence.
 De tant de surveillans il emprunte les yeux ,
 Qu'il pourroit dévoiler jusqu'au secret des Dieux.
 Par une piété sacrilège & prophane ,
 La Loi veut parmi nous que l'Autel de Diane
 Soit arrosé du sang des malheureux Mortels.
 Pour nous ces jours affreux sont des jours solennels.
 La Politique nomme en secret les victimes ,
 Et le peuple insensé consacre tous ces crimes.
 Si l'on vous découvroit vous seriez immolé,
 Je ne me flatte plus que Persès appelé
 Par les soins de l'Empire au-delà du Caucase ,
 Soit long-temps éloigné des campagnes du Phase :
 Le bruit s'est répandu qu'à Colchos en ce jour
 Avec empressement il ramene sa Cour.
 Il vous cherche peut-être : évitez sa poursuite.
 Partez : je vais , Seigneur , ménager votre fuite.

M E D U S.

Ce cœur qui vous adore atteindra-t-il jamais ;
 Par les plus tendres vœux , à de si grands bienfaits ?

I D A L I D E.

Vivez , Seigneur , vivez ; & que la tyrannie ,
 Par vos heureux efforts , soit détruite & punie :
 Fils des Dieux , héritier d'un Trône paternel ,
 Fondez sur la justice un Empire éternel ,
 Mes vœux seront comblés. Mais enfin , le temps presse ;
 Profitons du moment que le Tyran nous laisse.

Une barque légère au milieu de la nuit,
 Dans le port de Colchos, a pénétré sans bruit :
 J'espère que mes soins vous en rendront le maître.
 Oui, bien-tôt de ces lieux vous allez disparaître.
 Hélas ! dans vos malheurs quel fragile secours,
 Qui, pour vous conserver, expose encor vos jours !

S C E N E I V.

CEPHISE, MEDUS, IDALIDE.

C E P H I S E.

UN avis important près de vous me rappelle.
 Le Roi, Madame, arrive.

I D A L I D E.

O fortune cruelle !

C E P H I S E.

D'un moment la Prêtresse a devancé ses pas.
 On voit de toutes parts accourir des Soldats,
 Nos champs en sont couverts : leurs nombreuses cohortes ;
 Du Temple & du Palais, ont occupé les portes.

I D A L I D E.

Cephise, c'est assez.

SCÈNE V.

MEDUS, IDALIDE.

IDALIDE.

AH ! Nous sommes perdus.

Le Barbare Persès va découvrir Medus :
 La Prêtresse . . . une Armée . . . Ah , quels sujets de larmes !
 La Prêtresse , sur tout , redouble mes alarmes.
 Bourreau de sa famille , Usurpateur sans foi ,
 Persès même est encor moins terrible pour moi.
 Etouffant ses remords à force de carnage ,
 Par des meurtres nouveaux elle nourrit sa rage.
 Il ne consulte qu'elle ; & ses cruels avis ,
 Des plus sanglans effets sont aussi-tôt suivis.
 Elle sçait pénétrer dans le cœur le plus sombre ;
 Et l'obscur Avenir , est pour elle sans ombre.
 Mon espoir se dissipe en regrets superflus.

MEDUS.

Et comptez-vous pour rien les efforts de Medus ?
 Ouvrez à mon ardeur le chemin de la gloire ,
 Et vous me reverrez suivi de la victoire.

IDALIDE.

Oui , Seigneur , le péril doit nous encourager ;
 La fermeté souvent dissipe le danger.

Je n'examine rien : prudente ou téméraire ;
 Je vais tenter pour vous un secours nécessaire.
 Dans cet appartement hâtez-vous de rentrer ;
 Et gardez-vous surtout , Prince , de vous montrer.

M E D U S .

J'obéis pour vous plaire ; & cette noble envie
 Est plus chère à mon cœur , que le soin de ma vie.

I D A L I D E *seule.*

Allons. Daigne le Ciel . . . Ah ! Quel est mon effroi !
 Quel malheur nous attend ? . . . C'est Persès que je voi.

S C E N E VI

PERSE'S , IDALIDE , PHORBAS , *Suite.*

P E R S E ' S .

M (*à Idalide.*) (*à la Suite.*)
 Adame , demeurez. Et vous , qu'on se retire :

(*à Idalide.*)

L'orgueil du Rang suprême , & les soins de l'Empire ,
 N'ont point rendu mon cœur inexorable aux pleurs
 Qu'arrache de vos yeux l'excès de vos malheurs.
 Le soin de les tarir , à Colchos me ramène.
 Il est temps de borner le cours de notre haine :
 Qu'à jamais le passé dans l'ombre de l'oubli
 Pour vous , comme pour moi , demeure enseveli.
 Si par moi la Fortune a fait couler vos larmes ,
 L'Amour , pour vous venger , vous a prêtés ses armes.

Livré depuis long-temps au pouvoir de ses coups ,
 J'étois , sans l'avouer , plus à plaindre que vous.
 Brûlé de mille feux , j'ai gardé le silence ;
 Et pour les déclarer , je me fais violence.
 Ne comptez plus de grace entre vos ennemis
 Un Roi , jadis si fier , que vos yeux ont soumis !
 Je partage avec vous l'éclat qui m'environne :
 Daignez , avec ma main , accepter ma couronne.

I D A L I D E.

Quelle foiblesse en moi , Persés , t'a fait penser
 Qu'à ce coupable hymen je pourrois m'abaisser ?
 Je ne découvre en toi que le sang de mon pere ,
 Qui dégoutte des mains de son perfide frere.
 Quelle Furie a pû t'inspirer le dessein
 De venir pour époux m'offrir son assassin ?
 Est-ce pour assurer à mes coups ma victime ?
 Je desire ta mort ; mais je la veux sans crime.
 Tant de forfaits heureux qui fondent ta grandeur ;
 N'ont point assez d'éclat pour séduire mon cœur.
 Garde tes dons cruels , Persés ; j'ai le courage
 De trouver moins affreux les pleurs & l'esclavage :
 Ton amour n'est pour moi qu'un outrage nouveau :
 Mais je n'en rougis point , s'il te sert de bourreau.
 Tu me craindras sans cesse , & verras Idalide
 Toujours ton ennemie , & jamais parricide.

(elle sort.)

SCENE VII.

PERSE'S, PHORBAS.

P E R S E ' S.

Q Uelle injure Idalide ajoute à ses refus ! ...
Tu m'en vois, cher Phorbas, interdit & confus.
Mais pourquoi m'allarmer, quand le pouvoir suprême
Est dans mes mains tout prêt à vaincre ce que j'aime ?
Peut-il me servir mieux qu'à faire mon bonheur ?

P H O R B A S.

L'usage en est trop juste ; & vous devez, Seigneur ;
Rendre votre Captive à vos ordres soumise.
Mais je ne puis enfin vous taire ma surprise :
Parmi tant de Beautés qui brillent dans ces lieux ;
Qui toutes, à l'envi, voudroient plaire à vos yeux ;
L'honneur de votre choix tombe sur une Esclave,
Dont le farouche orgueil vous irrite & vous brave ;

P E R S E ' S.

Phorbas, tel est mon sort : Je me vois à regret,
D'un tyrannique amour l'infortuné jouet.
Les malheurs d'Idalide ont fait briller ses charmes ;
Et l'amour m'a surpris au travers de ses larmes.
Ami, combien de fois, prévoyant ses rigueurs,
J'ai voulu résister à ses attraits vainqueurs !
Inutiles efforts ! Je n'ai pû m'en défendre ;
Et, malgré mes combats, il a fallu me rendre :

J'ai

J'ai mérité du moins, en cédant à mon sort,
 De voir qu'avec l'amour la prudence est d'accord;
 Mon pouvoir ébranlé commence à se détruire.
 L'hymen de la Princesse, utile à mon Empire,
 Par la réunion de ses amis aux miens,
 Des Peuples avec moi, ferreroit les liens.
 Car enfin (j'ose à toi me découvrir sans feinte :)
 Peut-être sur mes pas j'ai trop semé la crainte ;
 J'en suis frappé moi-même : & , si j'étois aimé,
 Le repos renaîtroit dans mon cœur alarmé.
 Medus est désiré des Peuples qui gémissent ;
 De son nom trop chéri, mes États rétentissent :
 Je le vois attendu comme un Libérateur ;
 Et les Dieux m'ont en lui menacé d'un Vengeur.
 Je sçais (puisse le Ciel rendre mes fraïeurs vaines !)
 Qu'avec plusieurs vaisseaux il est parri d'Athenes.
 A ce funeste avis j'ai volé sur ces bords ;
 Je viens par ma valeur confondre ses efforts,
 Soigneux de ma défense, avec ma Garde Scythe,
 Des Troupes, sur mes pas, j'ai fait marcher l'élite ;
 Et des extrémités de mes vastes États,
 Je rappelle à Colchos tous mes autres Soldats.
 De la Prêtresse enfin le sacré Ministère
 Va du Ciel foudroyant désarmer la colere.
 Mais, quoi qu'il en arrive, ô, Suprême Grandeur !
 Toi qui me fais brûler de la plus vive ardeur ;
 Jusqu'au dernier soupir je sçaurai te défendre.
 Je puis tomber du Trône, & non pas en descendre ;

Je remis à tes soins , en quittant ce Palais ,
 D'y maintenir mes droits , sans alterer la Paix.
 Tes yeux devoient aussi veiller sur la Princeſſe.
 N'as-tu rien vû , Phorbas , où ton Roi s'intéreſſe ?

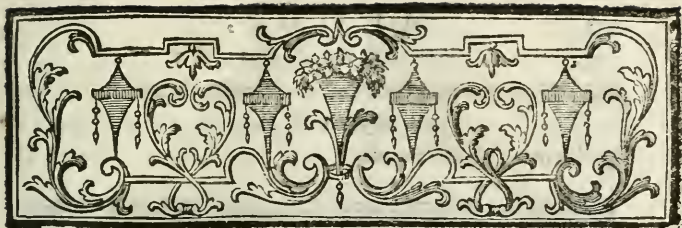
P H O R B A S.

Seigneur , vous le ſçavez : Un eſprit factieux ;
 Comme en d'autres climats , ſe répand dans ces lieux.
 Le Peuple eſt agité par de ſecretes brigues.
 Idalide entretient de coupables intrigues.
 L'avis à mon oreille eſt même parvenu ,
 Qu'elle a dans ces remparts admis un inconnu :

P E R S E S.

Que diſ-tu ? . . . Je me trouble , & ma raiſon ſ'égare :
 De mes eſprits glacés un froid mortel ſ'empare.
 Je craindrois moins la foudre ; & le nom de Medus
 Cauſeroit moins de trouble à mes ſens éperdus.
 Quel eſt cet Ennemi qui vient dans le ſilence ?
 Pourquoi cette entrevûe ? Et quelle intelligence ?
 Ma perte eſt-elle écrite ? En eſt-ce le ſignal ?
 Allons développer ce myſtère fatal ,
 Pour m'aſſûrer le Trône ; & la main d'une Amante ;
 Verſons encor du ſang , & ſemons l'épouvante.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEDE'E, DIRCE.

MEDE'E.



E S' Dieux sont apaisés : De cet Empire heu-
reux,
Avec un œil propice, ils ont reçu les vœux.
Dans le cœur palpitant des victimes sanglantes,
J'ai vu l'impression de leurs mains bienfaisantes ;
Et ce premier devoir, à Colchos en ce jour,
Pour le bonheur public a marqué mon retour.
Puisqu'enfin de l'Etat la paix est assurée,
A d'autres soins, Dirce, je puis être livrée.
L'Etranger qu'à l'Autel ont reconnu mes yeux ;
L'as-tu fait avertir de se rendre en ces lieux ?

B ij

Oui , Madame , il attend que votre ordre l'appelle :

M E D E' E.

Qu'il entre ; & laisse nous.

S C E N E I I.

M E D E' E *seule.*

O Vengeance immortelle !

Je vois où tomberont tes coups appesantis :

Tu viens punir Perfés , & couronner mon fils.

S C E N E I I I.

D E M A R A T E , M E D E' E.

M E D E' E :

E Nfin je te revois , ô mon cher Demarate !
 Du plus heureux espoir ta présence me flatte ;
 Elle m'annonce un fils : Medus vient partager
 Les périls que j'affronte ici pour me venger.
 Après la mort d'Egée , abandonnant Athènes ,
 Où du Gouvernement on m'enloyoit les rênes ,

TRAGÉDIE.

21

Je revins à Colchos sans cortége & sans bruit.
 L'Ombre couvre mes pas, le Mystère les suit.
 Je cherche pour mon fils, sans me faire connaître,
 A me saisir du Trône où le Ciel m'a fait naître.
 Je trompai tous les yeux ; ceux même de Persès
 Ne pûrent découvrir en moi le sang d'Ætès :
 Et mes traits altérés par six lustres d'absence,
 Ne laissèrent jamais soupçonner ma présence.
 Dans ces lieux dépeuplés par un feu dévorant,
 D'un fluide poison l'air n'étoit qu'un torrent ;
 Les Cieux étoient d'airain ; & la Terre stérile
 Aux besoins des Mortels fermoit son sein fertile.
 Médée alors parut comme un gage de paix.
 Des Immortels fléchis j'annonçai les bienfaits :
 Je feignis que Diane envoyoit de la Grece,
 Au secours de Colchos, sa plus chere Prêtresse ;
 Et mon art, autrefois si terrible en mes mains,
 Fut, parmi tant d'horreurs, le salut des Humains.
 L'air devint pur & doux, & les Cieux s'amolirent :
 La terre fut humide, & les trésors s'ouvrirent.
 Depuis ce jour heureux tous les cœurs sont à moi ;
 Et Persès aveuglé s'abandonne à ma foi.
 Par une ancienne erreur, sur les bords où nous sommes ;
 Pour honorer les Dieux, on massacre les hommes.
 La Prêtresse & le Roi nomment les malheureux
 Sur qui doit s'accomplir le Sacrifice affreux.
 Ce lieu, qui du Palais au Temple communique,
 Est le secret témoin de ce choix politique.

Dans l'esprit du Tyran de soupçons entouré ;
 Je fais naître le trouble, & l'appaîse à mon gré.
 A ses plus sûrs amis je suppose des crimes ,
 Et son cœur défiant me livre les victimes.
 Par-là j'ai conservé les partisans d'Ætès ,
 Et du fatal couteau frappé ceux de Persès.
 Nos fastes , de leurs noms , consacrent la mémoire :
 Mes ennemis sont tous dignes de cette gloire.
 Je fais parler les Dieux suivant mes intérêts ,
 Et le peuple , avec joye , adopte mes decrets.
 L'adresse a fait pour moi plus que la force ouverte ;
 Je conduis le Tyran par degrés à sa perte.
 Haï, craint & tremblant , il n'a que peu d'appui ,
 Et je suis dans sa Cour plus puissante que lui.
 Il est temps que mon fils achève sa défaire ;
 Avant que dans ces lieux je fisse ma retraite ;
 J'avois marqué dès-lors ce temps à sa valeur ;
 Qu'il paroisse ! . . .

DEMARATE.

Grands Dieux !

M E D E' E.

Quelle horrible douleur

Te saisit, Demarate, & fait gémir ton ame ?

DEMARATE.

Ma bouche se refuse. . . .

M E D E' E.

Explique-toi.

DEMARATE.

Madame ,

Je n'osois espérer que le Sort en courroux ,
Conduiroit Demarate à vos sacrés genoux.
Hélas par quels regrets, par quel torrent de larmes ,
De cet heureux moment ai-je payé les charmes !

M E D E' E.

Quel discours, Demarate, & quel triste maintien !
Le trouble de ton cœur étonneroit le mien,
Si le cœur de Medée avoit moins de constance.
Parle : que fait mon fils, ma plus chere espérance ?
Ta vertu, des Héros, lui traça le chemin.
Va-t-il se joindre à nous la vengeance à la main ?

D E M A R A T E.

Il venoit, dans l'ardeur qu'un grand courage inspire,
Immoler le Tyran, & vous rendre l'Empire.
La Fortune sembloit appuyer ses desseins.
Mais qui pourroit fixer les volages destins ?
Ma douleur parle assez, & vous voyez mes larmes :

M E D E' E.

Pour la premiere fois j'éprouve des allarmes.
Je frémis à ta voix.

D E M A R A T E.

Infortuné Medus ! :::

Trop déplorable mere ! . . .

M E D E' E.

Hélas ! mon fils n'est plus.

D E M A R A T E.

Enseveli dans l'onde, il a perdu la vie.

M E D E' E.

Il est mort ! Dieux cruels ! Et vous m'avez trahie.

B iij

Vous confondez l'espoir que vous m'aviez donné ;
Mon fils , dans sa jeunesse , est par vous moissonné.
Mais en vain , du Tyran , le Ciel devient complice ,
Ma main seule suffit pour se faire justice.

Armons ce bras vengeur , & que mes ennemis
Soient tous sacrifiés aux Manes de mon fils.
Remplissons ce Palais de sang & de carnage.
Signalons ma douleur par l'excès de ma rage.
Je sçaurai , s'il le faut , soulever les enfers ,
Et faire de mon deuil celui de l'Univers.

Au défaut de Medus , ami , que ton courage ,
A mes fureurs uni , consume leur ouvrage.

D É M A R A T E .

Où , Madame , & bientôt vous verrez sur mes pas
Voler , pour vous servir , d'intrépides Soldats.
Medus , pour exercer sa fureur vengeresse ,
Avoit sçu rassembler l'élite de la Grece :
Les vents dont le courroux a battu nos vaisseaux ;
Ont plongé le sien seul dans l'abyme des eaux.
Le reste qui , du Scythe , a gagné le rivage ,
Est , non loin de Colchos , à l'abri de l'orage ,
Dans un golfe profond , asyle fortuné ,
De rochers , de forêts , par tout environné.
Pour moi , désespéré de survivre à mon maître ,
N'osant presque sans lui , devant vous reparaitre ,
J'ai voulu profiter des ombres de la nuit.
Une barque à Colchos en secret m'a conduit.
Je venois vous offrir le secours d'une Armée ,
A venger vos malheurs , encor plus animée.

J'ignorois où mes yeux pourroient vous rencontrer :
Je crois que dans le Temple un Dieu m'a fait entrer.
Je vois ma Souveraine , & je brûle comme elle
D'appaiser dans le sang une douleur mortelle.

M E D E' E.

Va , Demarate , vole , & rejoins tes vaisseaux ;
Conduis ici tes Grecs à des périls nouveaux.
Dès ce jour , s'il se peut , aborde ce rivage ,
Et porte dans ces murs la flâme & le ravage.
Que le nom de Medus annonçant le combat ,
D'une héroïque ardeur échauffe le Soldat.
Vous le verrez , ce nom , vous couronner de gloire ,
Et l'Ombre de mon fils remporter la victoire.
Persès environné de combattans nombreux ,
Fonde en vain son audace & ses crimes sur eux.
Ils gémissent du joug d'un Tyran si farouche ,
Et le respect pour lui n'est plus que dans leur bouche.
Pour un libérateur qu'ils attendent de moi ,
Tous les Chefs en secret m'ont engagé leur foi ,
Quoi qu'il puisse arriver , immole à ma vengeance ;
Et Persès , & tous ceux qui prendront sa défense.
Va , par les plus hauts faits signale ton retour.
Je vais associer aux soins de ce grand jour ,
Tous les cœurs indignés contre un Roi parricide ,
Et sensibles aux pleurs de la triste Idalide.

D E M A R A T E.

Idalide !

M E D E' E.

A ce nom pourquoi subitement ,
Ami , vois-je ton cœur frappé d'étonnement ?

La Princesse jamais n'a connu Démarate :
 J'ignore quel dessein la conduit & la flatte :
 Mais averti deux fois qu'elle veut me parler ;
 Un mouvement confus est venu me troubler ,
 Et je suis incertain du parti qu'il faut prendre :

M E D E' E.

Démarate , tu dois & la voir , & l'entendre :
 Souvien-toi seulement que dans cet entretien
 Il faut sonder son cœur , & lui cacher le tien.
 Je cherche à m'éclairer sur tout ce qu'elle pense :
 Avec ses Partisans je suis d'intelligence :
 Mais son âge inhabile à de si grands secrets ,
 M'oblige de voiler à ses yeux mes projets.
 Adieu : courons tous deux où le sort nous appelle :
 L'espérance m'inspire une audace nouvelle :
 Oui , nous triompherons : le succès est certain ,
 Quand l'adresse à la force en marque le chemin :

S C E N E I V.

D E M A R A T E *seul.*

O Bservons ce Palais , où d'une main sanglante
 Je m'apprete à porter la flamme & l'épouvante.
 J'ai déjà , de ces murs , reconnu les dehors :
 Achevons de choisir pour nos premiers efforts....

S C E N E V.

IDALIDE, DEMARATE.

IDALIDE *à part.*

DEmarche dangereuse où je me vois contrainte !..
J'en fais que changer de péril & de crainte.

(à Demarate.)

Il faut tout hasarder Permettez aujourd'hui
Qu'une triste Princesse implore votre appui,
Généreux Etranger. Si la vertu vous guide,
Serez-vous insensible aux malheurs d'Idalide ?

DEMARATE.

Du sort qui vous poursuit je connois la rigueur,
Madame, & vos soupirs ont passé dans mon cœur.
Que cet instant propice auroit pour moi de charmes,
Si j'étois réservé pour calmer vos alarmes !

IDALIDE.

Vos discours & ces traits où brillent la candeur,
De mes sens éperdus éloignent la terreur.
A votre humanité j'augure que la Grece
Vous fit naître, ou du moins forma votre jeunesse.
Je crois que votre cœur n'est pas moins généreux
Qu'il me paroît touché des pleurs des malheureux.
Vous m'êtes inconnu : mais dans mon sort funeste
Vous êtes mon espoir, & le seul qui me reste.
Je dois vous découvrir Et mon cœur agité
Ne cède qu'en tremblant à la nécessité

D E M A R A T E.

Madame, expliquez-vous : la crainte est inutile ;

Je ne vous offre pas une pitié stérile.

Puis-je adoucir l'horreur où le sort vous réduit ?

I D A L I D E.

Je sens qu'à mon secours le Ciel vous a conduit ;

C'est à lui, c'est à vous d'achever mon ouvrage,

A la fidélité la vertu vous engage.

Vous êtes sur le point d'abandonner ces lieux ;

Je remets dans vos mains comme en celles des Dieux

Un Grec infortuné dont j'ai sauvé la vie.

Gardez bien le dépôt qu'à vos soins je confie :

Respectable à vos yeux, & de vous assuré,

Qu'il trouve auprès de vous un asyle sacré.

Si vous trompiez mes vœux, puissent les Euménides

Punir ce noir forfait comme les Parricides !

Combien de Rois, Seigneur, en lui vous servirez ?

C'est le pur sang des Dieux que vous conserverez ;

Et le Ciel & la Terre uniront leur puissance

Pour vous combler de gloire & de reconnoissance.

D E M A R A T E.

J'ose vous protester à la face des Dieux

De mettre en sûreté ce dépôt précieux.

Mais daignez m'informer par quel malheur extrême :

I D A L I D E.

Il sçaura de son sort vous instruire lui-même.

Le temps presse : éloignons des soins trop superflus.

Je l'apperçois : partez ; rien ne vous retient plus.

SCÈNE VI.

MEDUS , IDALIDE , DEMARATE.

IDALIDE à *Medus*.

Loin des bords périlleux de ce fatal Empire ,
 Cette main vertueuse est prête à vous conduire ,
 Seigneur. N'oubliez pas que le sort en courroux
 Opprime ici des cœurs qui n'espèrent qu'en vous.

DEMARATE.

(à part.)

Que vois-je ? Mais cachons ma surprise & ma joie !

MEDUS.

Quel bonheur ! Quoi ? C'est vous que le Ciel me renvoie ;
 Cher ami ? Le Destin pour moi si rigoureux
 Se démentiroit-il jusqu'à remplir mes vœux ?
 Sa faveur a pris soin de nous rejoindre ensemble.
 J'espère . . . Mais pourquoi l'instant qui nous rassemble
 Ne produit-il qu'en moi des transports si charmans ?
 Votre cœur se refuse à mes embrassemens !

DEMARATE.

Allons , Seigneur , partons : les vents , l'onde & l'orage
 Seront moins dangereux pour vous que ce rivage.

MEDUS.

Soyez moins allarmé. Qu'aurois-je à craindre ici ?
 Nul autre de mon sort ne peut être éclairci.

D E M A R A T E.

Pour la Princeſſe au moins ce n'eſt pas un myſtère.

M E D U S.

Nos malheurs ſont communs : tout l'engage à ſe taire.

D E M A R A T E.

Non, rien ne me raffûre, & je vois à regret

Que votre cœur facile a trahi ſon ſecret.

Vous en ſçaviez le prix, & juſqu'à l'imprudence

On ne doit pas, Seigneur, porter la confiance ;

Nous m'en voyez gémir : un tel aveuglement

Ne ſ'excuseroit pas même dans un amant.

(à *Idalide.*)

Mais je crains encor plus l'exemple qu'il vous laiſſe,

Madame : gardez-vous d'imiter ſa foibleſſe.

Songez que de vous-même il faut vous déſier ;

C'eſt à votre ſilence à le juſtifier.

(à *Medus.*)

Allons exécuter ce qu'exige la gloire.

M E D U S.

Madame, il faut partir : je vole à la Viſtoire.

Mais je n'attends enfin que de vous mon bonheur :

La Viſtoire pour moi n'eſt rien ſans votre cœur.

I D A L I D E.

Allez, & triomphez d'un ennemi perfide ;

Brifez ſon joug cruel & les fers d'*Idalide* ;

Etonnez l'Univerſ par vos travaux guerriers.

Vous verrez mes transports honorer vos lauriers :

Mais vous ne devrez pas au ſuccès de vos armes

Ceux qui pour moi, Seigneur, auront le plus de charmes.

TRAGÉDIE.

31

MEDUS.

O trop heureux amant !

IDALIDE.

Ah ! quel revers affreux !

Le Tyran vient ; fuyez.

SCÈNE VII.

PERSE'S , MEDUS , IDALIDE , DÉMARATE ;
PHORBAS , Gardes.

PERSE'S *aux deux Etrangers.*

JE vous cherchois tous deux :

(*Il les examine avec attention*)

Arrêtez Oui , Phorbas , je dois à ton adresse

De pouvoir distinguer qui des deux la Prêtresse

Vient d'honorer ici d'un secret entretien.

Tes yeux toujours ouverts ne me déguisent rien.

Va la voir pour ton Maître : exécute auprès d'elle

L'ordre que ma prudence a commis à ton zèle,

(*Phorbas sort du côté du Temple.*)

(*à Idalide.*)

Que font ces Etrangers , Madame , auprès de vous ?

Contre eux ma défiance égale mon courroux.

Quel triomphe nouveau prépare à ma vengeance

Le mystère profond de cette intelligence ?

Ne puis-je être sensible au sort des malheureux
Sans exciter en vous des soupçons dangereux ?

P E R S E ' S .

Quel motif a fait naître une pitié si tendre ?
J'ignore leur fortune , & brûle de l'apprendre.

(à *Medus*)

Songez à m'en éclaircir.

M E D U S .

Vos craintes, vos discours

Ne me laissent ; de vous , attendre aucun secours.

Quand la Princesse éprouve un sort si déplorable ,

Pourriez-vous à mes vœux être plus favorable ?

Le silence convient à des infortunés

Qu'à d'éternels malheurs le Ciel a condamnés.

P E R S E ' S .

Quelle secrète horreur me saisit & me glace ! . . .

L'orgueil de son silence étonne mon audace.

Madame, il a pour vous des soins trop empressés . . .

Vos regards , tout m'apprend que vous le connoissez.

Vous sçavez sa Patrie , & quel sang l'a fait naître.

Un intérêt pressant m'excite à le connaître.

(à *Demarate* .)

Vous ne me dites rien ? . . . Ecoutez , & répondez-moi ?

Ce jeune Audacieux est-il connu de toi ?

D E M A R A T E ,

Pour la première fois Colchos l'offre à ma vue ;

Et s'il m'a dévoilé son ame toute nue ,

Seigneur ,

Seigneur , s'il faut le croire , il est fils de Créon ;
Souverain de Corinthe , Iphiclès est son nom.
Lorsqu'Egée eut des Morts passé la sombre rive ,
Les Grecs virent Médée errante & fugitive ;
Elle quitta leurs bords , & l'on crut , mais en vain ,
Que ses pas , de Colchos , avoient pris le chemin.
Iphiclès espérant que de votre justice
Il pourroit de Médée obtenir le supplice ,
Vous cherchoit , & déjà s'approchoit de Colchos ,
Quand l'orage abyma son vaisseau sous les flots.
Echapé des débris de ce triste naufrage ,
Il a scû , pour tout fruit d'un pénible voyage ,
Que la fille d'Ætès que poursuivoit son bras ,
N'a point par sa présence infesté vos Etats.
Il voudroit par mes soins retourner dans la Grèce.
Pour moi , depuis long - temps ami de la Prêtresse ,
Et de la Thrace à peine arrivé dans ces lieux ,
Par elle , sur mon sort , j'ai consulté les Dieux ;
Et je vais à Bisance emporter leurs Oracles ,
Si les vœux d'un grand Roi n'y mettent point d'obstacles.

S C E N E V I I I.

PHORBAS , PERSE'S , MEDUS , IDALIDE ,
DEMARATE , GARDES .

PERSE'S .

HE bien ? Cet étranger que la Prêtresse a vû ,
Phorbas , que dois-je en croire ?

PHORBAS .

Il n'est pas inconnu.

Elle estime & chérit sa vertu , sa prudence ;

Il est digne , Seigneur , de votre confiance ,

Ami de la droiture & de la vérité ;

Elle répond enfin de sa fidélité.

PERSE'S à Démarate.

Il n'en falloit pas moins pour te sauver la vie ,

Téméraire étranger , retourne en ta patrie ;

(aux gardes .)

Et vous , sans différer , qu'on le conduise au port :

Qu'à vos yeux du rivage il s'éloigne d'abord.

DEMARATE .

Vous comblez mes desirs : ma prompte obéissance

Satisfera , Seigneur , à ma reconnoissance.

(Il sort avec une partie des Gardes .)

S C E N E I X.

PERSE'S, MEDUS, IDALIDE, PHORBAS,
G A R D E S.

P E R S E ' S à Médus.

Pour toi, dont plus encor je soupçonne la foi,
Qui pourroit me calmer & répondre de toi ?
En vain de ta fortune Idalide est instruite :
Un trop grand intérêt pour toi la sollicite ;
J'en pénètre la cause. En t'observant de près,
J'augure qu'à mes yeux sous le nom d'Iphicles,
L'image de ton sort par de faux traits est peinte,
Et crois y remarquer le mensonge & la feinte.
Un secret mouvement, fidèle avis des Dieux,
Intéresse mon cœur à le connoître mieux.

(à Idalide.)

C'est peut-être pour lui que dans ces lieux on trame
Tant d'énormes complots dont vous seule êtes l'ame,
Et que je suis moi-même en butte à vos mépris...
Quel orgueil sur son front ! Quel trouble en mes esprits !
Ce terrible Médus dont le ciel me menace,
A mes yeux étonnés montreroit moins d'audace.
Gardes, qu'on le saisisse, & qu'au fond de la tour
On le livre aux horreurs du plus sombre séjour.
Jusque dans mon palais si la fraude m'assiège,
La force est ma ressource & doit rompre le piège.

(les Gardes saisissent l'épée de Médus.)

A tes vaines terreurs ta main peut m'immoler :
Mais tes fureurs jamais ne me feront trembler.

S C E N E X.

P E R S E ' S , I D A L I D E .

I D A L I D E .

HElas !

P E R S E ' S .

Quoi ? Vous pleurez !... Ah, trop funestes larmes !

Qu'elles vont redoubler mes cruelles alarmes !

Trop favorable aux vœux du perfide étranger ,

Osez-vous dans mon cœur à ce point le venger ?

Ah ! Si je le croyois, sur lui ma main sanglante ...

Prévénez les effets d'une rage naissante ,

Et si vous aspirez à lui sauver le jour ,

Prouvez-moi que pour lui vous êtes sans amour.

Suivez-moi dans le Temple, & que par l'hyménée ,

Ma fortune s'unisse à votre destinée.

Content de mon bonheur, je n'examine plus

Si j'avois pour rival Iphiclès ou Médus.

Qu'il renonce à vous voir, qu'il s'éloigne, qu'il fuyez !

Je fais tomber ses fers, & je lui rends la vie.

Songez-y. Je vous laisse arbitre de son sort ;

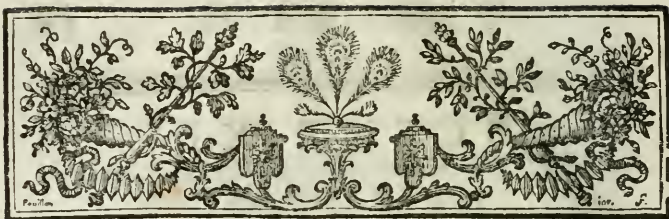
Il me faut aujourd'hui votre main ou sa mort.

S C E N E X I.

I D A L I D E *seule.*

M Oi , prendre pour époux l'assassin de mon pere !
Moi , livrer au trépas l'objet qui m'a sçu plaire !
Quelle est de toutes parts l'horreur où je me vois ?
Et que puis-je résoudre en ce barbare choix ?
Le supplice est égal pour mon ame incertaine
De céder à l'amour ou d'écouter la haine.
Que dis-je ? Si l'amour l'emporte dans mon cœur ,
Je trahis un Amant , mais je salue un Vengeur ;
Et si la haine usurpe une entière puissance ,
J'immole ce que j'aime , & trahis ma vengeance.
Ah ! Cruelle Raison , cesse de m'éclairer :
Mon cœur te désavoue & cherche à s'égarer...
Quoi ? Faut-il , malheureuse & trop sensible Amante ,
Qu'un magnanime effort t'alarme & t'épouvante ?
Pour sauver ton Amant , ose donner ta main ,
Et te punir après en te perçant le sein.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MEDUS, *Gardes qui paroissent d'abord au fond du théâtre, & qui se retirent ensuite.*

MEDUS aux Gardes.



OURQUOI m'arrachez-vous de ces demeures
sombres

Où règnent la terreur, le silence & les ombres ?

J'en préfère l'horreur à l'éclat odieux

Dont l'or de ce palais frappe & blesse mes yeux.

Dieux trop lents à punir, quelle est votre justice ?

Persès vous paroît-il indigne du supplice ?

Ses forfaits n'ont-ils pas effrayé l'Univers ?

Cependant il triomphe, & je suis dans les fers.

Faut-il que devant lui traîné comme un esclave,

Je réponde à la voix d'un Tyran qui me brave ?

Un grand cœur, à ce point, ne sçait pas s'oublier,

Et mon crime est trop beau pour m'en justifier.

Il redoute Médus , & moi par mon silence ,
 Je veux éterniser sa crainte & ma vengeance :
 Je mourrai ; mais toujours incertain de mon sort ,
 Il ne jouira pas du plaisir de ma mort . . .
 Que fais-je ? Sans regret j'abandonne la vie ;
 Et je laisse une Amante à son joug asservie .
 Je cherchois à lui rendre au prix de tout mon sang ,
 Sa gloire héréditaire & le suprême rang :
 Mon trépas est sans fruit , & mon malheur extrême ;
 J'expire sans l'honneur de servir ce que j'aime .
 Mais quel nouveau rayon de lumière & d'espoir ! . . .
 Idalide . . .

SCÈNE II.

IDALIDE, MÉDUS.

P IDALIDE.
 Ersès m'a permis de vous voir.

Seigneur, j'ai scû, pour vous, désarmer sa colère :
 Jouissez librement du jour qui vous éclaire :
 Votre ennemi consent de vous laisser partir :
 Fuyez, sans lui donner le temps du repentir.
 Le Scythe vertueux, non loin de cette ville,
 Dans le sein de la paix vous offre un sûr asyle :
 Sur ses tranquilles bords précipitez vos pas,
 Et que la gloire, après, vous rende à vos Etats.

MÉDUS.

Pour un infortuné, quelle pitié vous guide ?
 Deux fois je dois la vie aux bontés d'Idalide.

Hélas , que je vous plains ! Qu'il vous en a coûté
Pour adoucir un cœur si plein de cruauté !

I D A L I D E.

Pour vous sauver , Seigneur , est-il rien qui m'arrête ?
J'ai détourné le fer levé sur votre tête.

Toute amertume cesse auprès d'un tel bonheur.

N'approfondissez pas ce qu'il coûte à mon cœur.

Vos jours sont le seul bien , Prince , qui m'intéresse.

Chérissez mes présens , conservez-les sans cesse.

Vous apprendrez bien-tôt quel sera mon destin.

Vous vivrez , vous tiendrez ce bienfait de ma main :

C'en est assez pour moi. Fuyez de cet empire.

Partez. Je suis moi-même , & n'ai plus rien à dire.

M E D U S *la retenant.*

Que dois-je soupçonner de ces tristes adieux ?

Des larmes , malgré vous , s'échappent de vos yeux !

Des sanglots étouffés dans votre bouche expirent !

Vos pleurs & vos regrets à vous trahir conspirent.

Madame , expliquez-moi d'où vient ce désespoir ,

Qu'à peine à mon amour vous laissez entrevoir ?

I D A L I D E.

Pourriez-vous condamner ma douleur & mes larmes ?

Cher Prince , je vous perds.

M E D U S.

Quelles tendres alarmes !

Ma Princesse , portons nos yeux sur l'avenir.

Les Dieux & ma valeur sçauront nous réunir.

TRAGÉDIE.

41

IDALIDE.

Ah ! Seigneur , la fortune est pour moi trop barbare ;
Et ce funeste jour pour jamais nous sépare.

MEDUS.

Moi ! Vous perdre à jamais ! Non , Madame , & la mort
Va plutôt terminer mon déplorable sort.

IDALIDE.

Gardez-vous de braver un Tyran qui fait grace ,
Et pour en profiter , modérez votre audace.

Vivez , exécutez ce que j'ose exiger :

Vivez , réservez-vous du moins pour me venger.

MEDUS.

De ce langage obscur dissipez les ténèbres ;

Madame , il forme en moi trop d'images funèbres.

Je frémis... Quoi ? Vos jours seroient-ils menacés ?

Vous pressez ma retraite & vous en gémissiez ?

De quel nouveau malheur doit-elle être suivie ?

De quel prix le Tyran fait-il payer ma vie ?

IDALIDE.

C'est à moi de le taire , à vous de l'ignorer.

Vivez : Adieu , cher Prince , il faut nous séparer.

(elle va pour sortir.)

S C E N E I I I.

P E R S E ' S , M E D U S , I D A L I D E , G A R D E S .

P E R S E ' S .

M Adame , tout est prêt pour ce grand hyménée ;
 Les autels sont parés , la fête est ordonnée ;
 Le peuple est assemblé ; l'on n'attend plus que nous.
 Allons.

M E D U S .

Qu'entens-je ! Il va devenir votre époux !

I D A L I D E à Médus.

Laissez-moi vous sauver.

M E D U S .

Ah ! Que plutôt la foudre
 Eclatte sur ma tête , & me réduise en poudre !

(à Persès .)

C'est ainsi qu'un Tyran sait contraindre les cœurs ;
 Et se fait redouter jusque dans ses faveurs.

Indigné de tes dons , je renonce à la vie.

Si tu veux être heureux , arme ta jalousie :

Approche , & viens en moi frapper du coup fatal

Iphicles ou Médus , en un mot , ton rival.

P E R S E ' S .

Mon rival ! ... Oui , mon cœur à sa jalouse rage ;
 N'avoit déjà que trop soupçonné cet outrage.

(à Idalide.)

Madame , vos bontés pour un si tendre amant ,
Régleront les effets de mon ressentiment.

(à Médus.)

Tes vœux sont exaucés : je t'épargnois à peine ;
J'immolois à l'Amour ma sûreté , ma haine.
Mais je dévoue enfin , ta vie aux Immortels ,
Et je verrai ton sang couler sur leurs autels.
Gardes , qu'on le remène , & que l'on avertisse
Les Ministres chargés des soins du sacrifice.

MÉDUS.

C'est à toi de trembler , Tyran , puisqu'en ton cœur
Je laisse en expirant un éternel vengeur.
La gloire de ma mort dépend de mon courage ,
Et je veux qu'elle serve à redoubler ta rage.

(il sort avec les Gardes.)

SCÈNE IV.

PERSÉS, IDALIDE.

IDALIDE.

IL est donc arrêté que la mort d'Iphicles ,
Cruel , mettra le comble aux fureurs de Persés ?
Et tu prétens encor obliger son Amante
D'accepter une main de ce meurtre fumante ?
S'il doit perdre le jour , si , pour le secourir
Tous mes efforts sont vains : du moins je puis mourir.

Persès , tremble de voir à quel excès je l'aime :
J'osois , pour le sauver , m'avilissant moi-même ,
Outrager la nature , en violer la loi ,
Et prendre pour époux un Tyran tel que toi.
Si j'osois me porter si loin pour sa défense ,
J'oserais plus encor tenter pour sa vengeance.
Tu verras , contre toi , par mes soins assidus ,
Des cendres d'Iphiclès renaître cent Médus.
Tu me verras sans cesse ardente à te poursuivre.
Je trâmerai ta mort , si tu me laisses vivre.
Que dis-je ? ... Viens , Persès , suis mes pas chancelans ;
Courons où j'apperçois ces feux éteincelans.
Auprès de ce bucher la victime est ornée ;
De lugubres Cyprès sa tête est couronnée ;
On la traîne à l'autel : sous le couteau sacré
Va tomber ton Rival sanglant & déchiré.
C'est-là qu'à la lueur du flambeau des Furies ,
Je prétens , avec toi , former des nœuds impies :
C'est-là que je consens à te donner la main.
Il faut bien de ton cœur m'assurer le chemin.
Les Filles de l'Enfer me serviront de guides ;
Instruite comme il faut traiter les parricides ,
Je sçaurai mériter un laurier immortel.
Viens , Persès ; à ce prix je t'attends à l'autel.

S C E N E V.

P E R S E' S *seul.*

O Ui, le sang & les pleurs sont les heureux auspices
Qui rendront les destins à mon hymen propices.
Méprisons des clameurs qui s'exhalent en vain.
D'un rival trop chéri perçons d'abord le sein.
Idalide en courroux que son amour entraîne,
Ne fera pas toujours si ferme dans sa haine,
Le temps qui détruit tout, tariroit seul ses pleurs;
Le trône achèvera de calmer ses douleurs:
Ou, si trop de refus lassent ma patience,
Le pouvoir souverain vaincra sa résistance.
Les Rois ne sont pas faits pour subir les tourmens
Que l'amour fait souffrir aux vulgaires Amans.
Perdons notre ennemi... Mais avant qu'il périsse,
Je prétends que son sort devant moi s'éclaircisse;
Et si dans Iphiclès je découvre Médus,
Ses amis que je crains seront tous confondus;
Je régne en sûreté. Les soupçons & la crainte
Dont mon ame incertaine est en secret atteinte,
Ces mouvemens cruels que je ne puis dompter,
Sont des oracles sûrs que je dois écouter.
Pénétrons le mystère; allons de la Prêtresse,
Pour éclairer mes yeux, consulter la sagesse.
Qui peut mieux démêler un si grand intérêt?
Allons... Mais je la vois.

S C E N E V I.

M E D E ' E , P E R S E ' S.

M E D E ' E.

LE sacrifice est prêt :
Vous êtes obéi, Seigneur. Quel téméraire
A pû vous offenser, ou même vous déplaire ?
Montrez-moi le coupable, & la terre & les cieux
Vont être délivrés d'un objet odieux.
Mais qui peut exciter ce trouble dans votre ame ?
Pourquoi cette fureur ? Vous frémissez !

P E R S E ' S.

Madame,

Venez rendre le calme à mes sens éperdus.
J'aime, je suis trahi : mon rival est Médus.

M E D E ' E.

Médus ! Que dites-vous ? . . . J'ai peine à vous entendre.

P E R S E ' S.

Par les soins de Phorbas les Dieux m'ont fait surprendre
Un superbe étranger qu'Idalide en ces lieux
Espéroit de pouvoir cacher à tous les yeux ;
Et c'est (le croiriez-vous ?) ce vengeur implacable ,
Ce funeste Médus, pour moi si formidable,

D'épouvante & d'horreur j'en suis encor frappé.

M E D E'E.

Se pourroit-il, Seigneur, qu'il vous fût échapé ?

P E R S E' S.

Non, Madame; en ces murs il est chargé de chaînes.

M E D E'E.

S'il est votre captif, vos alarmes sont vaines.

Jamais un plus beau jour n'a sur nous éclaté.

La Loi le sacrifie à votre sûreté.

Livrez-moi donc le sang que ma main doit répandre.

P E R S E' S.

Oui, c'est Médus: Mon cœur ne sauroit s'y méprendre.

M E D E'E.

Quoi? Vous doutez encor sur un point important,

Seigneur, qui ne sçauroit devenir trop constant ?

Quelle apparence en vous a fait naître l'idée,

Que l'étranger captif soit le fils de Médée ?

P E R S E' S.

La voix des Immortels qui m'a fait redouter

Les traits que dans le cœur il devoit me porter;

L'avis que j'ai reçu de son départ d'Athènes;

Son orgueil menaçant, le mépris de mes chaînes;

Le soin que l'on prenoit de le tenir caché,

Et le sceau du mystère à ses pas attaché;

Mon génie alarmé qui fléchit à sa vûe;

L'horreur dans tous mes sens malgré moi répandue;

Me seroit-il permis, à tant de traits certains,

De méconnoître encor l'ennemi que je crains ?

M E D E' E à part

Plût aux Dieux ! .. Mais hélas ! Le sort m'est trop contraire.
(à Persès.)

Croyez-vous que Médus fût assez téméraire ,
Seigneur , pour venir seul au sein de vos Etats
Vous combattre , ou plutôt se livrer au trépas ?

P E R S E' S.

L'espoir d'une révolte attiroit le perfide.
Les complots factieux des amis d'Idalide ,
Mon pouvoir qui s'ébranle , & mes peuples séduits ;
Sa naissance , son nom , c'étoient-là ses appuis.
Son triomphe étoit sûr , & ma perte infaillible.
Il m'a déjà porté le coup le plus sensible.
Vous savez qu'Idalide est l'objet de mes feux ;
Et trop cher à son cœur , il m'enlève ses vœux.

M E D E' E.

Si vous parlez en maître , à ces vives alarmes
L'hymen fera bien-tôt succéder tous ses charmes.
Mais votre premier soin est de connoître mieux ,
Si Médus en effet est captif dans ces lieux.
L'étranger garde-t-il un si profond silence ?
Ne vous a-t-il rien dit , Seigneur , de sa naissance ?

P E R S E' S.

Il cherche à me tromper , & déguise son nom.
Il se dit Iphiclès.

M E D E' E.

Quoi ? Ce fils de Créon ,
Aux fureurs de Médée échapé dans Corinthe ?

PERSE'S.

P E R S E' S.

Oui , Madame.

M E D E'E à part.

Qu'entens-je ! Et quel sujet de crainte !

P E R S E' S.

On dit qu'il poursuivoit Médée en ces climats ,

Où fuyant de la Grèce elle a porté ses pas.

M E D E'E à part.

Ah ! Ciel ! En quel péril va me jeter sa vue !

(à Persès.)

A ce trait l'imposture est assez reconnue.

Médée a pour toujours eu soin de se bannir ;

Et Médée à Colchos n'oseroit revenir.

Vous le sçavez , Seigneur.

P E R S E' S.

Et que sçai-je , Madame ?

De ces obscurs complots puis-je éclairer la trame ?

Environné par tout de traîtres & d'ingrats ,

Je puis trouver Médée où je ne l'attens pas.

C'est un nouveau soupçon qu'il faut que j'éclaircisse.

Qu'il seroit doux pour moi , qu'un même sacrifice

Pût détruire à la fois mes plus grands ennemis ,

Et confondre le sang de la mere & du fils !

M E D E'E.

L'exemple dangereux d'une Cour infidèle

N'a jamais altéré mon devoir ni mon zèle.

Comptez sur moi , Seigneur : vous avez vû cent fois

Les Dieux qui s'empressoient de répondre à ma voix.

D

Jusque dans l'avenir je porte la lumière ;
 Je me fais obéir de la nature entière ;
 J'ai sur vos ennemis interrogé les Dieux ;
 Le destin de Médée est présent à mes yeux :
 Nul autre , mieux que moi , ne peut vous en instruire.
 Croyez-la sans asyle , & loin de votre Empire.
 Si jamais sa vengeance éclatloit contre vous ,
 Je vous annonçerois sa présence & ses coups.
 Daignez donc vous calmer , lorsque tout vous rassure,
 Mais de votre rival connoissez l'imposture.
 Par de fausses terreurs il vouloit occuper
 L'ennemi qu'il voyoit tout prêt de le fraper.
 Il s'est trahi lui-même à force d'artifice ,
 Et Médus est venu se livrer au supplice.

P E R S E' S.

Achevez d'éclaircir ce mystère fatal ,
 Madame , & prononcez l'arrêt de mon rival.
 Vous connoissiez Créon & sa triste famille ;
 L'amitié vous lioit à Créüse sa fille ,
 Et vous m'avez appris quels redoutables feux
 La fureur de Médée avoit armés contr'eux.
 Il faut donc , pour fixer mon doute & ma vengeance ,
 Qu'à vos yeux mon captif paroisse en ma présence.
 Je sonderai son cœur , vous l'examinerez ;
 Et s'il est Iphiclès , vous le reconnoîtrez.

M E D E' E.

(à part,) (à Persès.)
 Je frémis! . . A vos vœux je suis prête à répondre ;
 S'il paroît devant moi , je saurai le confondre.

Mais pourquoi tant de soins & d'éclaircissmens ?
Médus se montre assez par ses déguisemens.
Le temps est précieux : Dans un péril extrême
Le délai de sa mort peut vous jeter vous-même.
Le peuple qui l'attend comme un libérateur ,
Soudain peut l'arracher à votre bras vengeur.
A ce coupable effort vos soldats peu contraires
Craindront de se baigner dans le sang de leurs freres.
Vous serez sans défense : & cet embrasement ,
Seigneur , peut devenir l'ouvrage d'un moment.
Ne résistez donc plus au transport qui m'anime ;
Et de ce pas au Temple envoyez la victime.

P E R S E' S.

Non , Madame , attendons : je veux tout pénétrer ,
Voir l'étranger , l'entendre & ne rien ignorer.
Pour garantir mes jours & m'assurer l'Empire ,
Le sang seul de Médus auroit peine à suffire .
Par des traits si publics sa mort doit éclater ,
Qu'aux plus lointains climats on ne puisse en douter ,
Et que mes ennemis cessent de me poursuivre ,
N'osant pas essayer de le faire revivre.
Je vais mander les Grands , & veux qu'ils soient témoins
Du trépas de Médus reconnu par vos soins.

(*il sort.*)

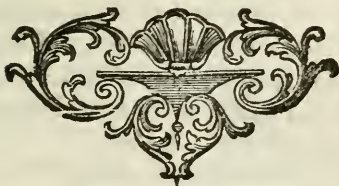
S C E N E V I I.

M E D E E *seule.*

Q Uoi ? J'aurai vainement épuisé mon adresse ?
Je ne puis échaper au péril qui me presse.
Le voile se déchire en présence du Roi :
Mon plus grand ennemi paroîtra devant moi.
Le feu de mes poisons plus actif que la foudre
A détruit sa famille , a mis son trône en poudre ;
Et l'excès de ma rage a gravé pour jamais
Dans son cœur ulcéré l'image de mes traits.
Il va me reconnoître , & ma perte est certaine :
Serois-je enfin ta proie ? O Fortune inhumaine !
Je ne sçais où fixer mes vœux irrésolus :
Tu confonds mon espoir ; il ne m'en reste plus. . . .
Que dis-je ? & qu'ai-je à craindre ? Il me reste Médée.
J'ai sçu vaincre toujours sans être secondée.
Je respire , & je sens mon courage assez fort
Pour balancer les Dieux & triompher du Sort.
Armons-nous seulement d'une audace nouvelle ,
Et perdons Iphiclès avant qu'il me décèle.
Oui , prévenons l'auteur d'un si cruel revers ,
Qu'il emporte avec lui mon secret aux enfers.
Sous mes rapides coups qu'il trouve un prompt supplice ;
Que son destin confus jamais ne s'éclaircisse ;

Qu'il paroisse toujours Médus aux yeux du Roi,
Et qu'il ne cesse pas d'être Iphiclès pour moi.
Le fer doit dans mes mains appuyer l'art de feindre,
Et Médée en péril n'en est que plus à craindre.
Allons. Puisque les Dieux m'ont enlevé mon fils,
Que son funeste nom perde mes ennemis;
Qu'ils en soient accablés; qu'il fasse ma défense;
Et plus utile encor, qu'il serve à ma vengeance.

Fin du troisième acte.





A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

MEDE'E armée d'un Poignard.



ON, je n'ai jamais eu tant d'intrépidité :
Avec ce fer vengeur je suis en sûreté.
L'heure fatale approche ; Iphiclès va paroître :
Mais avant que ses yeux puissent me reconnoître,
Ma main prompte à punir, sur les bords ténébreux,
Aura précipité ce témoin dangereux.
Assurant à la fois mon secret & ma vie,
Je vois de tous côtés ma vengeance assouvie ;
Je n'ai plus rien à craindre ; & le sang d'Iphiclès
Me trace le chemin jusqu'au cœur de Persès.
Achevons . . . Mais pourquoi la Princesse Idalide
Vient-elle à moi d'un pas chancelant & timide ?

S C E N E I I.

I D A L I D E , M E D E' E.

I D A L I D E.

J'Ose venir, Madame, embrasser vos genoux :
Dans l'horreur où je suis je n'espère qu'en vous.
A la pitié pour moi laissez toucher votre ame.
J'ai, des plus noirs complots, vû réussir la trame :
Ma famille égorgée & les crimes divers ,
Qui me firent tomber du Trône dans les fers ,
Sont de foibles essais de mes tourmens horribles ;
Ce jour m'en fait encor craindre de plus terribles.

M E D E' E.

Madame , comme vous je sens tous vos malheurs :
Quel autre vous alarme & fait couler vos pleurs ?
Mais ne me cachez rien : parlez sans défiance.
Je suis digne en effet de votre confiance.
Vous avez dû sentir que j'ai souvent pour vous
D'un Roi trop rigoureux adouci le courroux ;
Sans cesse votre sort m'occupe & m'intéresse ,
Et j'aime à vous marquer la plus vive tendresse.
Ne balancez donc point à m'ouvrir votre cœur.

I D A L I D E.

C'est de vous seulement que j'attends mon bonheur.
Mais quel aveu ! . . . Je tremble à m'expliquer , Madame.
La rougeur de mon front , le trouble de mon ame ,

D i i i j

Tout ne vous dit-il pas qu'un amour malheureux
Met aujourd'hui le comble à mes destins affreux ?

M E D E' E.

Je sçais qu'un Etranger n'a que trop sçu vous plaire,
Et que pour le punir d'une ardeur téméraire,
Le Roi dont tous les vœux sont d'être votre Epoux,
Va le sacrifier à ses transports jaloux.

I D A L I D E.

Hélas ! vous connoissez la source des alarmes
Qui me font , à vos pieds , répandre tant de larmes.
La mort de ce que j'aime est tout ce que je crains.
Arbitre de ses jours , son sort est dans vos mains.
Vous allez prononcer l'arrêt irrévocable
Qui doit perdre ou sauver un Prince déplorable.
Madame , s'il est vrai qu'une tendre pitié
Pour moi dans votre cœur ait produit l'amitié ;
Aux cris de la vertu si vous êtes propice ,
Si vous craignez les Dieux vengeurs de l'injustice ,
Brisez , d'un Roi captif , les indignes liens ,
Sauvez des jours si chers où j'attache les miens :
Protégez l'innocence , & montrez que le crime
Auprès de vous envain reclame sa victime.
Ou si mes tristes pleurs ne peuvent vous toucher ,
Pour ce Prince & pour moi n'allumez qu'un bucher.
J'implore vos rigueurs , abhorrant la lumière :
Mais du moins par pitié frappez-moi la première.

M E D E' E.

Vos larmes , de mon cœur , ont trouvé le chemin.
Mais en m'attendrissant quel est votre dessein ?

Vous voulez que par moi la vérité trahie
 Vous conserve un amant prêt de perdre la vie !
 Tous mes vœux sont pour vous : mais il faut demander ,
 Madame , des bienfaits que l'on puisse accorder.
 Oserai-je arracher au Dieu des Morts sa proie ?
 Confondrai-je du Roi l'espérance & la joye ?
 De trop grands intérêts que je n'explique pas ,
 Du Grec que vous aimez décident le trépas.
 Laissez aux malheureux leur triste destinée :
 La vôtre désormais doit être fortunée ;
 Le temps n'en est pas loin , vos malheurs vont cesser ;
 Le Trône vous attend , j'ose vous l'annoncer.
 Triomphez seulement d'un amour inutile ,
 Et flattez-vous d'un sort glorieux & tranquile.

I D A L I D E.

Juste Ciel ! Je frémis ! Quel avenir affreux !
 Pouvez-vous accabler un cœur si malheureux ?
 Mais puisqu'à vous fléchir je ne dois plus m'attendre ;
 Puis-je espérer qu'au moins vous daignerez m'apprendre
 Si du fils de Créon les traits vous sont connus.

M E D E' E.

Oui , sans doute.

I D A L I D E *à part.*

Je tremble & ne me soutiens plus !

M E D E' E.

Pourquoi me déguiser les secrets de votre ame ?
 Vous parlez d'Iphiclès , & vous sçavez , Madame ,
 Qu'il s'agit de Medus qui , pour tromper Persès ,
 Prétendoit se cacher sous le nom d'Iphiclès.

Vous êtes dans l'erreur : aux coups du Sort en butte ;
Je ne sçais , ne vois rien qui ne me persécute.

S C E N E I I I .

PERSE'S , MEDE'E , IDALIDE , PHORBAS ,
Suite de Grands Seigneurs.

P E R S E ' S à *Medée*.

M Adame, on va livrer la victime en vos mains :
Aux yeux de mes sujets vous ferez ses destins.
(*aux Grands.*)

Vous de qui je reçois l'éclat qui m'environne ,
Généreux défenseurs des droits de ma Couronne ,
Soyez tous attentifs. Ce jour doit à jamais
Assûrer mon pouvoir , & cimenter la paix.
A servir mes desseins la fortune constante
A , par de nouveaux soins, prévenu mon attente.
Jugez de ses faveurs : Médus est dans mes fers.
Il s'enveloppe envain de mensonges divers ;
L'Interprette des Dieux, si-tôt qu'il va paroître ,
Confondra l'Imposture , & le fera connoître.
Au repos de l'Etat j'abandonne son sang ,
Et vous verrez le fer lui déchirer le flanc.

I D A L I D E à *Persès*.

Seigneur , je cède au sort : soumise & gémissante ,
J'ose vous implorer d'une voix suppliante.

Au lieu de m'accabler, essayez désormais,
Sur un cœur généreux, le pouvoir des bienfaits.
Voulez-vous, sur moi-même, étendre votre empire ?
Désarmez vos rigueurs : tout mon courroux expire.
De nos malheurs passés n'accusant que le Sort,
Je deviendrai le prix d'un héroïque effort.
S'il est vrai qu'avec moi l'hymen puisse vous plaire,
Idalide à vos vœux cesse d'être contraire ;
Tous mes jours vous seront consacrés à jamais ;
Votre félicité bornera mes souhaits.
Conservez l'Arménie, ainsi que la Colchide ;
Jevous en fais le maître & l'Epoux d'Idalide :
Mais épargnez les jours d'un Prince infortuné,
Par vos jaloux transports à mourir condamné.
Vous détruirez en moi, par ce trait de clémence,
Tout autre sentiment que la reconnoissance ;
Et vous me forcerez à respecter en vous
Un Roi digne du trône, & d'être mon époux.
Eloignez l'étranger des yeux de la Prêtresse ;
Qu'il parte en ce moment, qu'il rejoigne la Grece.
Vous aviez accordé ce bienfait à mes vœux :
Peut-on se repentir d'un effort vertueux ?

P E R S E' S.

Madame, il n'est plus temps : le pouvoir de vos larmes
Me faisoit négliger de premières alarmes ;
Mais de nouveaux soupçons toujours plus agité,
Je dois approfondir enfin la vérité.
L'intérêt de l'Etat veut que Médus périsse :
Nous le découvrirons malgré son artifice,

Et plus de ce mystère on détourne mes yeux ;
Plus je dois y porter un regard curieux.

M E D E' E.

Ecoutez-moi , Persès , & vous Grands de l'Empire :
Tremblez , foibles humains : c'est le Ciel qui m'inspire.
Le destin de Médus ne dépend plus du Roi :
Les Dieux , pour le regler , s'en reposent sur moi.
Sur l'hommage éclatant de ce jour sanguinaire ,
J'ai consulté Diane au fond du Sanctuaire.
La Déesse , pour lors , n'a point avec bonté ;
De ses augustes traits temperé la fierté.
Mais le front menaçant , & le regard farouche ;
Un discours foudroyant est sorti de sa bouche.
De son Temple ébranlé la voûte a retenti ,
Et j'ai crû voir son bras sur nous appesanti.
Ce courroux imprévu n'a sçu que trop m'apprendre
Quelle n'accepte point le sang qu'il faut répandre.
Dans le trouble où me plonge un si fatal revers ;
Mes imprécations ont recours aux Enfers ;
J'en invoque le Dieu qui paroît plus propice ;
Il ne rejette pas un sanglant sacrifice.
Par d'horribles sermens j'ai dévoué d'abord
L'ennemi du public au séjour de la Mort ;
Et vous allez me voir dans l'ardeur qui m'anime ,
Dès qu'il va se montrer , immoler la victime.

S C E N E I V.

MEDUS, PERSE'S, MEDE'E, IDALIDE,
PHORBAS, GÂRDES.

PERSE'S, *montrant Médus à la Prêtresse.*

F Rappez.

M E D E' E *s'avance le poignard à la main.*

Que vois-je ? O Ciel ! Où m'allois-je en porter ?

M E D U S.

Quelle main sur mes jours étoit près d'attenter ?

M E D E' E *jette le poignard.*

Redoutable instrument d'une juste vengeance,

Toi qui punis le crime, épargne l'innocence.

M E D U S *s'avançant près de Médée.*

Madame. . . .

M E D E' E *à Médus.*

C'est assez : je connois votre sort,

Et le Ciel , par mes soins , vous arrache à la mort.

(*A Persès.*)

La fortune du Prince est enfin décidée.

Vous voyez Iphiclès , l'ennemi de Médée ,

Seigneur , qui sur ces bords , croyant la rencontrer ,

Venoit pour la punir , & vous en délivrer.

Diane & moi , Seigneur , protégeons sa jeunesse.

Qu'il soit libre : ouvrez-lui les chemins de la Grece ,

Et foyez satisfait du prix , qu'à votre amour ,
 Idalide a promis pour lui sauver le jour.
 Mais ne vous flattez pas que , blessant la justice ,
 J'offre aux Dieux Infernaux un si grand sacrifice.
 En vous prêtant mon bras , s'il faut me signaler ,
 Livrez-moi des Mortels que je puisse immoler.

M E D U S.

Votre pitié , Madame , est pour moi trop cruelle :
 Je serai plus heureux dans la nuit éternelle.
 Le sang dont je suis né , vous ne l'ignorez pas ,
 N'a jamais redouté les horreurs du trépas.
 Je préfère la mort à l'infortune extrême ,
 De vivre & de gémir privé de ce que j'aime.

M E D E' E.

Quelle foiblesse ! O Ciel ! vous n'en rougissez point ?
 Se peut-il que l'amour vous aveugle à ce point ?
 Devez-vous négliger le soin de votre vie ?
 Ah ! vous mériteriez qu'elle vous fût ravie.
 Songez aux grands destins qui vous sont annoncés ,
 Et voyez quel devoir , & qui vous trahissez.

M E D U S.

De l'éclat des grandeurs je ne suis point avide :
 Tout est perdu pour moi si je perds Idalide.
 Laissez-moi de Médus le nom que je chers ,
 Puisqu'une prompte mort en doit être le prix.

P E R S E' S.

Madame , ç'en est trop : que mon Rival périsse !
 Et ne différons pas un si juste supplice.

Si le nom de Médus a pour lui tant d'appas ,
Qu'il soit Médus pour nous jusqu'après son trépas.

M E D E' E.

(à Médus.)

Si vous êtes Médus, il faut nous satisfaire :
Il faut nous dévoiler le sort de votre mere.
Vous aviez dans ces lieux compté sur son secours :
Médée est à Colchos, & veille sur vos jours.
Aux vengeances du Roi dénoncez-la vous-même ;
Ce trait marqueroit mieux un désespoir extrême.
Quoi ? Vous n'osez répondre ? Et votre étonnement ,
De votre esprit confus montre l'égarement ?

(à Persès.)

Seigneur , n'écoutons plus un amant téméraire ,
Qui , pour trouver la mort, brave votre colère :
Méprisez son orgueil ; ordonnez seulement
Qu'il soit dans le Palais gardé soigneusement.
S'il nous montre en ce jour une audace invincible ,
Le temps à nos desseins le rendra plus flexible.

P E R S E' S.

(à sa Cour.)

(à ses Gardes.)

Qu'on se retire : & vous, Gardes, obéissez.

I D A L I D E à part.

De quel péril , ô Dieux ! vous nous garentissez !

S C E N E V.

P E R S E ' S , M E D E ' E.

P E R S E ' S.

ENfin nous sommes seuls ; & devant vous, Madame ;
 Sans crainte & sans péril, je puis ouvrir mon ame.
 C'est pour paroître juste , & me déguiser mieux ,
 Que j'ai feint d'épargner un Rival odieux :
 Mais il faut que le fer en secret m'en délivre :
 Je ne puis être heureux , s'il ne cesse de vivre.

M E D E ' E.

Et son éloignement ne vous suffit-il pas ?

P E R S E ' S.

Quand il seroit , Madame , aux plus lointains climats ;
 (Faut-il qu'ainsi l'amour change une ame intrépide ?)
 Je le craindrois encore dans le cœur d'Idalide.
 Il auroit tous ses vœux ; & mes transports jaloux
 Corromproient le bonheur de me voir son époux.

M E D E ' E.

Quoi ! Vous avez , Seigneur conçu cette espérance ,
 Qu'immolant Iphiclès dans l'ombre & le silence ,
 Vous ferez à jamais votre félicité ?
 Mais à qui son trépas sera-t-il imputé ?
 Si Colchos le sépare à jamais de la Grèce ,
 N'accusera-t-on pas votre main vengeresse ?

C'est

C'est alors qu'Idalide , exhalant son courroux ,
De reproches amers s'armera contre vous.
Plus le sang d'un Rival excitera ses larmes ,
Plus vous éprouverez de cruelles allarmes.
Mais , si par vous , Seigneur , de Colchos écarté ,
Il vous devoit le jour avec la liberté ,
Vous la verriez sensible à ce trait de clémence ,
Et l'amour naître enfin de la reconnoissance.
Croyez-vous que les Grecs , ces Peuples aguerris ,
Si jaloux de leur gloire , & dans l'orgueil nourris ,
De la mort de leurs Rois vous pardonnant l'outrage ,
Laiissent sur cette honte endormir leur courage ?
Et ne craignez-vous pas qu'ils ne couvrent les eaux
De Combattans , de feux , d'armes & de vaisseaux ,
Pour laver dans le sang une coupable offense ,
Et vous sacrifier vous-même à leur vengeance ?

P E R S E ' S.

D'un conseil que je vois tendre à ma sûreté ,
Je goûte la sagesse , & sens l'utilité :
Mais mon cœur dévoré d'une jalouse rage ,
Demande une victime , & s'excite au carnage.
L'indulgence est pour moi d'un augure fatal.
Je hais plus Iphiclès , qu'on n'abhorre un rival :
Du sang qui coule en lui , l'ardente soif me presse ;
Et le sang de Médus , que je poursuis sans cesse ,
Ne me plairoit pas mieux à verser que le sien.
Du moins , c'est Iphiclès ? Vous le connoissez bien ?
Le temps n'a point en vous affoibli son image ?
Ses traits vous sont presens ? Votre seul témoignage

E

Disipe le soupçon dont je me sens fraper.
 Vous êtes sûre enfin de ne vous pas tromper ?

M E D E' E.

Comptez qu'il m'est connu, Seigneur, dès sa naissance :
 Mais que dois-je penser d'un discours qui m'offense ?

P E R S E' S.

Pardonnez les erreurs d'un Roi trop malheureux,
 Dont le cœur est sans cesse incertain dans ses vœux.
 Plus je cherche la paix, plus le fils de Médée
 Est, pour me l'arracher, présent à mon idée.
 Tout ce qui m'environne, & tremble à mon aspect ;
 Ma Cour, ma Garde même, enfin tout m'est suspect.
 Envain nous sommes Rois, s'il est toujours des traîtres,
 Qui près de nous cachés, de nos jours sont les maîtres,
 Mais que veut Nabarsès ? La Pâleur & l'effroy
 Paroissent sur son front ! ... Quel présage pour moi !

S C E N E V I.

N A B A R S E' S, P E R S E' S, M E D E' E.

N A B A R S E' S.

D E S vaisseaux étrangers, à la faveur de l'Onde,
 Seigneur, ont de ces bords troublé la paix profonde :
 Il en sort des soldats, dont les cris confondus
 Répandent la terreur, & le nom de Médus.

Leur troupe qui s'augmente, inonde le rivage ;
Et, la flâme à la main, y porte le ravage.

P E R S E ' S.

Rangeons sous leurs drapeaux mes soldats dispersés ;
Et périssent les Grecs dans les flots renversés.

N A B A R S E ' S.

Vos Troupes vont agir, & Phorbas les rassemble.

P E R S E ' S.

C'est aujourd'hui qu'il faut vaincre, ou périr ensemble :
Marchons.

M E D E ' E.

Eh ! bien, Seigneur, ce récit vous fait voir
S'il est vrai que Médus soit en votre pouvoir.

P E R S E ' S.

Je ne bornerai plus pour vous ma confiance.
Disposez du Palais, Madame, en mon absence ;
J'y laisse Nabarsès à vos ordres soumis,
Qui défendra ces murs contre nos Ennemis.
Envoyez sur mes pas les nombreuses Cohortes,
Qui du Temple en ce jour ont occupé les portes.
Allons.

(*Il sort.*)

S C E N E V I I .

M E D E ' E , N A B A R S E ' S .

M E D E ' E .

L'Heure est venuë où s'accomplit enfin
 Ce que j'ai révéle des decrets du Destin.
 Le Tyran va périr : vous changerez de Maître,
 Je vous l'avois promis , & Médus va paraître.
 Vous m'avez , Nabarsès , engagé votre foi :
 Je la reclame : il faut vous signaler pour moi.

N A B A R S E ' S .

N'épargnez pas un sang que vous sçûtes défendre ,
 Quand Persès furieux brûloit de le répandre.
 Madame , que faut-il entreprendre ? J'y cours.
 A Médus , à mon Roi je consacre mes jours.
 Je serai trop heureux d'abandonner la vie ,
 Si je vois , en mourant , tomber la tyrannie.

M E D E ' E .

Que cette noble ardeur augmente mon espoir !
 Vous n'êtes pas le seul qu'anime le devoir.
 Persès éprouvera si les cœurs magnanimes
 Sont faits pour apuyer ses fureurs & ses crimes.
 Pour livrer la victime à mon ressentiment ,
 J'ai sçû tout préparer : profitons du moment.

Persès qui va combattre un terrible adversaire ,
N'a dû laisser ici que la Garde ordinaire.

Vous qui la commandez , & qui de vos Soldats
Père & Maître à la fois , disposez de leurs bras ,

Formez des plus hardis une brave cohorte ,

Qui prête à m'obéir m'attende à cette porte.

(Elle montre la porte de la Salle qui est du côté du Palais.)

Ceux qui gardent le Temple , en secret mécontents ,

Seconderont l'ardeur de vos fiers Combattans ,

Et moi-même je vais les ranger sous les armes ,

Non pour joindre Persès au milieu des alarmes ,

Mais pour lui disputer la retraite d'un Fort ,

Où des Grecs triomphans il braverait l'effort.

Enfin de l'Etranger allez rompre les chaînes.

J'aspire , Nabarsès , à terminer ses peines.

Mais du grand intérêt qui nous agite ici ,

Songez que par moi seule il doit être éclairci.

Qu'il se rende en ces lieux , & je reviens l'attendre.

Contre un Usurpateur osons tout entreprendre.

Quand on est opprimé par de tels ennemis ,

La force , la surprise , & l'art , tout est permis.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

M E D E' E.



Es ordres sont donnés : tout va changer de face.
Médus , de ses ayeux , va reprendre la place.
Le piège & le trépas enveloppent Persès ,
Et tout , jusqu'à son cœur , m'ouvre un facile accès.
Il viendra , ce moment si cher à ma vengeance :
Que ses charmes sont doux ! Je les goûte d'avance.
Toi , mon fils , que les Dieux du naufrage ont sauvé ,
Dans quel nouveau péril t'ai-je enfin retrouvé !
La fureur du Tyran à ta perte animée ,
Et moi , pour te fraper , la main d'un fer armée.
A peine , de l'adresse empruntant le secours ,
Ai-je pû réussir à conserver tes jours.
Ah ! Qu'il vive & qu'il règne ! Une tête si chère
Ne sauroit trop coûter de travaux à sa mere !

Mais nos Grecs sont aux mains ; & les cris du soldat
 Jusque dans ce palais annoncent le combat.
 Faut-il que si long-temps la victoire incertaine
 Hésite à seconder mon courroux & ma haine ?
 Et l'Ennemi commun devoit-il aujourd'hui
 Trouver tant de guerriers qui périssent pour lui ?
 Fatal aveuglement !...

SCÈNE II.

IDALIDE , MEDE'E.

IDALIDE.

JE vous cherche , Madame
 Je ne puis vous cacher les transports de mon ame.
 Quel changement subit ! Vous m'eussiez trembler.
 Et de joie aussi-tôt vous m'avez sçu combler.
 Du plus affreux péril délivrer ce que j'aime,
 C'est par un même soin m'en retirer moi-même.
 Si-tôt que la victime a paru devant vous,
 Quel pouvoir invisible a détourné vos coups ?

MEDE'E.

Il est cher à mon cœur : l'intérêt le plus tendre ,
 Au péril de mes jours , m'engage à le défendre :
 Vous n'êtes pas unis par un plus fort lien.
 Mais votre amour pour lui n'alarme pas le mien.

E iiii

Je vois avec transport l'union de vos ames.
 Puisse bien-tôt l'hymen accroître encor vos flâmes !
 Je vous le réservoirs en secret pour époux ,
 Ma fille , & c'est le seul qui soit digne de vous.

I D A L I D E.

Ces tendres mouvemens ont droit de me confondre.
 J'en ignore la cause, & ne puis vous répondre.
 Je consens que pour moi tout soit mystérieux :
 Je reçois vos bontés, & je ferme les yeux.
 Ma raison se perdrait parmi tant de contrastes.
 Faites des changemens célèbres dans nos fastes ;
 Disposez de l'Etat, & ne cessez jamais
 De protéger des cœurs touchés de vos bienfaits.

M E D E'E.

Soyez de mes secours assurés l'un & l'autre.
 Je ne veux que former son bonheur & le vôtre.
 Le mien même en dépend... Médus que j'aperçois,
 Si vous me soupçonnez, vous répondra de moi.

S C E N E I I I.

M E D U S , M E D E'E , I D A L I D E.

M E D E'E.

LE Destin qui pour nous adoucit sa colere ,
 Permet que je t'embrasse , ô mon fils !

M E D U S.

O ma mere !

M E D E'E.

Qu'il m'est doux de pouvoir au gré de mes desirs,
De mon fils , dans mon sein , recueillir les soupirs !

M E D U S.

Trop long-temps dans mon cœur la nature contrainte
Auprès de vous enfin peut éclatter sans crainte.
C'est elle qui vous offre & ma joie & mes pleurs ;
Et je sens devant vous cesser tous mes malheurs.

I D A L I D E à Médée.

Je vous rends par mon trouble un hommage sincère.
Les Dieux me font en vous retrouver une mere.

M E D E'E.

Ma tendresse pour vous ne s'épuisera point ,
Ma fille , & je rends grace au Ciel qui nous rejoint.
Mais la foudre étincelle encor sur notre tete ,
Médus , & nous devons conjurer la tempête.
Démarate & vos Grecs ont attaqué Persès ;
Volez à leur secours , & faites vos succès.
A force de vertus méritez la Couronne ;
Et ne vous fiez pas au sang qui vous la donne.

S C E N E I V.

N A B A R S E S , M E D E E , M E D U S ,
I D A L I D E .

N A B A R S E S .

PErsès défait , Madame , a vû de toutes parts
Les chefs & les soldats quitter ses étendarts.
Mais ce revers n'a point ébranlé son courage.
La prudence l'éclaire au milieu de sa rage ;
Et de ce qui lui reste il forme un corps ferré ,
Qui s'avance , recule , & tient ferme à son gré.
Soutenu de ce corps & de sa Garde Scythe ,
Il repousse les Grecs ardens à sa poursuite ,
Et revient plus terrible occuper ce palais ,
Défiant l'Ennemi de l'y forcer jamais.
Pour nous encourager par un fidèle exemple ,
Des Scythes détachés sont entrés dans le Temple :
Mais placés au milieu des soldats conjurés ,
On les désarmera , quand vous le prescrirez.
Enfin , de le trahir , le Tyran vous soupçonne.
Aux plus noirs attentats son ame s'abandonne.
Il vient de s'engager , & même avec serment ,
A vous sacrifier à son ressentiment.
Il faut le prévenir , Madame ; le temps presse.
Dites un mot : lancez la foudre vengeresse.

M E D E'E.

Appellez ces Guerriers dont vous avez fait choix,
Nabarsès, pour punir l'assassin de nos Rois.

(La porte du milieu s'ouvre , & l'on voit une troupe de soldats , dont plusieurs entrent dans la salle.)

(aux Troupes.)

Vous , qui las de subir le joug qui nous opprime ,
Brûlez de couronner votre Roi légitime ,
Reconnoissez Médus : il vient vous protéger.
Secondez votre Maître , & courez le venger.

(Un Sacrificateur lui apporte une épée.)

Toi , mon fils , dans tes mains je remets cette épée ,
Qui par les noires Sœurs dans le Stix fut trempée.
Punis le parricide , & fais voir à Persès
Qu'il nous reste un vengeur digne du sang d'Ætès.

(aux soldats.)

Vous le verrez toujours guidé par la victoire,
Fiers Guerriers, vous ouvrir le chemin de la gloire.

M E D U S *aux Troupes.*

L'Ennemi n'est pas loin : Médus est votre Roi;
Vous connoissez Persès; il suffit; suivez-moi.

S C E N E V.

MEDE'E , IDALIDE , NABARSE'S.

MEDE'E à *Nabarsès*.

Vous , allez dans le Temple , & désarmez les Scythes.
 Que nul mortel ne puisse en franchir les limites.
 Faites-y proclamer pour souverain mon fils,
 Que les Ministres saints à leur Roi soient soumis.
 (*il sort.*)

S C E N E V I.

MEDE'E , IDALIDE.

IDALIDE.

L'Avenir s'offre à moi sous un heureux auspice ;
 Madame, aux grands efforts la Fortune est propice.
 Le Tyran doit périr : & je ne fais pourquoi
 Un mouvement de crainte agit encor sur moi.
 La gloire de Médus nous peut coûter des larmes ;
 Je crains son infortune & le destin des armes.

MEDE'E.

Si le peril est grand , il est digne de lui.
 Quelle foule d'objets lui servira d'appui !

Une mere en péril, la suprême puissance ,
L'amour, la liberté, la vie & la vengeance.
Un vil mortel , plongé dans un lâche repos ,
Avec tant de secours deviendrait un héros.
Quels efforts glorieux ne doit-on pas attendre
Du sang des Dieux , instruit dès l'âge le plus tendre ,
Par l'exemple d'un frere à purger l'univers
Des monstres que vomit le courroux des Enfers ?
Il saura triompher , Madame , & j'ose croire
Que nous recueillerons les fruits de sa victoire.

S C E N E V I I .

DIRCE', MEDE'E, IDALIDE.

DIRCE'.

M Adame , un Garde vient de s'approcher de moi.
Que la Prêtresse fuye (a-t-il dit plein d'effroi.)
A peine pourra-t-elle échaper à sa perte.
De ses projets hardis la trame est découverte.
Le chef des Grecs est pris ; & le Roi furieux ,
Avec toute sa garde est rentré dans ces lieux.
Déjà les Ennemis en ménaçoient l'enceinte :
Mais ils sont consternés , & Persès est sans crainte.
Il me quitte à ces mots.

MEDE'E.

Le chef des Grecs est pris ?

Médus ? . . .

O Sort cruel !

M E D E' E.

D'où me vient cet avis ?

(à Dirce.)

Connois-tu l'émissaire ? Et n'est-ce point un traître ?

D I R C E.

Dans le Temple, souvent mes yeux l'ont vû paraître ;

Madame , il n'a voulu me parler qu'en secret ,

Et sembloit pénétré de zèle & de regret.

I D A L I D E.

Vous êtes sans défense , & Persès vous menace :

Qui peut de ses fureurs vous garantir ?

M E D E' E.

L'audace.

I D A L I D E.

Ah , ciel ! Vous prétendez attendre ici ses coups ?

Pour secourir un fils , du moins conservez-vous.

Portons en d'autres lieux l'espoir de la vengeance ;

Les Peuples à l'envi prendront notre défense.

Soulevons tout l'Empire ; & contraignons Persès

A nous rendre Médus pour obtenir la paix.

M E D E' E.

Un secours si tardif deviendrait inutile ,

Madame , & ce lieu même est notre seul asyle.

L'avis peut être faux : pour lire dans mon cœur ,

Le Tyran soupçonneux peut en être l'auteur.

Il faut nous éclaircir du sort de l'entreprise ,

Et craindre seulement le piège & la surprise.

TRAGÉDIE.

79

IDALIDE.

Et vous avez, Madame, appris de Nabarsès

La nouvelle fureur où se livre Persès.

MEDÉ'E.

La prise de Médus ne l'a donc pas fait paître.

Il est libre, & Persès ne sera point son maître.

Sa valeur m'en répond : pour moi, jusqu'à la fin

Je dois avec courage attendre son destin.

SCÈNE VIII.

PERSÈS, MEDÉ'E, IDALIDE,

un très-petit nombre de Gardes.

PERSÈS.

R Edoute mes fureurs, odieuse Prêtresse :
Tu n'as plus de ressource en ta coupable adresse.

Sous un zèle imposteur ton infidélité

Abusa trop long-temps de ma crédulité.

Ta haine devoit-elle à ce point se contraindre ?

Est-ce aux piéds des autels qu'on apprend l'art de feindre ?

De forfaits en forfaits par tes soins égaré,

J'ai répandu l'horreur & le sang à ton gré ;

Et mes Peuples trompés m'ont chargé de tes crimes.

Tu me comptois moi-même au rang de tes victimes.

C'est par tes noirs complots qu'on m'abhorre & me suit ;

Ma perte est ton ouvrage, & ton art a séduit

So

M E D U S ,

Ces Guerriers , autrefois suivis de la victoire ,
Qui viennent de trahir mon attente & leur gloire.
Les Grecs par ton intrigue ont envahi ces bords.
Mais ils sont confondus , & tous leurs vains efforts ;
Ni les droits attachés au sacré ministère ,
Rien ne peut te sauver de ma juste colére.
Ma proie est dans mes mains & n'échappera pas.

M E D E' E .

Tu m'imputes , Persès , les plus grands attentats :
Et mon ame tranquille aux remords se refuse.
Prouve-moi les forfaits dont ta bouche m'accuse ;
Et nous verrons après si j'ai trahi ma foi ,
Si Persès est mon maître , & ce que je lui dois.

P E R S E' S .

J'attends le chef des Grecs ; il doit seul te répondre.
Hé , bien ? Que faudra-t-il encor pour te confondre ?
Pourras-tu récuser un témoin qu'aujourd'hui
J'aurois privé du jour sans ton perfide appui ?

M E D E' E à part.

O mon fils !

I D A L I D E à part.

Je succombe à ma douleur mortelle !

P E R S E' S .

Le sort , pour adoucir ma disgrâce cruelle ,
Une seconde fois l'a livré dans mes mains.
L'ardeur de me poursuivre a trahi ses desseins.
Avec peu de soldats en ces murs il s'engage.
Le péril qui le presse augmente son courage.

Sa troupe téméraire expire sous nos coups.
 Seul, il ose long-temps résister contre nous.
 On le saisit enfin. Dieux ! Quelle est ma surprise,
 Lorsque je reconnois pour chef de l'entreprise,
 Ce Grec dont ce matin je soupçonnois la foi,
 Qui s'est entretenu si long-temps avec toi,
 Que j'ai trop épargné sur un faux témoignage,
 Et que j'ai seulement banni de ce riva ge !
 Il vient, & ses regards vont rencontrer les tiens ;
 Je verrai de quel front tu soutiendras les siens ;
 Et je n'ai d'un instant différé ton supplice ,
 Que pour faire périr à tes yeux ce complice.

M E D E' E.

Ton discours me rassure , & je ne te crains plus.
 Tu n'as en ton pouvoir qu'un ami de Médus.

S C E N E I X.

PHORBAS , PERSE'S , MEDE'E , IDALIDE.
 G A R D E S.

P H O R B A S.

I Phiclès, appuyé d'une troupe rébelle,
 Vient d'attaquer, Seigneur, votre Garde fidèle.
 Le palais est forcé ; déjà de toutes parts
 Les Grecs victorieux inondent ces remparts.
 Leur chef est délivré : rien n'échape à leur rage.
 Qui pourroit, d'Iphiclès, balancer le courage ?

F

Tous vos Scythes, Seigneur, sont tombés sous les coups.
 A peine ai-je pû seul pénétrer jusqu'à vous.
 Son regard & sa main sont l'éclair & la foudre.
 Cédez à sa fortune.

P E R S E' S.

Et puis-je m'y résoudre ?

P H O R B A S.

Le Temple qui vous reste en ce malheur nouveau . . .

P E R S E' S.

Allons, que ses débris me servent de tombeau.

(à ses Gardes.)

Gardes, que dans le Temple on traîne la Prêtresse.

S C E N E X.

N A B A R S E' S , *arrive du côté du temple avec
 plusieurs soldats.* P H O R B A S , P E R S E' S , M E D E' E ,
 I D A L I D E , G A R D E S .

M E D E' E *apercevant Nabarsès.*

T (à Persès.)

U n'éviteras point la foudre vengeresse.

N A B A R S E' S.

Le Temple & ce Palais ont pour maître Médus.

Nous lui sommes soumis.

M E D E' E.

Et tu ne régnes plus.

P E R S E' S.

Détestable complot !

M E D E' E.

La céleste Justice

Pour toi de tous côtés ouvre le précipice.

Tu n'as plus de refuge , & ce lieu t'est connu.

P E R S E' S.

A quel comble d'horreur suis-je donc parvenu ?

M E D E' E.

De tes crimes affreux ces murs portent l'empreinte ;

La nature outragée y forme encor sa plainte.

Ta rage s'immola ton frere Alodetès ,

Sur ces marbres couverts déjà du sang d'Ætès ;

Et dans ce lieu témoin de tant de parricides ,

Le Ciel te livre en proie aux noires Euménides.

SCENE DERNIERE.

MEDUS, DEMARATE , *troupe de Grecs & de soldats du pays qui ont tous l'épée à la main* ,
NABARSE'S , PHORBAS , PERSE'S , MEDE'E ,
IDALIDE , GARDES.

M E D U S.

T Out fléchit sous ma loi , Madame , à nos succès ;
Il ne manque aujourd'hui que le sang de Persès.

Quel bonheur que mon bras à force de carnage ,
Jusqu'au fond du palais m'ait ouvert un passage !

F ij

84 MEDUS, TRAGÉDIE.

Les Dieux y retenoient la victime à vos pieds;
Et ses crimes seront par le fer expiés.

M E D E' E.

(à Persès.)

Tremble. Tu vois mon fils ; & reconnois Médée.

P E R S E' S.

Dieux ! De quelle fureur mon ame est possédée ?

C'est aux plus vils mortels à craindre le trépas.

Je n'ai point fait de grace , & je n'en attends pas.

Si tout m'est enlevé , mon courage me reste ;

Et je suis libre encor dans ce moment funeste.

Je ne me plaindrai point des cruautés du Sort ;

Il me trahit en vain ; j'ai le choix de ma mort.

(il se tue.)

M E D E' E.

La gloire de ce jour passe mon espérance.

Mon fils régit , & mon cœur jouit de sa vengeance.

F I N.



A P P R O B A T I O N.

J'A Y lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *Médus*, *Tragédie* ; je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3. Fevrier 1739.

Signé, CREBILLON.

P R I V I L E G E D U R O Y.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris; Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé LAURENT - FRANÇOIS PRAULT fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui avoit été mis en main un Ouvrage, qui a pour titre, *Nouveau Théâtre François, ou Recueil des plus nouvelles Pièces, représentées à Paris* ; qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes : Faisons défenses à routes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Ex-

posant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous depens, dommages & intérêts; à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles. Que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725 Et qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'Impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des presentes, Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la Copie desdites presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, soy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: C A R tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-deuxième jour du mois d'Aoust, l'an de grace mil sept cent trente-huit; & de notre Regne le vingt-troisième. Par le Roy en son Conseil, Signé, S A I N S O N.

Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 105. F° 93. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris ce 26. Septembre 1738. Signé, L A N G L O I S, Syndic.



SUITE DES THEATRES

ET PIECES NOUVELLES

Que l'on peut trouver chez PRAULT fils , Libraire
Quay de Conty , vis-à-vis la descente du Pont-Neuf,
à la Charité , 1739.

LE Théâtre François, où Recüeil des meilleures Pieces
de l'ancien Théâtre, *Paris*, 1737. 12. vol. in 12.
Les Théâtres de Pierre & Thomas Corneille, derniere Edit,
1738. 12 vol.

Les Oeuvres de Moliere, dern. Edit. 1739. 8. vol.

Les Oeuvres de Racine, dern. Edit. 1736. 2. vol. *figures*.

Le Théâtre de Quinault, 1739. 5. vol.

Oeuvres de Campistron, 1739. 2. vol.

Théâtre de Montfleury, 1739. 2. vol.

Oeuvres de Renard, 1731. 5. vol.

Oeuvres de Théâtre de Hauteroche, 1736. 3. vol.

Théâtre de Boursault, 1722. 3. vol.

Oeuvres de Champmeslé, 1735 2. vol.

Théâtre de Baron, 1735. 2. vol.

Théâtre de Poisson, 2. vol.

Oeuvres de Pradon, 1. vol.

Théâtre de La Fosse, 1. vol.

Théâtre de Legrand, 1731. 4. vol.

Oeuvres de Riviere du Fresny, 1731. 6. vol.

Oeuvres de Théâtre de la Mothe, 2. vol. in 8°.

Oeuvres de M. de Crebillon, 1737. 2. vol.

Théâtre de M. de Voltaire, 2. vol. in 8°.

Oeuvres de Théâtre de M. Nericault Destouches, 1736. 3. v.

Oeuvres de M. Brucys, in 12. 3. vol.

Oeuvres de M. de la Grange-Chancel, 1734. 3. vol.

Recüeil des Pieces de M. de la Chaussée, 1. vol.

Recüeil des Pieces de M. Piron, 1. vol. in 8°.

Recüeil de Pieces de M. de Marivaux, tant du Théâtre
François que du Théâtre Italien, 6. vol.

Le Théâtre François & Italien de M. de Boissy, 5. vol. in 8°.

Recüeil de Pieces de M. Fagan, 1. vol. in 8°.

Oeuvres de M. l'Abbé Nadal, 1739. 3. vol.

Le nouveau Théâtre François, ou Recueil des meilleures
Pièces représentées depuis quelques années, 1739. 2. vol.
in 8°. contenant,

Tome premier.

Sabinus, *Tragedie.*

Abenfaïd, *Tragedie.*

Les Amans déguifés, *Comedie.*

Pharamond, *Tragedie.*

Le Retour de Mars, *Comedie.*

Tome second.

Teglis, *Tragedie.*

Childeric, *Tragedie.*

Les Caracteres de Thalie,
Comedie.

Lisimachus, *Tragedie.*

Le Fat puni, *Comedie.*

Pieces que l'on peut mettre à la suite de ce Recueil.

Didon, *Tragedie* de M. Lefranc.

La Magie de l'Amour, *Comédie* de M. Autreau.

Les Epoux réunis, *Comédie* de M. de Merville, 1739.

Le Consentement forcé, *Comédie*, du même. 1739.

L'Heure du Berger, *Comedie*, 1738.

Le Rival Secretaire, *Comedie*, 1738.

Le Rajeunissement inutile, *Comedie* de M. de la Grange,
1739.

L'Accommodement imprévu, *Comedie*, du même. 1739.

Marie Stuart, *Tragedie*, 1736.

Achille à Cyros, in 8°.

Le Procès des Sens, in 8°.

Les Auteurs déplacés, in 12.

Le Théâtre Italien de Gherardy, 6. vol.

Le Théâtre Italien, ou Recueil des meilleures Pièces de
ce Théâtre, depuis son rétablissement, 9. vol.

Recueil de Pièces nouvelles du même Théâtre, 8°. 2. vol.

Les Parodies du Théâtre Italien, 4. vol.

Suite desdites Parodies, in 8°. 1. vol.

Recueil general d'Opera, 14. vol.

Le Théâtre de la Foire, par MM. le Sage, Fuzelier, d'Or-
neval, 1730. 10. vol.

La Bibliotheque des Théâtres, 1733. in 8°.

Recherches sur les Théâtres de France, par M. de Beauchamps,
1736. 3. vol. °.

Lettres Historiques sur tous les Spectacles, in 12. 2. Parties.

LE
SOMNAMBULE,
COMÉDIE.

Représentée pour la première fois par les Comédiens
François, le 19. Janvier 1739.

Le prix est de vingt-quatre sols.



À PARIS,
Chez PRAULT fils, Quay de Conty ; vis-à-vis la
descente du Pont Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXIX.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

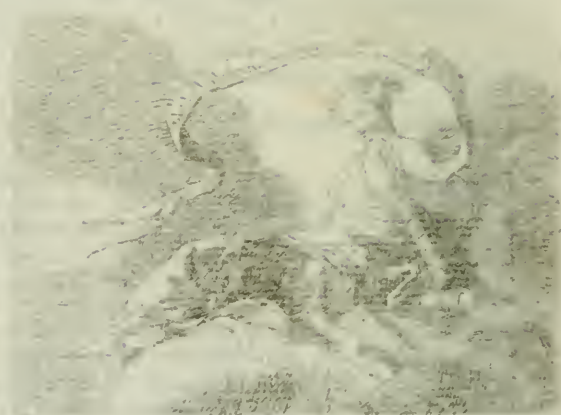
DE

SOMMAMBULE

CHAMBERLAIN

THE CHAMBERLAIN'S COMPANION
FOR THE YEAR 1899

By J. H. CHAMBERLAIN



THE

CHAMBERLAIN'S COMPANION
FOR THE YEAR 1899

By J. H. CHAMBERLAIN

NEW YORK: THE CHAMBERLAIN COMPANY, 1899

APPROBATION.

J'A Y lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *Le Somnambule, Comédie; du nouveau Théâtre François.* Fait à Paris ce 28. Janvier 1739. Signé, DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris; Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé LAURENT - FRANÇOIS PRAULT fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui avoit été mis en main un Ouvrage, qui a pour titre, *Nouveau Théâtre François, ou Recueil des plus nouvelles Pièces, représentées à Paris;* qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Ex-

posant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous depens, dommages & intérêts; à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles. Que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725 Et qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'Impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des presentes, Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la Copie desdites presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, soy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: C A R tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-deuxième jour du mois d'Aoust, l'an de grace mil sept cent trente-huit; & de notre Regne le vingt troisième. Par le Roy en son Conseil, Signé, S A I N S O N.

Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 105. F° 93. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris ce 26. Septembre 1738. Signé, L A N G L O I S, Syndic.

LE

SOMNAMBULE,

COMÉDIE.

A C T E U R S.

LE BARON.

LA COMTESSE.

ROSALIE, Fille de la Comtesse.

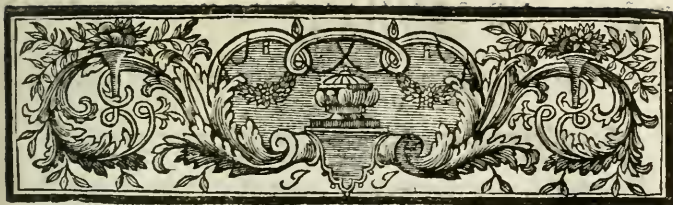
VALERE, Neveu du Baron, Amant de Rosalie.

DORANTE.

THIBAUT, Jardinier du Baron.

FRONTIN, Valet de Dorante, & Neveu de Thibaut.

La Scene est dans une Maison de Campagne du Baron.



LE
SOMNAMBULE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALERE, THIBAUT.

VALERE.

Hibaut, St. St.

THIBAUT.

Monsieur !

VALERE.

Viens donc vite ; je n'ai peut-être qu'un moment à te parler. J'ai trouvé le secret d'échaper à mon Oncle.

THIBAUT.

Ça n'est morgué pas mal-adroit. Il veut que vous soyez toujours comme son ombre après li.

VALERE.

As-tu rendu mon Billet à Rosalie ?

LE SOMNAMBULE,

THIBAUT.

Vous allez entendre comme je m'y sommes pris.

VALERE.

Et qu'importe comment ? Dis seulement ce qui en est.

THIBAUT.

Monsieur le Baron est notre Maître ; vous êtes son Neveu. Il vous laira son Châtaiu , à condition d'achever ses Plans. Je sis son Jardinier. Je deviendrai le vôtre. Il est juste que je vous servions d'avance.

VALERE *gayement*.

Mon cher Thibaut !

THIBAUT.

Sçavez-vous ? Morguienne , je tromperois mon pere pour vous ?

VALERE.

Ah ! sans doute , tu auras fait des merveilles.

THIBAUT.

Mademoiselle Rosalie est entrée ce matin dans le Jardin avec sa mere , comme vous sçavez ?

VALERE.

Oüi , je sçais.

THIBAUT.

J'avons été pardevant elles ; je leur avons ôté mon chapiau , croyant qu'allës me diroient : Bon jour Thibaut. C'étoit le jeu , m'est avis ; & j'aurois pris ma belle pour . . .

VALERE.

Au fait , mon cher Thibaut.

THIBAUT.

Alles n'avont pas deferré les dents.

VALERE.

Tu n'as donc pas donné mon Billet ?

THIBAUT.

Comme vous êtes vif ! Alles se sont arrêtées dans le Boulingrin.

COMEDIE.

VALERE.

Oui, je les ai apperçus de loin.

THIBAUT.

Me vela, moi, à aller travailler par devant elles : je chantions ; je les regardions ; mon ratiau par-ici, mon ratiau par-ilà.

VALERE.

Eh ! laisse-là tes circonstances.

THIBAUT.

Alles ne m'avont pas tant seulement regardé. Quand j'ai vû ça, je me sis avisé d'un bon tour. J'ai dit à la fille que je sçavois où il y avoit un nid de Fauvette. Ces petits ménages-là faisons queuquefois penser à de plus grands : les jeunes filles les aimons d'ordinaire.

VALERE.

Eh bien ?

THIBAUT.

Eh bian, quand j'avons vû que la Mere le vouloit voir, itou, je ne l'avons jamais pû trouver.

VALERE.

Finis donc. Que t'a-t'elle dit, quand tu lui as donné mon Billet ?

THIBAUT.

Rian : car le vela.

VALERE.

Comment ? toi qui as tant d'esprit, il ne t'a pas été possible....

THIBAUT.

Quand j'en aurions quatre fois davantage, comment pourrions-je aborder une fille qui ne sçait pas que je lui voulons queuque chose, pendant qu'elle est avec une Mere qui sçait bian que je ne li devons rian vouloir.

VALERE.

Juste Ciel !

6 LE SOMNAMBULE.

THIBAUT.

Et pis, alles ne m'avont pas donné le temps; alles sont montées dans leu Carosse, pour aller chez cette Comtesse où alles vont dîner. Faut bien attendre qu'alles reviennent.

VALERE.

Mais, en attendant, Dorante qui vient de Bourdeaux pour épouser Rosalie, arrivera peut-être demain.

THIBAUT.

Faut être raisonnable. Par bonheur pour vous que votre Oncle prête son Châtiau aux Accordés, afin qu'ils se regardient avant la nôce. Et si ce Dorante avoit été tout droit à Paris, vous n'en auriez morgué rian scû.

VALERE.

J'en aurois été peut-être moins malheureux : mais tout s'arrange pour rendre mon infortune complète ! Depuis deux ans mon Oncle me tient éloigné du monde dans ce triste Château.

THIBAUT.

Oui ; comme s'il vouloit vous faire Hermite.

VALERE.

Qu'avois-je à faire de le suivre à Paris l'Hyver passé chez sa mere, le jour même qu'elle fait sortir Rosalie du Couvent ?

THIBAUT.

C'est bien traître !

VALERE.

Pouvois-je la voir sans l'aimer ? Dis, mon cher Thibaut ?

THIBAUT.

Ca n'est pas bien aisé, d'accord.

VALERE.

J'ai nourri pendant deux mois, auprès d'elle, une flamme, qu'une timidité invincible ne m'a jamais permis de lui découvrir.

COMEDIE.

7

THIBAUT.

Stapendant on ne bat pas les gens pour ça.

VALERE.

Je reviens ici avec mon Oncle , désespéré de quitter Rosalie , mais flatté de la mériter un jour ; & lorsque je m'y attens le moins , je la vois arriver avec sa mère. Juge de ma douleur , quand j'apprens que son mariage est arrêté avec Dorante , & que je vais en être le témoin !

THIBAUT.

Il falloit parler plutôt.

VALERE.

Il falloit plaire à Rosalie.

THIBAUT.

Vous plaidez peut-être : J'en ai opinion , moi qui vous parle.

VALERE.

Et sur quoi , dis donc ?

THIBAUT.

Sur quoi ! Tatigué , j'ons observé. Alle ne vous regarde jamais quand alle vous voit , & pis , drès que vous vous en allez , alle tourne sa tête ; alle vous fuit de l'œil , tant , & si loin , qu'alle vous regarde encore , morguene , quand alle ne vous voit plus.

VALERE.

Il est vrai que cet Hyver j'ai cru voir quelquefois que mes soins ne lui déplaisoient pas ; que même elle me devinoit.

THIBAUT

Et vous , vous ne disais rien ! Tout franc , vous êtes trop timide , trop craintif , trop nigaud , sauf votre respect. Morgué , notre jeune maître , croyez-moi , prenez tant seulement de la hardiesse.

VALERE.

A quoi me serviroit-elle ? Je n'ai plus de ressource.

8 L E S O M N A M B U L E.

Mais , tu a raison : je veux parler à Rosalie , avant que de la perdre pour jamais. Puisqu'elle doit voir mon désespoir , je ne veux pas au moins qu'elle en ignore la cause. Je suis enfin résolu . . . Qu'entens-je ?

T H I B A U T.

Où diable courez-vous donc ?

V A L E R E.

On vient : & je ne veux pas qu'on nous voie causer ensemble. On soupçonneroit , à me voir , que j'ai parlé de Rosalie ; on devineroit que je l'aime.

T H I B A U T.

Par la sambille , voilà un Amoureux bian résolu !

S C E N E I I.

T H I B A U T , F R O N T I N.

F R O N T I N.

N'Y a-t-il ici personne ? Haie l'ami ! Où diable se tient . . . Ah ! Et , ventrebleu , c'est mon Oncle !

T H I B A U T.

Hé ! Pal'angué , oui . . . C'est toi , mon neveu Charlot ! En brasse-moi , mon enfant.

F R O N T I N.

Parbleu , c'est de tout mon cœur , mon Oncle.

T H I B A U T.

Morgué , je sommes ravis que tu sois venu nous voir . . . depuis quatre ans...

F R O N T I N.

Ma foi , mon Oncle , je suis char né de vous rencontrer ; mais ce n'étoit pas vous que je cherchois : je ne savois plus où vous étiez.

COMEDIE.

9

T H I B A U T.

Et qui cherchois-tu donc ?

F R O N T I N.

Monfieur le Baron.

T H I B A U T.

Et que ly veux-tu ? Qu'as-tu fait depuis que je ne t'avons vû ? Comment te porte-tu , mon pauvre Charlot ? Es-tu riche ? As-tu fait fortune ? Es-tu marié ? Es-tu ...

F R O N T I N.

Eh ! mais , mais ... mon Oncle , un peu de patience. Comme vous allez dru fur les questions ! Vous m'effouffez.

T H I B A U T.

Dame , vois-tu ; quand il y a long-temps qu'on ne s'est vû , on a tant de choses à fe demander ...

F R O N T I N.

Donnez-moi le temps de vous répondre. Premièrement, plus de Charlot, s'il vous plaît. J'ai pris un nom de guerre. Je m'appelle Frontin , je fuis garçon , je n'ai pas le fol, j'étrangle de foif , je fuis las comme un chien , je...

T H I B A U T.

Parguenne , tu répons encore plus vîte que je ne t'interroge. Que fais-tu à présent ?

F R O N T I N.

Je fers Monfieur Dorante , qui , par reconnoiffance ; m'habilte comme vous voyez.

T H I B A U T.

Ah ! je fçais ce qui t'amène à présent. N'as-tu pas de honte de t'être fait Laquais , étant fils , petit-fils , frere & neveu de Jardinier !

F R O N T I N.

Que voulez-vous, mon oncle ? Je n'ai point d'ambition.

T H I B A U T.

Morgué , c'est que t'es un fainiant : je te l'avons toujours bian dit.

FRONTIN.

Fainéant ! Ce n'est pas , ma foi , au métier que je fais. Il m'occupe jour & nuit. Aussi , j'en suis diablement las.

THIBAUT.

T'en es las ? Eh bien , prends l'occasion aux cheveux ; demeure avec moi. Je sis Jardinier dans ce château. Ce Monsieur le Baron est une fortune pour tous les Ouvriers. Il plante , pis dé plante , il arrache , il défri-che , il élève , il abbat ; en un mot , bien ou mal , il fait
(*touchant son gouffet.*)

toujours travailler. L'argent roule. Vois-tu comme ça sonne ?

FRONTIN.

Fort bien , mon Oncle. Mais quand il culbuteroit encore plus toute sa Terre , que m'importe à moi ?

THIBAUT.

Ce que ça te fait ? Je sis veuf , je t'apprendrai le restant de ton métier. Et pis , quand je serons morts , je te lairons ma place : tout le plus tard que je pourrons , s'entend.

FRONTIN.

Nous verrons tout cela. Menez-moi toujours à Monsieur.

THIBAUT.

Tu feras mieux de l'attendre dans cette salle. Il y viant cent fois par jour. Ne t'embarasse de rien , te dis-je. Revenons à nos moutons. T'es dégouté de ta condition ?

FRONTIN.

Oui , ma foi.

THIBAUT.

Et pourquoi ? Ton Maître est-il hargneux , avare , yvrogne ?

FRONTIN.

Non. C'est un des plus riches Banquiers de Bour-

COMEDIE.

II

deaux ; joyeux , liberal , bon diable enfin : mais . . .

THIBAUT.

Achévé.

FRONTIN.

Il faut être toujours après lui ; il faut être à lui la nuit tout comme le jour.

THIBAUT.

Ça est naturel. M'est avis que je fis Jardinier , moi ; la nuit tout comme le jour.

FRONTIN.

Sans doute. Mais vous ne travaillez pas la nuit ? vous dormez , vous.

THIBAUT.

Parguenne , oui. C'est la besogne que je faisons le mieux.

FRONTIN.

Dans ma chienne de condition je n'en puis faire autant ; aussi je donne souvent mon Maître à tous les diables.

THIBAUT.

Comment donc ça , dis-moi un peu ?

FRONTIN.

Ma foi , je n'ose.

THIBAUT.

Comment , morgué , tu seras craintif aussi ? ça te convient bien à toi ! Comment , moi , ton Oncle , qui n'avons point d'autre héritier que toi , tu sçauras quelque secret , & je ne le sçaurons pas ? Morgué . . .

FRONTIN.

Voilà qui est bel & bon ; vous accommodez tout cela comme il vous plaît. Mon Maître me pardonnerait-il de dire une chose , dont le secret est d'une importance ?

THIBAUT.

Et qui le dira , dis ? Ce sera donc toi ; car pour moi

FRONTIN.

En vérité, mon Oncle....

THIBAUT.

Bon, bon! tu vas le quitter. Et pis je te promets, ma foi, de n'en sonner mot.

FRONTIN.

Vous me promettez, là, de bonne foi....

THIBAUT.

Que de raisons! Veux-tu parler?

FRONTIN.

Eh bien, je vous dirai qu'il est Somnambule.

THIBAUT.

Comment dis-tu ça?

FRONTIN.

Somnambule.

THIBAUT.

Son son nanbule! que Diable est-ça? est-ce une Charge? un Emploi?

FRONTIN.

Bon, une Charge! Voyez-vous, mon Oncle, il y auroit dequoi rompre son mariage, si cela venoit à se découvrir.

THIBAUT.

J'entens, j'entens. Sonanbule..... c'est qui ne pouvons se marier; qu'il est..... là....

FRONTIN.

Estes-vous fou, mon Oncle?

THIBAUT.

Oh! dis donc vite. Son Sonanbule. Je n'avons jamais entendu parler de ça.

FRONTIN.

C'est un défaut naturel, une façon de maladie....

THIBAUT.

Ah, il est malade!

COMEDIE.

13

FRONTIN.

Non, point du tout; il se porte à merveille.

THIBAUT.

Je n'entens plus.

FRONTIN.

Il se leve la nuit; il marche; il parle.

THIBAUT.

Ah! je vois ce que c'est; il ne sauroit dormir.

FRONTIN.

Point du tout. Il dort trop bien; au contraire.

THIBAUT.

Oh! pardienne, accommode-toi donc. S'il dort, il n'est point éveillé.

FRONTIN.

Ecoutez-moi si vous voulez. Je vous dis qu'il marche, qu'il parle, qu'il a même les yeux ouverts, & que cependant il dort toujours.

THIBAUT.

Où! ça se peut, si le Diable s'en mêle. Si j'en faisions autant, je nous casserions le cou. Acoute; mon Neveu, ça n'est morgué pas bian de se mocquer de son Oncle.

FRONTIN.

Je me donne au Diable, mon Oncle, je ne me nioc-que point.

THIBAUT.

Comment, morgué, tu veux me persuader que ton Maître dort tout debout? A d'autres!

FRONTIN.

J'y ai été pris, moi qui vous parle. Il m'a plus d'une fois, tout en dormant, donné des commissions que je faisois de bonne foi, dont il me remercioit le lendemain à coups de bâton.

THIBAUT.

Va, ton Maître est un fou, & toi aussi. Paix, chut; voici notre vieux Maître.

SCENE III.

LE BARON, VALERE, THIBAUT,
FRONTIN.

LE BARON *avec des bas de peau, dont le roulis est fort grand, ayant à la main un de ces grands bâtons de campagne.*

IL faut se lever plus matin, Valere ; ouï, beaucoup plus matin.

VALERE.

Mais, mon Oncle, j'étois à cinq heures aux Ouvriers, vous l'avez vû vous-même.

LE BARON.

Il est vrai : mais j'y étois encore avant toi. On fait tout plus tard à présent ; tout se retarde. Oh ! de mon temps on se levoit plus matin.

VALERE.

Il m'eût été facile de paroître plutôt. Et quoique je n'aye pas fermé l'œil, demain vous ferez content de ma diligence.

LE BARON.

Nous verrons. Il faut achever, cette année, la terrasse neuve. Et si nous ne profitons pas de la belle saison (*Voyant Frontin.*) Quel est cet homme, Thibaut ?

THIBAUT.

C'est mon Neveu, Monsieur.

LE BARON.

A-t-il un métier ? Cherche-t-il de l'ouvrage ?

FRONTIN.

Non, Monsieur. Je précède mon Maître de quelques momens: il me suit.

LE BARON.

Qui, ton Maître?

FRONTIN.

Monsieur Dorante.

VALERE *à part*

Ah Ciel!

FRONTIN.

Nous avons fait une diligence extrême. Depuis trois jours nous n'avons ni dormi, ni reposé, pour arriver plutôt.

LE BARON.

Il aura le temps de se délasser ici. Allons, Valere, je veux qu'il trouve mon Jardin propre & bien tenu, toi, Thibaut, va promptement faire aller la petite cascade du Potager.

THIBAUT.

La cascade du Potager, Monsieur! vous savez bien qu'il n'y a pas une goutte d'eau; & morgué la source n'est pas encore trouvée.

LE BARON.

Te tairas-tu, Bourreau! Comme nous finies la dernière fois, va-t-en faire tirer de l'eau au grand puits; remplis le réservoir. Tu n'as point d'intelligence; tu ne te soucie non plus de l'honneur d'une Maison!...

FRONTIN.

En vérité, Monsieur, vous ferez de la peine à mon Maître. Traitez-le sans façon. Croyez-moi, laissez vos jets d'eau à sec.

LE BARON.

C'est une bagatelle. J'ai toujours fait les Bassins & les Cascades, & je n'ai plus que les Sources à trouver. Ne dis point à ton Maître ce que tu viens d'entendre.

FRONTIN.

Non, Monsieur, je n'ai garde.

LE BARON.

Va donc, Tibaut.

(Thibaut s'en va)

FRONTIN.

Monsieur, voici mon Maître.

SCENE IV.

LE BARON, DORANTE, VALERE,
FRONTIN.

LE BARON.

EH bon jour donc, Dorante ! foyez le bien arrivé !
Je ne vous attendois que demain.

DORANTE.

Je n'ai pû résister à l'impatience de voir Rosalie ;
& à celle de vous rendre grace d'une union qui va faire
mon bonheur.

LE BARON.

Vous êtes en bonne santé ? voilà le principal !

DORANTE.

J'avoüerai que je suis fatigué. J'ai couru jour &
nuit.

LE BARON.

Ce n'est rien. Vous êtes en bonne Maison ; on aura
soin de vous.DORANTE *montrant Valere.*

Ne seroit-ce pas là Monsieur votre Neveu ?

LE BARON.

Lui-même.

DORANTE.

COMÉDIE.

17

DORANTE.

Je l'ai vû si jeune , que j'ai des droits sur son amitié.

VALÈRE.

Monsieur je voudrois pouvoir

LE BARON.

Il fera ce qu'il doit pour mériter la vôtre. Allons ; Dorante , venez faire un tour de promenade. Vous prendrez d'abord une idée générale du terrain, Cela vous fera plaisir.

DORANTE.

Né seroit-il pas plus convenable que vous me fîssiez l'honneur de me présenter à Madame ?

LE BARON.

Dites plutôt à Rosalie.

DORANTE.

Je ne la connois que sur son portrait. Sa figure prévient ; & vous ne pouvez qu'approuver le juste empressement que j'ai d'en juger par moi-même , quoique dans cet équipage je ne sois pas trop en état de paroître devant elle.

LE BARON.

Tout ce qui a l'air d'empressement plaît au beau Sexe. Mais nous avons du temps. Elle est allée avec sa mere dîner à une demie lieuë d'ici. Elles ne reviendront que sur le soir.

DORANTE.

Ces Dames ne sont point ici ? En ce cas , permettez-moi de profiter de la circonstance. Trouvez bon que j'aille me reposer. L'envie de leur faire ma cour m'auroit donné des forces ; mais je me trouve si fatigué...

LE BARON.

Bon ! à votre âge , j'aurois fait cent caprioles après la plus grande course.

DORANTE.

Je voudrois pouvoir vous ressembler : mais je sens que quelques heures de repos me sont absolument nécessaires.

LE BARON.

Eh bien, je vais faire servir le dîné.

DORANTE.

Il m'est inutile, je vous assure.

LE BARON.

Du moins, nous allons, mon Neveu & moi, vous montrer la Maison. Vous verrez le patrie que j'ai tiré de tout ceci, & sur tout de mes greniers.

VALERE.

Mon Oncle, Monsieur est fatigué.

LE BARON.

Venez ; cela sera bientôt fait. Vous choisirez votre appartement.

DORANTE.

Tout m'est égal.

LE BARON.

Voulez-vous celui-ci ?

DORANTE.

Celui-ci, soit.

LE BARON.

Il est commode. Cette salle lui sert d'anti-chambre ; j'y passe à tous momens. Je pourrai vous parler, vous consulter.....

DORANTE.

Demain je suis à vos ordres. Vous disposerez de moi à toutes les heures du jour.

LE BARON.

Au reste, vous allez être couché comme on n'est point à dix lieues à-la-ronde. J'ai des lits....

DORANTE.

Je n'en doute nullement. Je vais en profiter, & de

la liberté que vous me donnez. Sui-moi, Frontin.

LE BARON.

J'agis sans façon. Je vous laisse.

SCENE V.

LE BARON, VALERE.

VALERE.

Croyez-vous, mon Oncle, que Dorante soit prévenu en faveur de Rosalie ?

LE BARON.

Mais, vraiment, il a témoigné assez d'impatience de la voir. A propos, j'oubliois de te dire....

VALERE.

Ce peut être aussi par bienfaisance. Et il y a encore loin de la politesse à l'amour ; n'est-ce pas, mon Oncle ?

LE BARON.

Comme tu voudras. Il faut que tu....

VALERE.

Vous le croyez donc amoureux ?

LE BARON.

Il t'a dit lui-même qu'il ne la connoît que par un Portrait. Je disois donc....

VALERE.

Dorante a-t-il aussi envoyé le sien à Rosalie ?

LE BARON.

Ma foi, je n'en sçai rien. Veux tu que j'aille m'occuper de toutes ces balivernes-là ? J'ai des affaires bien plus importantes. J'ai ma montagne dans la tête.

VALERE.

Mais puisque vous vous êtes mêlé de ce mariage ; vous n'en devez ignorer aucunes circonstances. Vous leur prêtez votre Maison ; & Rosalie auroit pû ...

LE BARON.

Sans doute. Je suis bien aise qu'on la voye ; car elle est charmante.

VALERE.

Ah ! oui , mon Oncle ; elle a des graces , des yeux ...

LE BARON.

Que veux-tu dire ? Es-tu fou ? Je te parle des charmes de ma Maison , de mon Jardin , qui

VALERE *rougissant*.

Ah ! j'entends ; & vous avez raison. Je regardois tantôt sur le Boulingrin un des plus beaux objets....

LE BARON.

Mais , vraiment , je le crois. C'est un des plus beaux points de vûe qui soit en France.

VALERE.

J'y remarquois une beauté que je n'y avois jamais vûe : j'en admirois tous les charmes ; & ...

LE BARON.

Va , mon cher Neveu , tu posséderas un jour tous ces charmes-là.

VALERE.

Je posséderois ?

LE BARON.

Tu me ravis d'aise. Embrasse-moi ; mon cher Neveu , mon digne successeur. Tu peux compter que ...

SCENE VI.

LE BARON , LA COMTESSE ,
ROSALIE , VALERE .

LE BARON.

EH quoi , mes Dames , déjà de retour ?

LA COMTESSE.

La Comtesse est malade : nous n'avons fait qu'une visite.

LE BARON.

Tant mieux : nous aurons le plaisir de dîner avec vous.

LA COMTESSE.

Comme il étoit encore de bonne heure , nous avons mis pied à terre à la Grille , & nous sommes venuës jusqu'ici en nous promenant.

LE BARON.

N'êtes-vous point un peu fatiguée ?

LA COMTESSE.

Je ne me lasse pas aisément , Baron.

VALERE.

Et vous , Mademoiselle , n'auriez-vous pas besoin de repos ?

ROSALIE.

Me promener , me reposer , Monsieur , tout m'est assez indifférent.

VALERE.

Tout , Mademoiselle ?

ROSALIE.

Oui , Monsieur.

LE SOMNAMBULE,

LA COMTESSE.

Prononcez-donc, Mademoiselle. Vous dites cela si foiblement. Il faut dire : Oüi, Monsieur. Je voudrois bien voir que tout ne lui fût pas indifférent, tant que j'aurai de l'autorité sur elle....

LE BARON.

Oh ! vous ne la garderez pas long-temps, cette autorité. Dorante est arrivé.

LA COMTESSE *gayement*.

Il est arrivé ?

ROSALIE *tristement*.

Il est arrivé ?

VALERE *languissamment*.

Oui, arrivé.

LE BARON *brusquement*.

Oui, oui, arrivé. Que diable veux-tu dire ? est-ce que tu ne le sçais pas, toi ?

VALERE.

Je ne dis pas le contraire, mon Oncle. Je confirme ce que vous dites.

LE BARON.

Il est charmant, agréable, vif, sage, & posé. Oh ! c'est un jeune homme fort aimable. Dis donc, Valere !

VALERE.

Je ne l'ai vû qu'un moment, mon Oncle ; j'en jugerois mal. C'est Mademoiselle qui doit en décider.

LA COMTESSE.

Eh bien, qu'est-ce qu'on répond ? Mademoiselle, répondez donc.

ROSALIE.

Il peut être aimable, Monsieur : mais il ne faudroit pas s'en rapporter à moi. Je ne puis plus en juger sans prévention.

LA COMTESSE.

Oui, parce que vous devez l'épouser, n'est-ce pas ?

Mais cela ne s'entend point. Il faut dire ; » Monsieur ,
» le choix de mes Parens me le fera paroître accompli.
Tout le monde dit que vous avez de l'esprit : pour
moi , je ne vois point cela. Mais où est Dorante ?

VALERE.

Madame , toutes affaires cessantes , il est allé dormir.

LA COMTESSE.

Dormir , à l'heure qu'il est ?

LE BARON.

Il ne comptoit vous voir que ce soir. Et comme il a
couru jour & nuit , il étoit si las , si las....

LA COMTESSE.

Qui le pressoit de courir si vite ? Pourquoi faire ?
Pour se reposer ? Pour dormir ? Rien n'est si maussade.
Il n'avoit qu'à dormir hier , & n'arriver que demain.
On ne l'attendoit pas plutôt. Qu'en pensez - vous , ma
fille ?

ROSALIE.

Madame , je ne desire pas de sa part un empressement
plus vif.

LA COMTESSE.

Par exemple , on ne sçait si c'est la modestie qui vous
fait parler , où si vous êtes piquée.

ROSALIE.

Je vous jure , Madame , que je ne le suis point.

LA COMTESSE.

Mais , vraiment , il faut pourtant se sentir. Dormir
tout en arrivant ! La jeunesse d'à-present , Baron , n'a
que le corps délicat. Ceci ne me prévient pas trop.

LE BARON.

Ah ! il trouvera le secret de réparer sa faute.

LA COMTESSE.

Oui ; demain vous le promenez dès le point du
jour , je gage ? vous le ferez courir ? & puis il faudra
qu'il se repose.

LE SOMNAMBULE;

LE BARON.

Bon, bon ! est-ce qu'on se fatigue dans un Jardin que l'on n'a jamais vû ?

LA COMTESSE.

Fort bien, quand le terrain en est aussi inégal. Je crois qu'il y a plus de vingt Terrasses dans votre Jardin ?

LE BARON.

Comment donc ? c'est une magnificence . . .

LA COMTESSE.

Cependant vous n'avez guère de vûë.

LE BARON.

Ah ! sans la Montagne , elle seroit admirable. Il m'est facile de vous en convaincre. Hé , Thibaut ?

(*Thibaut paroît.*)

Apporte-moi mon Plan.

(*Thibaut s'en va.*)

LA COMTESSE.

Oui : mais la Montagne ne changera pas de place ;

LE BARON *confidemment.*

Je ne dis mot ; mais elle sautera.

LA COMTESSE.

C'est une entreprise digne des plus anciens Romains.

LE BARON.

Patience. J'ai des Neveux qui se marieront, laissez-moi faire ; à la cinquième génération, je ne veux pas qu'il en reste trace ; vous verrez.

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pas honteuse , Mademoiselle , de votre ignorance , & de ne pouvoir vous entretenir de tout , comme je fais ?

ROSALIE.

Je vous écoute , Madame , dans l'esperance de profiter.

LE BARON.

Moi , j'aime les objections ; on a le plaisir d'y répondre. Voici Thibaut,

SCENE VII.

THIBAUT, LE BARON, LA
COMTESSE, ROSALIE, VALERE.

LE BARON.

N'Est-ce pas mon grand Plan ?

THIBAUT.

Oui, Monsieur ; c'est le beau, c'est celui que je portons toujours, drès que vous avez du monde.

LE BARON.

Déroule, Thibaut, déroule, & tiens le Plan élevé.
Bon.

LA COMTESSE.

Ah ! je vous donnerai de bons Conseils. Je n'ai cependant jamais parlé de ces choses-là : mais l'esprit est un bon meuble ; il sert à tout.

LE BARON.

Vous êtes charmante ! La belle Rosalie ne me dira-t'elle rien ?

LA COMTESSE.

Que voudriez-vous qu'elle y entendît ? Montrez, montrez-moi. Ne sont-ce pas là des Canaux, des Pièces d'eau ? cependant je ne crois pas en avoir vû chez vous.

LE BARON.

Vous vous amusez à des minuties, Madame. On en marque toujours dans les Plans : cela les embellit. Du reste, je trouverai sûrement de l'eau dans la Montagne que vous sçavez.

T H I B A U T.

Oui, je vivons dans l'espérance ; je détruisons douze arpens de veigne : Que de vin perdu pour avoir de Piau !

L A C O M T E S S E.

Voyons plus en détail.

L E B A R O N.

Suivez mon doigt.

V A L E R E.

Vous ne vous approchez pas , Mademoiselle ?

R O S A L I E.

J'ai déjà fait l'aveu de mon ignorance ; je n'y entens rien.

V A L E R E *bas*.

Et vous n'entendez pas non plus les soupirs de l'homme du monde le plus malheureux.

R O S A L I E *à part*.

Hélas !

L A C O M T E S S E.

C'est donc là votre Basse - Cour ?

L E B A R O N.

Eh , non , parbleu , Madame ; c'est le potager.

L A C O M T E S S E.

Je crois qu'il vaut mieux mettre mes lunettes.

L E B A R O N.

Prenons-les : vous m'y faites penser.

T H I B A U T.

Tatigué , que vous allez voir clair !

V A L E R E *haut*.

Pourquoi vous défier de vos lumières , Mademoiselle ? On pourroit vous expliquer

R O S A L I E *haut*.

A quoi me serviroit cette connoissance ?

V A L E R E *bas*.

A mériter votre pitié.

LA COMTESSE.

Ceci est l'Avenuë ?

LE BARON.

Oui, celle que je vais faire planter incessamment.

LA COMTESSE.

Elle est bien courte !

LE BARON.

Courte ! Elle aura plus de trois lieues.

LA COMTESSE.

Bon ! elle n'est pas plus longue que ma main,

LE BARON.

Comptez, comptez les arbres, vous verrez.

LA COMTESSE.

Une, deux, trois, quatre, cinq.

VALERE *haut, regardant Rosalie.*

Dorante perd beaucoup, quand il retarde le moment de voir tant de beautés.

LE BARON.

Je ne le comprends pas, je l'avouë. Mais, pour vous, Madame, vous allez le concevoir dans un moment : Voici le terrain qu'occupe la montagne.

LA COMTESSE.

Je compte les arbres de l'Avenuë. Parlez, parlez toujours : cent cinquante-cinq, cent cinquante-six. Quand vous l'aurez abattuë, ce sera donc une plaine ?

LE BARON.

Sans doute ; & une vûë . . .

VALERE.

*(à la Comtesse)**(à Rosalie)*

Admirable, Madame. Et si vous daigniez, Mademoiselle, m'accorder un moment d'entretien, je vous ferois connoître la situation . . . *(bas)* d'un cœur que votre refus réduiroit au désespoir.

LE BARON *à Rosalie.*

Il connoît la position comme moi-même : C'est lui,

28 LE SOMNAMBULE ;

Mademoiselle , qui a dressé le Plan sur mes projets :

LA COMTESSE.

Je ne croyois pas Monsieur si savant. Instruisez-vous, ma fille. Je voudrois que Monsieur pût vous inspirer du goût.

VALERE.

Que je serois heureux , si j'en avois le talent !

LA COMTESSE.

Deux cent soixante & treize ! Voilà une très-belle longueur , il faut en convenir. Baron , vous avez des idées mais des idées à perte de vûë.

LE BARON.

J'aurai soixante Avenües de cette taille-là.

VALERE à Rosalie.

Vous concevez , Mademoiselle , l'effet que cela produira. (*bas*) En sortant de table . . . (*haut*) Rien ne sera si noble, sans contredit. (*bas*) Ici même dans cette Salle . . . (*haut*) Cela demande de la patience , à la vérité. (*bas*) Si vous voulez m'écouter un moment , vous me sauverez la vie. (*haut*) Mais , convenez que c'est une belle entreprise.

ROSALIE.

Elle me paroît bien hardie.

LA COMTESSE.

Apprenez , Mademoiselle , que ce sont justement les difficultés qu'il est beau de vaincre.

LE BARON.

Oh ! C'est mon talent à moi. Par exemple , voyez-vous la grande Terrasse ? Devinez combien elle aura de haut , quand elle sera faite.

LA COMTESSE.

Combien ? Eh , mais . . . (*montrant avec sa main*) comme cela ?

LE BARON riant.

Ah , ah , ah Que vous n'y êtes pas ! Elle aura

cinquante-sept pieds huit pouces & demi ; n'est-t-il pas vrai, Valere ?

VALERE.

Oui , mon Oncle , cinquante-sept.

LA COMTESSE.

Cinquante-sept pouces & demi ! Cela est merveilleux ; mais c'est un précipice : je n'irai jamais , la tête me tourneroit.

LE BARON.

Pour moi, je n'appréhende pas que la tête me tourne.

VALERE.

Vous rêvez , Mademoiselle ? Vous trouvez donc ce que l'on se propose trop téméraire , & vous n'y viendrez point ?

ROSALIE.

Il me semble que c'est s'exposer beaucoup ; &

VALERE.

Dites naturellement ce que vous pensez.

ROSALIE.

A quoi cela me meneroit-il ?

LA COMTESSE.

Cela vous meneroit à savoir ce que je fais. Allez , Monsieur , laissez-la dans son ignorance ; elle ne mérite pas la peine que vous prenez. En vérité , Baron , je suis très-contente de ce que j'ai vû , & j'y donne mon approbation. Mais , dites-moi , toutes ces terres sont-elles à vous ?

THIBAUT.

C'est-là le *Hic*.

LE BARON.

Non , pas encore. Mais , supposez qu'on ne voulût pas me les vendre , il faudroit être de bien mauvaise humeur , pour refuser sur ces terres d'aussi beaux Plans que ceux-ci. J'aperçois le Maître-d'Hôtel : Ces Dames sont servies.

Allons, Baron.

LE BARON.

Belle Rosalie, donnez-moi la main. Thibaut, je te recommande mon Plan.

THIBAUT.

Allez, Monsieur, ne vous boutez pas en peine.

SCENE VIII.

THIBAUT *seul.*

A Vec son parc ! il est morgué bian fou. Oh ! je ne nous y connoissons pas ; ou cette Jeunesse en revendra à cette Vieillesse : Notre jeune Maître s'est un tantinet enhardi ; il a glissé queuques paroles, & j'ai bian vû que la petite Demoiselle lui glissoit aussi queuques réponses avec les yeux. Je voudrois stapendant l'avertir de ce que mon neveu Charlot m'avons dit de son . . . son . . . foin ! Je ne savons plus comment ça se nomme. Il y entendra peut-être queuque chose ; car ils l'avons biauoup fait étudier ; j'e l'attendrons ici en sortant de table. Mais, vela mon neveu ; faut que je le fasse encore dégoïser,

SCENE IX.

FRONTIN. THIBAUT.

FRONTIN,

Votre valet, mon Oncle. Je vous trouve à propos.

THIBAUT.

Est-ce encore pour m'en bailler à garder comme tantôt ? queuque sot.

FRONTIN.

Moi, je vous ai parlé franchement. Vous ne m'avez pas voulu croire, ce n'est pas ma faute. C'est autre chose qui m'améme. Sçavez-vous que je ne veux point dormir à vuide, comme mon Maître ?

THIBAUT.

Tout-à-l'heure j'allons te mener à la cuisine. Mais je voulons te demander trois ou quatre petites questions.

FRONTIN.

En vérité, mon Oncle, vous êtes le premier Questionneur du Royaume. Mais à quoi bon me questionner, moi ? Vous ne croyez pas mes réponses.

THIBAUT.

Ne t'embarasse pas. Je croirai celles qui me conyiendront.

FRONTIN.

Dépêchez donc ; il faut que je retourne promptement auprès de mon Maître.

THIBAUT.

Quoi faire ? Ne dort-il pas ?

FRONTIN.

Oui, il dort. Et c'est justement à cause de cela.

THIBAUT.

Est-ce qu'il ne sçauroit dormir qu'on ne le garde ?

FRONTIN.

Non. C'est pour le réveiller, si ce que je vois ai dié lui arrive.

THIBAUT.

T'en es encore là-dessus. Morgué, je te défends de m'en parler davantage. Dis-moi tant seulement, ton Maître est-il amoureux de sa Prétendue ?

FRONTIN.

Amoureux ! Il ne l'est qu'en peinture.

THIBAUT.

J'ai morgué crû que tu m'allois dire encore qu'il ne l'étoit qu'en dormant ; je t'y attendois. Mais comment n'est-il amoureux qu'en peinture ?

FRONTIN.

C'est qu'il n'a vû que son portrait. Il l'a trouvé charmant : & sur les récits qu'on lui en a faits, il suppose à sa Prétendue autant de vertu que de beauté.

THIBAUT.

Il a morgué raison ; il suppose bien. Mais dis-moi... ?

FRONTIN.

Voilà un homme qui a résolu ma perte. Me questionner dans ma rage de faim & de soif !...

THIBAUT.

Allons, vians à la cuisine ; je te questionnerai tout en buvant. Tu crois donc...

FRONTIN.

Je crois le diable.... Mais ne voilà-t-il pas mon Maître qui fait son maudit train ?

SCENE X.

DORANTE, THIBAUT, FRONTIN.

Dorante paroît en robe de chambre , avec une botte , une pantoufle , une perruque mal mise , un ceinturon , un fouet de Poste à la main , enfin , dans le désordre ; mais cependant ni messéant ni trop ridicule.

THIBAUT.

Tiens , voilà ton Maître qui voulons te parler.

FRONTIN.

Je suis , ma foi , bien-heureux qu'il ait tourné par ici ; je le vais éveiller.

THIBAUT.

Attends , attends donc Est-ce là ? ... oh , oh ; m'est avis qu'il rêve en effet , ton Maître ?

FRONTIN.

Eh oui. Parbleu , l'occasion est trop belle pour vous convaincre. Regardez seulement. Eh bien ?

DORANTE.

Allons donc allons donc un autre cheval . . . te dépêcheras-tu ?

FRONTIN.

Entendez-vous ? Il croit être encore sur la route.

THIBAUT.

Il dort. Je commence à le croire. Son allure , son œil , tout ça me semble partroublé.

DORANTE.

Il est tard . . . la nuit au Château . . . Rosalie . . .

THIBAUT.

Morgué, j'ai peur. Ça tient de l'esprit, du Revenant, m'est avis ?

FRONTIN.

Ce qu'il y a de singulier, mon Oncle, c'est que tout en dormant il dit quelquefois des choses très-raisonnables, très-justes.

DORANTE.

Frontin! ... Coquin! ... tu boiras ce soir... yvrogne! Paresseux!

THIBAUT.

Tu as raison; je crois qu'il dit la vérité.

FRONTIN.

Justement. Il parle du dernier Maître de Poste... Ce maraut-là nous fit attendre.

DORANTE.

(Il donne des coups de fouet en l'air, & attrape Thibaut)

'Ah, les mauvais chevaux! Ohé, ohé, ohé!

FRONTIN *riant*.

'Ah, ah, ah, ah.

THIBAUT.

Quel diable de rêve est ceci? Monsieur; Monsieur, doucement, s'il vous plaît.

DORANTE.

Doucement! non pas. Il faut arriver. Ohé, ohé!

FRONTIN.

Avancez, mon Oncle; tâchez de lui ôter ce maudit fouet, je l'éveillerai.

THIBAUT.

Pargué, ôte-le toi-même, tu dois être plus fait que moi aux écriviers.

DORANTE.

Ohé, ohé!

FRONTIN.

Attendez : il faut lui faire quitter ce maudit rêve.
Monsieur, Monsieur, c'est de la part de Monsieur Argante.

DORANTE.

Argante ! . . . de l'argent il faut lui rendre :

FRONTIN s'avancant.

Oui, votre correspondant.

DORANTE.

Cent pistoles il est bien pressé . . . écrivons :

(Il fait avec son fouet comme s'il écrivait.)

FRONTIN.

Oh ! maintenant je vais l'éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends, cela commence à me faire rire :

FRONTIN.

Il croit écrire ; vous voyez.

DORANTE.

Appellez Frontin . . . Monsieur Argante . . .

FRONTIN.

C'est un Juif, ce Monsieur Argante, un vilain :

DORANTE.

Vilain ! . . . je l'écris. Frontin, au coffre fort,

THIBAUT.

Il a le sommeil bien riche. Morgué, je n'avons jamais rêvé de ces choses-là. Parle donc, neveu, t'es donc son Caissier ?

FRONTIN.

Quand il dort comme vous voyez, mon Oncle :
Malheureusement il en a un autre quand il veille :

DORANTE.

Tiens ma Lettre, Frontin.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, votre Lettre :

DORANTE.

Ma Lettre Argante un sac prenez ce sac rapporte mon Billet.

THIBAUT.

Ah, ah, le sac ! prenons, prenons, nous le partagerons.

DORANTE *saisissant Thibaut au collet.*

Partagerons ! ... voleur, je t'étranglerai.

THIBAUT.

A l'aide ! Frontin Monsieur, Monsieur, vous ferrez trop fort. Commencez du moins par me fouiller.

DORANTE.

Au voleur ! au voleur !

THIBAUT.

Frontin ! mon neveu ! au secours !

FRONTIN.

Attendez ; laissez-moi lui prendre le petit doigt ; il n'y a pas d'autre moyen de l'éveiller.

THIBAUT.

Prends-li, morgué, tout ce que tu voudras : mais tire-moi de ses pattes.

FRONTIN.

Monsieur, Monsieur, éveillez-vous.

THIBAUT.

Queu chien de sommeil !

DORANTE.

Où suis-je, Frontin ? Pourquoi m'as-tu laissé sortir ? Pourquoi m'as-tu quitté, coquin ?

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, je me suis endormi de lassitude. Vous avez pris ce temps pour vous en aller ; & j'accours au bruit que vous faites.

DORANTE.

Ah ! je me suis trahi. Je m'en souviens ; je suis chez Monsieur le Baron.

THIBAUT.

Oui, de par tous les Diables, vous y êtes.

DORANTE.

Que fait-là cet homme ?

THIBAUT.

Morgué, c'est stilà que vous'étrangliez.

FRONTIN.

C'est le Jardinier d'ici. Vous l'avez vû tantôt.

DORANTE.

Je suis au désespoir. Je croyois qu'on me voloît.

THIBAUT.

Pargué, vous croyez trop vite.

DORANTE.

Il n'y a rien que je ne te donne pour t'engager au secret. Que penseroit Rosalie ? Elle ne me connoîtroit que par mes défauts.

THIBAUT.

Pargué, Monsieur, vous avez insulté mon honneur ; ça n'est pas bien.

DORANTE.

Je te promets vingt louis, trente, s'il le faut, pour te contenter.

THIBAUT.

Trente louis ! morgué.... Mais ne rêvez-vous pas actuellement que vous me dites ça ?

DORANTE.

Voudrois-tu me perdre ?

FRONTIN.

Allez, Monsieur, soyez tranquille. C'est mon Oncle. Je lui répons de vous ; & je vous répons de lui. On pourroit fortir de table ; croyez-moi, retournez dans votre lit.

THIBAUT.

Il n'a, ma foi, pas tort. Un sommeil comme stilà ne doit pas vous avoir reposé biauoup.

S C E N E X I.

THIBAUT *seul.*

VElà ; morguienne , une recommandation bian sèche , & un drôle de Répondant ! Tout ce que j'avons vû du depuis un moment , me partrouble. Non, morgué , m'est avis que je rêve moi-même. Ne suis-je pas itou son , son Janbule ? Que sçait-on ? Je parlions ; je marchions ; j'avions les yeux ouverts ; enfin , c'est tout un. Que diable , s'il m'avoit donné son mal , ça se gagne peut-être. Sthomme-là a le sommeil bian vigoureux , il en faut couvenir. Sans Frontin , sans le petit doigt , j'étions autant d'étranglé. Queu train tout ça avons mis dans ma tête ! Je ne sçavons où j'en sommes.

S C E N E X I I.

VALERE, THIBAUT.

THIBAUT.

EH ! Monsieur Valere , venez vite. (*à part.*) Mais comment diantre m'y prendrai-je pour lui dégoïser tout ça ? (*haut*) Oh ! palsanguienne , allez , Monsieur , vous ne sçavez pas

VALERE.

Mon Oncle & la Comtesse sont encore aux mains sur les Plans.

T H I B A U T.

Et moi, morgué, je venons de nous y trouver avec un homme qui dort tout debout.

V A L E R E.

J'ai prié tantôt Rosalie de venir ici, & de m'accorder un instant d'entretien. Quoiqu'elle ne m'ait rien promis, je viens toujours l'attendre. Je ne veux avoir rien à me reprocher.

T H I B A U T.

Quand elle fera sa femme, si ce Monsieur Dorante alloit rêver qu'elle est avec un autre ! morgué, vous ne sçavez pas . . .

V A L E R E.

Il est bien temps de plaisanter. Laisse-moi. Ah ! Rosalie, je meurs content, si je puis vous dire que je vous aime.

T H I B A U T.

Mais tout ce que j'avons à vous dire, est itou fort nécessaire.

V A L E R E.

Dans ce moment je ne sens que mon impatience.

T H I B A U T.

Quoi, vous ne voulez pas m'acouter ?

V A L E R E.

Non, non, non. Rosalie peut arriver. Sors, je t'en conjure. Si elle te voyoit, tu l'empêcherois de venir ici, tu me priverois du seul instant heureux que j'aurai peut-être de ma vie.

T H I B A U T.

Vous le prenez par-là ! Eh bien, morguienne je nous en allons. Vous en ferez fâché, je vous en avartis.

S C E N E X I I I.

VALERE *seul.*

ENfin , j'en suis défait. Je me suis peut-être trop flatté ; Rosalie ne viendra pas. Cependant elle est triste. Mais Dorante lui peut être indifférent , sans qu'elle ait plus de sensibilité pour moi. Ah ! Dieu , j'aperçois Rosalie.

S C E N E X I V.

ROSALIE , VALERE.

VALERE.

Q Uoi , vous avez la bonté de venir ? Avancez donc quelque pas ; on pourroit nous entendre.

ROSALIE *tremblante & n'avançant que très-peu.*

Non , Valere ; j'ai trop de peur. Dites-moi vite ce que vous me voulez. Je veux rentrer au plutôt.

VALERE.

Calmez-vous , de grace , belle Rosalie , donnez le moi tout entier , ce moment que vous m'accordez.

ROSALIE.

Je tremble.

VALERE.

Eh bien , charmante Rosalie , n'écoutez donc qu'un mot , puisque vous le voulez ; je vous adore.

COMEDIE.

41

ROSALIE.

Ah , que je suis fâchée de le sçavoir ! Adieu.

VALERE.

Encore un mot , divine Rosalie. Serois-je assez heureux pour n'être point haï ?

ROSALIE.

Jugez-en , Valere. Incertaine de vos sentimens , la raison me défendoit de m'en convaincre. Je suis pourtant venuë vous entendre. . . . Dites-moi vous-même . . . ce qui pouvoit triompher de ma raison. Ah , Valere . . . Ah ! . . . laissez-moi rentrer.

VALERE.

Non , demeurez , je vous en conjure. Je n'attendois que cet aveu fortuné : sans lui je n'osois agir , cette faveur m'étoit nécessaire pour vaincre une timidité fatale à notre bonheur. J'en triomphe en ce moment. Je vais tout mettre en usage pour retarder , pour rompre même un hymen auquel je ne survivrois pas.

ROSALIE.

Eh , que pouvez - vous faire ? ne vaudroit-il pas mieux oublier ? . . . Hélas ! je n'ai pas la force de vous dire de ne plus m'aimer.

VALERE.

Plûtôt mourir mille fois ! laissez-moi tenter tout ce que l'adresse , la violence , les prieres , les larmes , enfin tout ce qu'un amour excessif pourra m'inspirer.

ROSALIE.

Ah ! Valere , vous ne connoissez pas ma Mere. Le souvenir m'en fait frémir . . . les instans s'écoulent . . . & nous ne les comptons pas, Sortez ; & laissez-moi vous fuir.

VALERE.

Il faut vous obéir. Mais en vous quittant , laissez-moi vous rendre grace de ma félicité , & vous jurer une fidélité éternelle.

(*il tombe à ses genoux.*)

S C E N E X V.

LA COMTESSE , ROSALIE , VALERE.

LA COMTESSE.

Q Ue vois-je , ma fille ! , .. Valere ! . . . Ah , juste ciel !

R O S A L I E.

Valere , je suis perduë ; voilà ma Mere.

V A L E R E .

Ah Dieu !

LA COMTESSE.

Se peut-il que ma fille que mon sang

R O S A L I E.

Ma Mere le hazard a fait je ne prévoyois pas

LA COMTESSE.

Oh ! sans doute , vous ne prévoyiez pas que je vous surprendrois. Après cette aventure. Je ne sçaurois parler.

V A L E R E .

Calmez-vous , Madame. Apprenez qu'un sentiment aussi tendre que légitime , & que je me flatte que mon Oncle approuveroit

LA COMTESSE.

Votre Oncle , Monsieur ! il me fera raison de l'insolence de vos procédés. Vous êtes amoureux de ma fille ! je vous trouve à ses genoux ! il n'est point d'extrémité

V A L E R E .

Mais , Madame , croyez qu'elle n'a point de part

LA COMTESSE.

Elle vous écoutoit. Cela suffit pour mériter toute mon indignation. Si la chose éclate, un Couvent me répondra de vous, Mademoiselle. Je sçaurai vous y tenir toute votre vie.

ROSALIE.

Que puis-je avoir dit, que puis-je avoir entendu depuis un instant ?

LA COMTESSE.

Un instant ! comme si l'on ne sçavoit pas ce que c'est qu'un instant ! Allons, partons ; plus de raisonnement.

SCENE XVI.

LE BARON, LA COMTESSE, ROSALIE,
VALERE.

LE BARON.

QU'est-ce, mes Dames ? vous sortez avec une grande précipitation ! Je le vois, l'impatience de la promenade....

LA COMTESSE.

Je fors pour tout-à-fait, mon cher Baron.... Je veux partir sur le champ ; je veux retourner à Paris.

LE BARON.

Comment donc ? y pensez-vous ? Et Dorante, que diroit il ?

LA COMTESSE.

Il n'a qu'à venir m'y trouver.

LE BARON.

Qu'y-a-t-il donc de si pressé ?

LE SOMNAMBULE.

LA COMTESSE.

Mon honneur est offensé.

LE BARON.

Comment diantre votre honneur ?

LA COMTESSE.

Et je vous demande justice de l'insolent amour de votre Neveu , ou je sçaurai me la faire.

LE BARON.

Que vous a-t-il donc fait ? (*à Valere.*) Comment , petit écervelé , vous insultez Madame , à son âge ! sans égard pour

VALERE.

Moi , mon Oncle ? je vous jure que ...

LA COMTESSE.

Non , Baron ; son amour

LE BARON.

Son amour ! son amour est impertinent. Est-ce qu'on doit en avoir pour vous , Madame ? (*à Valere.*) petit coquin , une femme respectable !

VALERE.

Je vous proteste , mon Oncle , que j'ai pour Madame un respect infini.

LE BARON.

Une jeune barbe , qui ne songe pas que vous seriez sa Mere , & qui ose vous manquer !

LA COMTESSE.

A l'autre ! il extravague.

LE BARON.

Oui , c'est un extravagant , un petit étourdi , qui n'a rien vû , & qui ne vous connoît seulement pas.

LA COMTESSE.

La colere me suffoque. Il est devenu fou !

LE BARON.

Ce seroit une folie impardonnable , à son âge : mais il n'y retournera plus , Madame ; & je vous demande pardon de sa témérité.

LA COMTESSE.

Sçavez-vous bien , Baron , qu'il y a une heure que vous ne savez ce que vous dites ? Que voulez-vous dire de mon âge, que je serois sa mère ? Je vous trouve original de croire qu'il faut être fou pour m'aimer ! Et qui vous dit qu'il m'aime ?

LE BARON.

Comment ! vous ne disiez pas que c'étoit à vous ?..

LA COMTESSE.

J'aimerois mille fois mieux , vraiment , qu'il se fût adressé à moi ; le mal ne seroit pas si grand : mais il a l'insolence d'aimer Mademoiselle ; il n'en fait aucun mystère ; il me l'avouë , à moi-même ; je l'ai trouvé à ses genoux. Voyez si ma colère est fondée , & si je puis , après cela , demeurer dans la même maison ?

LE BARON.

Oh ! oh ! c'est autre chose. Quoi , Monsieur !... Mais ceci mérite réflexion. J'approuve votre colère ; Madame ; mais je désapprouve votre départ : & qui plus est , je vous conseille de demeurer ici , comme si de rien n'étoit.

LA COMTESSE.

Comme si de rien n'étoit ! Comment l'entendez-vous , Monsieur ?

LE BARON.

Oui , Madame ; vous devez agir ici de sens froid ; & vous posséder : c'est moi qui vous le conseille , qui suis vif , comme vous venez de le voir.

LA COMTESSE.

Ah ! oui , fort à propos. Et moi , je vous signifie que je veux être en colère dans vingt ans.

LE BARON.

L'éclat que vous feriez seroit plus dangereux que l'affaire même. Dorante n'est point instruit de ce qui s'est passé ; le moyen de le lui cacher , c'est de laisser les choses au même état.

VALERE *se jettant à ses genoux.*

Ah ! mon Oncle. Si vous daigniez ajouter à tant de bontés....

LE BARON.

Tais-toi : Je te parlerai. Tu verras comment je saurai faire passer cet amour prétendu , cette bouffée de jeunesse : Je t'apprendrai si l'on doit aimer à ton âge , & dans mon Château , sans ma permission !

ROSALIE.

Ma mere....

LA COMTESSE.

Si vous dites un mot , Mademoiselle , vous achevez de me pousser à bout

LE BARON.

Et toi , si tu parles , je te ferai conduire dans mes prisons.

LA COMTESSE

Allons , Baron , soyez vif ; ne vous ralentissez point. Je sens ... oui , je sens que votre colère me tranquillise.

LE BARON.

Laissez-moi faire ; je me fâcherai pour vous & pour moi.

LA COMTESSE.

Songez que c'est un Mariage que vous avez fait ; un Mariage conclu , fini , où l'on fait à Mademoiselle les plus grands avantages.

LE BARON.

Quand ce Mariage ne vous feroit pas avantageux , Madame , vous avez donné votre parole : Comment y pourriez vous manquer ? Et , pour une petite fantaisie musquée d'un Godelureau , j'irois passer , moi , pour !.. Car enfin , c'est moi , c'est chez moi , c'est mon neveu.

LA COMTESSE.

Oui , vous avez raison. Emportez-vous , Baron , em-

COMEDIE.

47

portez-vous ; vous devez être furieux : Pour moi , je me calme par politique , au moins ; car je ne me connois plus mais il s'agit , comme vous dites fort bien ; de sortir d'embarras.

LE BARON.

Au fond , cela n'est pas difficile. Vous ne direz mot de ce qui vient d'arriver.

LA COMTESSE.

Non , puisque vous le voulez ; sans cela , Mademoiselle , Mademoiselle

LE BARON.

Cette aventure sera donc secrétée. Il n'y auroit à craindre que ce petit Monsieur-là. N'en soyez point inquiète : Quand il seroit assez malhonnête homme ... fustit ; je vous en réponds.

LA COMTESSE.

Votre douceur me paroît inconcevable : enfin , vous me rendez douce ; & je suis confonduë. Baron , je m'abandonne à vos conseils. Mais , Ciel ! n'est-ce pas là Dorante ?

LE BARON.

C'est lui-même. N'auroit-il rien entendu ? Qu'allons-nous devenir !

SCENE XVII.

DORANTE, LE BARON, LA COMTESSE,
VALERE, ROSALIE.

Dorante paroît en robe-de-chambre, & tenant son chapeau à la main, dont il se cache le bas du visage.

LA COMTESSE à Rosalie.

Vous nous mettez dans une jolie situation, Mademoiselle !

LE BARON.

Il n'y auroit point de remède, s'il nous avoit écouté.

VALERE à part.

Plût au Ciel !

LA COMTESSE.

Qu'il a l'air occupé !

LE BARON.

Il ne sait comment nous aborder.

DORANTE.

Il falloit bien un Bal . . . à des Nôces . . .

LE BARON

(à la Comtesse.)

(à Dorante)

Il faut cacher notre embarras. En vérité, Dorante, il est bien singulier que vous paroissiez devant ces Dames en robe-de-chambre ! Vous m'aviez paru plus galant.

LA COMTESSE.

Il ne se soucie plus de plaire à ma fille : preuve de mépris ! (*d'un ton précieux*) De quelque façon que soit Monsieur, il est toujours bien.

DORANTE.

DORANTE.

Oui , toujours bien en Courrier ... en Turc...
en Domino tout est égal.

LA COMTESSE.

Je suis de votre avis , Monsieur ; vous avez raison :
il faut , ou faire beaucoup de façons , ou n'en point faire
du tout.

DORANTE.

Ma foi ... point de façon Vous ne faites
point de façon il me paroît (*riant à demie
voix*) Ah , ah , ah Ah , ah , ah

VALERE *à part*.

Il a tout entendu.

LE BARON.

Vous êtes toujours naturel , toujours jovial. Oh ! je
vous reconnois bien.

DORANTE.

Vous me connoissez ? Non oh non
(*riant*) Ah , ah , ah.

LA COMTESSE.

Voilà ma fille qui

DORANTE.

Votre fille ! Ah , ah bien déguisée ...
ah , ah bien déguisée ah , ah.

LA COMTESSE.

Déguisée ! Que voulez-vous dire , Monsieur ? Vous
nous connoissez bien peu : Si vous croyez

DORANTE.

Ma foi , je ne la connois , ni ne veux la connoître...

LE BARON.

En vérité , Dorante , c'est moi qui ne vous connois
plus.

DORANTE.

Plus ! ... tant mieux ce sont des Masques.

LA COMTESSE.

Voilà ce que vous m'attirez, Mademoiselle ; mais c'en est trop aussi, que de joindre l'insulte à la familiarité (à *Dorante.*) Sachez, Monsieur, que tout autre parti étoit plus honnête que celui que vous prenez pour rompre avec nous.

DORANTE s'approche d'un fauteuil & s'assied.

Ouf ! je suis beaucoup mieux je vois tout le train

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir. Monsieur, je vous rends votre parole ; je retire la mienne ; & rien ne pourra m'engager à vous donner Rosalie.

DORANTE.

Qu'elle aille se promener avec un autre.

(*Il s'endort.*)

LE BARON.

Mais pensez donc, Dorante . . .

LA COMTESSE.

Laissez tout cela, Baron. Je ne veux ni explication, ni ménagement. Vous m'aviez fait faire un sot mariage. Votre neveu a trouvé le moyen de le rompre. Trouvez bon que je ne vous voye ni l'un ni l'autre. Adieu.

LE BARON.

Arrêtez, Madame. En punissant votre fille vous achevez de la perdre. Mon neveu peut réparer le tort qu'il faisoit à Rosalie. Nous sommes amis vous & moi. Puisque Monsieur persiste dans ses refus

LA COMTESSE.

Vous m'éclairez, Baron sur ma vengeance. J'accepte votre neveu, pour apprendre à Monsieur Dorante que l'on n'est pas sans ressource.

ROSALIE.

Ah, ma mere !

COMEDIE.

51

VALERE.

Rien n'égale mon bonheur. Quoi, vous êtes à moi ?

ROSALIE.

Oui. Aurions-nous pû nous en flatter ?

SCENE XVIII. & dernière.

LE BARON, LA COMTESSE, ROSALIE,
DORANTE, VALERE, THIBAUT,
FRONTIN.

FRONTIN.

IL s'est échappé : je ne l'ai plus trouvé dans son lit.
Où diable peut-il être ?

THIBAUT.

Tian, morgué, le vela là-bas en conversation avec
la compagnie.

FRONTIN.

Motus, mon oncle.

THIBAUT.

Oh ! laisse-moi ; je n'avons rien à ménager.

(à la Compagnie.)

C'est un

FRONTIN *lui mettant la main sur la bouche,*
Parbleu, vous ne direz mot.

THIBAUT.

N'a-t-il étranglé personne ?

LA COMTESSE.

Comment ?

LE BARON.

Quel est ce galimathias ?

THIBAUT.

Je vous dis que son Maître est un fou , qui dort
comme s'il étoit éveillé.

LE BARON.

Coquin , rêve-tu ?

THIBAUT.

Non , morgué ; c'est lui qui rêve : & pour vous faire
voir que je ne mentons pas , je connoissons son petit
doigt ; & j'allons l'éveiller.

VALERE.

Que veut dire tout ceci ?

ROSALIE.

Je n'y comprends rien. Mais , quand on est heureux ,
on doit tout craindre.

(Thibaut serre le petit doigt de Dorante.)

DORANTE.

'Aye ! Où suis-je ? Ah ! Monsieur le Baron , c'est
vous ! Tirez-moi de peine , je vous conjure , n'ai-je
rien dit ? n'ai-je rien fait ?

LE BARON.

Pouvez-vous le demander ? Que vous importe , puis-
que votre mariage est rompu ?

DORANTE.

Il est rompu ? Ciel ! Je ne puis comprendre

FRONTIN.

Pour moi , je comprends fort bien , Monsieur. Nous
sommes découverts , & vous aurez fait quelque extrava-
gance. J'ose vous assurer , Madame , que mon Maître
est l'homme du monde le plus sage , quand il veille ; &
ce n'est pas sa faute , s'il a le sommeil un peu brutal.

LA COMTESSE.

Quoi ! l'on me voudra faire passer pour rêve la façon
indigne dont vous nous avez traitées ma fille & moi !
Oh bien , Monsieur , apprenez à rêver plus poliment.

V A L E R E.

Au moins , Madame , vous étiez bien éveillée , & mon Oncle aussi , lorsque vous m'avez promis Rosalie ?

D O R A N T E.

Quoi ! c'est à Valere

T H I B A U T.

Lui-même. Dame ! il y a plus de six mois qu'il n'en dort pas , lui.

R O S A L I E.

Pour moi , Dorante , vous le dirai-je ? Je ne vous épousois que par obéissance.

D O R A N T E.

Cet aveu ne me permet pas d'insister ; & je ne dois plus que rire d'une aventure qui nous empêche tous trois d'être malheureux.

T H I B A U T.

Vous avez raison. Morguenne , le bonheur vous vient en dormant.

L E B A R O N.

Allons , allons , mes enfans ; tout en nous promenant , nous prendrons des mesures pour ne pas retarder votre bonheur.

F R O N T I N *au Parterre.*

Il auroit tort de se plaindre ; il n'est pas le premier qui perd sa femme quand il dort.

F I N.



SUITE DES THEATRES

ET PIECES NOUVELLES

Que l'on peut trouver chez PRAULT fils, Libraire
Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf,
à la Charité, 1739.

- L**E Théâtre François, ou Recüeil des meilleures Pieces
de l'ancien Théâtre, *Paris*, 1737. 12. vol. in 12.
Les Théâtres de Pierre & Thomas Corneille, dernière Edit.
1738. 12 vol.
Les Oeuvres de Moliere, dern. Edit. 1739. 8. vol.
Les Oeuvres de Racine, dern. Edit. 1736. 2. vol. *figures*.
Le Théâtre de Quinault, 1739. 5. vol.
Oeuvres de Campistron, 1739. 2. vol.
Théâtre de Montfleury, 1739. 2. vol.
Oeuvres de Renard, 1731. 5. vol.
Oeuvres de Théâtre de Hauteroche, 1736. 3. vol.
Théâtre de Boursault, 1722. 3. vol.
Oeuvres de Champmeslé, 1735. 2. vol.
Théâtre de Baron, 1735. 2. vol.
Théâtre de Poisson, 2. vol.
Oeuvres de Pradon, 1. vol.
Théâtre de La Fosse, 1. vol.
Théâtre de Legrand, 1731. 4. vol.
Oeuvres de Riviere du Fresny, 1731. 6. vol.
Oeuvres de Théâtre de la Mothe, 2. vol. in 8°. *1735*
Oeuvres de M. de Crebillon, 1737. 2. vol.
Théâtre de M. de Voltaire, 2. vol. in 8°. *1732*
Oeuvres de Théâtre de M. Nericault Destouches, 1736. 3. v.
Oeuvres de M. Brueys, in 12. 3. vol.
Oeuvres de M. de la Grange-Chancel, 1734. 3. vol.
Recüeil des Pieces de M. de la Chaussée, 1. vol.
Recüeil des Pieces de M. Piron, 1. vol. in 8°. *1732*
Recüeil de Pieces de M. de Marivaux, tant du Théâtre
François que du Théâtre Italien, 6. vol.
Le Théâtre François & Italien de M. de Boissy, 5. vol. in 8°. *1732*
Recüeil de Pieces de M. Fagan, 1. vol. in 8°. *1732*

Oeuvres de M. l'Abbé Nadal, 1738. 3. vol.

Le nouveau Théâtre François, ou Recueil des meilleures
Pièces représentées depuis quelques années, 1739. 2. vol.
in-8°. contenant,

Tome premier.

Sabinus, *Tragedie.*
Abensaid, *Tragedie.*
Les Amans déguifés, *Comedie.*
Pharamond, *Tragedie.*
Le Retour de Mars, *Comedie.*

Tome second.

Teglis, *Tragedie.*
Childeric, *Tragedie.*
Les Caracteres de Thalie,
Comedie.
Lisimachus, *Tragedie.*
Le Fat puni, *Comedie.*

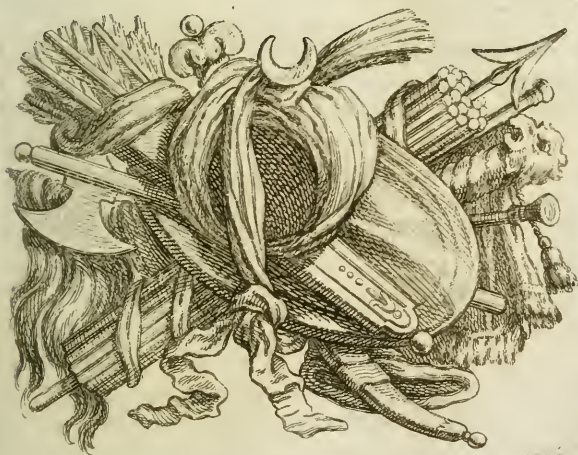
Pièces que l'on peut mettre à la suite de ce Recueil.

Didon, *Tragedie* de M. Lefranc.
La Magie de l'Amour, *Comédie* de M. Autreau.
Les Epoux réunis, *Comédie* de M. de Merville, 1739.
Le Consentement forcé, *Comédie*, du même. 1739.
L'Heure du Berger, *Comedie*, 1738.
Le Rival Secretaire, *Comedie*, 1738.
Le Rajeunissement inutile, *Comedie* de M. de la Grange,
1739.
L'Accommodement imprévu, *Comedie*, du même. 1739.
Marie Stuart, *Tragedie*, 1736.
Achille à Cyros, in 8°.
Le Procès des Sens, in 8°.
Les Auteurs déplacés, in 12.
Le Théâtre Italien de Gherardy, 6. vol.
Le Théâtre Italien, ou Recueil des meilleures Pièces de
ce Théâtre, depuis son rétablissement, 9. vol.
Recueil de Pièces nouvelles du même Théâtre, 8°. 2. vol.
Les Parodies du Théâtre Italien, 4. vol.
Suite desdites Parodies, in 8°. 1. vol.
Recueil general d'Opera, 14. vol.
Le Théâtre de la Foire, par MM. le Sage, Fuzelier, d'Or-
neval, 1730. 10. vol.
La Bibliothèque des Théâtres, 1733. in 8°.
Recherches sur les Théâtres de France, par M. de Beauchamps,
1736. 3. vol. 8°.
Lettres Historiques sur tous les Spectacles, in 12. 2. Parties.

MAHOMET SECON D. TRAGÉDIE.

Par Monsieur DE LA NOUE.

Laudem à crimine sumit. Ovid. Met. lib. v i.



Se vend trente sols.

A P A R I S ;

Chez P R A U L T fils , Quay de Conty , vis-à-vis
la descente du Pont-Neuf , à la Charité.

M. DCC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

THOMAS

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800

1800



¹ P R É F A C E.



O U T le monde convient que le sujet de Mahomet Second, est un des plus difficiles que l'on ait mis sur la Scène; j'ose dire que la façon dont je l'ai traité, ajoute encore à la difficulté.

J'ai voulu intéresser par Mahomet & pour Mahomet; sans cependant détruire son caractère; j'ai senti toute la charge que je m'imposois; c'est au Public à décider si j'ai succombé sous sa pesanteur.

Mon dessein a été de faire une Pièce sans épisodes. Le développement du cœur de Mahomet, le péril & la mort d'Irène: voilà les seuls objets auxquels j'ai tout sacrifié.

Si cette unité d'action m'a fourni quelques beautés, elle m'a entraîné aussi, malgré moi, dans des défauts que j'ai vus, que je n'ai point prétendu dissimuler, & que je veux encore moins excuser.

Je n'ai point assez travaillé, & j'ai trop peu de lumières pour oser décider, mais je crois avoir observé que dans un sujet simple, les caractères qui semblent d'abord devoir être une ressource pour l'Auteur, deviennent dans l'exécution la partie la plus gênante, & la plus difficile à mettre en œuvre.

La raison, si je ne me trompe, est que dans ces sortes de Pièces il y a toujours un caractère transcendant, qui, pour

ainsi dire , engloutit tous les autres , & dont le dépouillement demande beaucoup d'étendue ; desorte que l'Auteur est obligé non-seulement de reserrer , mais encore de plier à l'avantage du premier , la marche & les mouvemens des autres Personnages qui entrent dans la construction de sa Fable : de combien d'exemples pourrois-je m'appuyer ici , & d'exemples tirés des plus grands Maîtres ?

L'unité d'intérêt est encore , selon moi , un obstacle à l'achèvement des caractères subalternes ; plus on le partage cet intérêt , plus on l'affoiblit ; l'art consiste donc à le rejeter toujours dans son entier sur les principaux Personnages ; toutes les situations doivent donc être ménagées pour eux seuls : or je demande comment finir des caractères exclus des situations , & dont tous les mouvemens , tous les discours doivent être subordonnés à la grandeur & à l'action d'un autre ? *Judicent periti.*

J'aurois pû faire du Visir un conspirateur dans les formes , lui donner des intelligences avec les Princes voisins , l'intéresser pour un frere de Mahomet , &c. J'ai mieux aimé n'en faire qu'un ennemi du Sultan ; il hait , il cherche à nuire , il soulève l'Armée ; la révolte mène à la catastrophe ; voilà tout ce que j'en ai voulu tirer ; le moindre inconvénient d'un jeu plus étendu , d'une conduite plus régulière , auroit été de me jeter dans des détails étrangers à mon sujet.

Le caractère de Théodore n'est pas mieux fini , peut-être est-il plus défectueux ; & , par les mêmes raisons , j'aurois pû le mettre vis-à-vis Mahomet , opposer grandeur à grandeur. Je l'ai sacrifié à mon Héros ; bien plus , la reconnoissance faite , je n'ai point voulu qu'il partageât l'intérêt avec Irène. Tous ces ménagemens jettent nécessairement sur lui un reproche de foiblesse & d'indécision que j'ai vû , mais dont je me suis crû obligé de le laisser chargé pour un plus grand

bien ; sa présence & son peu de fermeté entroient également dans le plan de mon ouvrage ; supprimez le Personnage , Irène se tait sur son amour , ou devient criminelle en l'avouant ; donnez-lui plus de force , ou il obscurcit Mahomet & se saisit de l'attention du Spectateur , ou il change la suite des événemens.

Mon dessein , par ce détail , n'est pas d'autoriser ces deux caractères ; mais seulement de faire voir les motifs qui m'ont porté à n'y rien changer , & qui m'ont empêché de profiter dans l'Impression , des justes critiques qu'on en a faites.

Je ne dis rien du Muphty ; il tient si peu de place dans la Pièce , qu'il seroit ridicule de lui en donner une ici ; quoiqu'il aide au Visir à soulever l'Armée , je me serois bien gardé de le produire sur la Scène , pour ce qu'il y dit , s'il ne s'y trouvoit tout porté comme assistant à l'entrée triomphante de Mahomet.

Je ne dirai plus qu'un mot , & ce sera , si on me le permet , sur la catastrophe de cette Tragédie.

Aux premières Représentations , on me fit un crime de l'action de Mahomet : on auroit souhaité , ou que j'eusse fait sauver Irène , ou du moins qu'un autre l'eût immolée ; & je me souviendrai toujours de l'effet terrible que produisit ce Vers décisif.

Frémissez , c'est la main du cruel Mahomet. !

Les sentimens aujourd'hui sont si fort changés , que j'ai presque à me disculper de n'avoir armé Mahomet , sur la Scène , que d'un poignard inutile ; le bras étoit levé , le Spectateur étoit ému , je devois achever dit-on , & le rendre témoin d'une execution violente , qui auroit porté son horreur & sa pitié jusqu'au dernier degré.

Je ne pense pas ainsi , les mœurs & les règles en seroient

bleffées, & je respecterai toujours les unes & les autres ; il ne m'appartient pas de donner en France l'exemple de verser impunément le sang d'un autre sur le Théâtre ; exemple dangereux , qui dégènereroit bien-tôt en habitude de carnage , & , qui d'un spectacle innocent & régulier tel que le nôtre , feroit en peu de tems une arene sanglante , une école d'inhumanité.

J'ai donné à ma Pièce , selon moi , le seule dénouement qui lui convint ; je l'ai préparé le mieux qu'il m'a été possible , au reste je ne me flatte point d'avoir rencontré juste dans l'un , ni réussi dans l'autre ; je dis mon sentiment sans vouloir y assujettir personne , & j'avouë de bonne - foi qu'un autre auroit pû beaucoup mieux faire.

Ce seroit ici le lieu de rendre grâce au Public de l'accueil favorable qu'il a fait à mon ouvrage ; si je ne craignois que le Lecteur ne prît pour un reproche de la précipitation de ses jugemens , mon soin de lui rappeler ici les applaudissemens qu'il m'a donnés comme Spectateur : Quelle difference de la solitude & du sang-froid du Cabinet , à l'illusion du Théâtre , à la chaleur de la Représentation , aux inflexions , aux mouvemens d'Acteurs habiles !

. Cum carmina lumbum.

Intrant, & tremulo scalpuntur ubi intima versæ.

Perf. Sat. 1^{re}.

APPROBATION.

J' par Ordre de Monseigneur le Chancelier , *la Tragédie de Mahomet Second* , & je crois que le Public en verra l'Impression , avec autant de plaisir qu'il en a vû les Représentations. Ce 13 May 1739. Signé CREBILLON.

MAHOMET SECOND.

TRAGÉDIE.

A C T E U R S.

MAHOMET SECOND, Empereur des Turcs.

IRÈNE.

THEODORE, Prince Grec, Père d'Irène.

LE GRAND VISIR.

LE MUPHTY.

L'AGA DES JANNISSAIRES.

TADIL, Confident de Mahomet.

ACHMET, Confident du Grand Visir.

NASSY, Grec, Confident de Théodore.

ZAMIS, Greque, Confidente d'Irène.

PACHAS.

OFFICIERS du Palais.

GARDES.

GRECS.

La Scène est à Byzance.



MAHOMET SECOND.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE VISIR, ACHMET.

LE VISIR.



ENFIN, selon mes vœux, guidé par sa Captive,
Ami, c'est en ce jour que Mahomet arrive.
D'un Triomphe pompeux l'appareil imposant,
Hors de ces Murs encor le retient dans son

Camp.

Ministre sans éclat d'une odieuse Fête,
Il veut, qu'ici, par moi, son Triomphe s'apprête.
Ah! loin d'y préparer un Trône à son orgueil,
Cher Achmet, que ne puis-je y creuser son cercueil!

A ij

4 MAHOMET SECOND;

Que ne puis-je flétrir ses Lauriers & sa gloire !
Mais il faut , à pas lents , marcher vers la Victoire :
Du voile de la feinte entourons nos Projets :
La Prudence peut seule assurer leurs succès.

A C H M E T.

De quels succès encor se flatte votre haine ?
Mahomet sçait gagner les Peuples qu'il enchaîne.
Les bienfaits , dans ces lieux , annoncent son retour :
Il y sema l'horreur , il recueille l'amour ;
Il saccagea Byzance en Vainqueur implacable ;
Il revient y regner , en Monarque équitable.
Il a parlé ; les Grecs ont vû tomber leurs fers ;
De ses graces , sur eux , les Trésors sont ouverts :
Vous l'avez vû cruel , vous voyez sa clémence ;
Imitez-le , Visir , bannissez la vengeance.

L E V I S I R.

Ainsi donc un Tyran dans ses brulans accès ;
Osera se livrer aux plus cruels excès ;
Entre les mains du crime il mettra son tonnerre ;
De larmes , de douleurs il couvrira la Terre ;
Et d'un regard plus doux s'il veut les honorer ,
Les vils mortels seront contraints de l'adorer ?
Rien ne peut , de mon cœur , refermer la blessure :
Le cruel m'a forcé d'outrager la nature.
Ah ! souvenir affreux dont encor je frémis !
Ses ordres m'ont contraint à massacrer mon fils :
Il voulut son trépas , injuste , ou légitime :
Mais mon bras ne dut point immoler la Victime ;

TRAGÉDIE.

5

Je frappai C'en est fait ; ami , laissons les pleurs ,
Soulagement obscur des vulgaires douleurs.

Mahomet , je le sçai , n'est point toujours barbare ;
De vices , de vertus , assemblage bizarre ,
Entraîné par l'effor où son cœur s'est livré ,
Il porte l'un ou l'autre au suprême degré.
Monstre de cruauté , Prodige de clémence ,
Héros dans ses bienfaits , Tyran dans sa vengeance ;
A ses transports fougueux rien ne peut s'opposer ;
Et dans le seul excès , il sçait se reposer.

Je ne me flatte point ; je le connois , ce Maître
Que ma haine menace , & qu'elle craint peut-être.
Tranquille maintenant , l'amour qui le séduit ,
Suspend son caractère , & ne l'a point détruit.
Mais plus pour la vertu son cœur a de constance ,
Et bientôt plus le crime obtiendra de puissance.
De moment en moment il peut se réveiller ;
Et tandis qu'il sommeille , il le faut accabler.
Dès long-tems mes complots préparent sa ruine.
J'ai banni de son Camp l'austère discipline ;
Des Chefs & des Soldats j'ai corrompu les cœurs ;
Sur les plus factieux j'ai versé les faveurs ;
A la fidélité réservant la disgrâce ,
Mon adroite indulgence a caressé l'audace ;
Aux bruits semés par moi de ses lâches amours ,
Le murmure a passé dans leurs libres discours ;
Et saisissant enfin l'espoir que j'ai vû luire ,
Du murmure , au mépris , je les ai sçû conduire :

6 MAHOMET SECOND,

C'est ainsi que semant la feinte & les détours,
 J'attaque sa puissance, & j'assiége ses jours;
 J'allume le Tonnerre, & j'empêche qu'il gronde;
 Sans savoir mes projets, le Muphty les seconde.
 Je ne crains que l'Aga. Jannissaire indompté,
 Rien ne peut altérer sa fière intégrité:
 Imprudent, mais zélé, son audace hautaine,
 Obtient, brave l'estime, & subjugue la haine:
 Son devoir est sa loi: Son Maître est tout pour lui;
 Et je m'efforce en vain d'ébranler cet appui.
 Espérons toutefois: c'est mon frère, & peut-être,
 Saisissant les moyens que le tems fera naître,
 Son zèle par mes soins se verra refroidi,
 Ou je le tournerai contre mon Ennemi.
 Est-il quelque rempart construit par la puissance,
 Que ne détruise enfin l'audace & la prudence?

Toi, qui depuis long-tems, des malheureux Chrétiens;
 Par mes ordres secrets adoucis les liens,
 De mes conseils prudents as tu sçu faire usage?
 Tes soins ont-ils, des Grecs, relevé le courage?
 Et vers la liberté que je viens leur offrir,
 Osent-ils, en secret, pousser quelque soupir?

A C H M E T.

Couchés dans la poussière, abandonnés aux larmes,
 J'ai long-tems, mais en vain, combattu leurs alarmes.
 Le succès leur paroît trop voisin du danger:
 Leurs yeux tremblans encor n'osent l'envisager.
 Il en est cependant, de qui la noble audace,
 A bravé, devant moi, la mort & la menace.

TRAGÉDIE.

7

Je leur fais espérer votre solide appui.
Il leur manquoit un Chef, & le Ciel aujourd'hui
Flatte l'heureux succès où votre cœur aspire.
Le plus vaillant des Grecs, Théodore respire.

LE VISIR.

Théodore?

ACHMET.

Oui, Seigneur, du sang de Constantin,
C'est lui qui du vainqueur troubla l'heureux destin;
Qui dans ces mêmes murs retarda sa victoire,
Et de son propre sang lui fit payer sa gloire.
Ce Héros, dans les fers, gémissoit, inconnu:
Aujourd'hui seulement à la clarté rendu,
De vos desseins secrets j'ai promis de l'instruire;
Et bientôt devant vous on le doit introduire.

LE VISIR.

Théodore, dis-tu, va paroître à mes yeux?
Ami, je le connois; je l'ai vû dans ces lieux,
Quand l'heureux Amurat m'envoya dans Byzance,
Du Grec & du Persan rompre l'intelligence.
Mais un autre intérêt le rend cher à mon cœur:
Et lui seul, du Sultan, va troubler le bonheur:
Oui, pour en concevoir l'espérance certaine,
Apprends que cet Esclave est le pere d'Irene.

AHCMET.

Quoi, de cette Captive?

LE VISIR.

Ami, n'en doute pas.

Il la vit, jeune encor, arracher de ses bras:

A iij

8 MAHOMET SECOND.

L'esclavage la mit dans les mains de mon frere :
 Je le pressai long-temps de la rendre à son Pere :
 Au Sérail du Sultan il destina ses jours ;
 Et ses yeux , du Sultan ont fixé les amours.
 Maintenant , cher Achmet , je veux que Théodore
 L'arrache par mes soins à l'Amant qui l'adore.
 Je veux , si je ne puis détruire son pouvoir ,
 Dans son cœur déchiré porter le désespoir.

A C H M E T.

Eh , ne craignez-vous point que le pere lui-même
 N'aspire par sa fille à la faveur suprême ?
 Il est chez les Chrétiens des cœurs ambitieux :
 L'éclat & la grandeur peut éblouir ses yeux.
 Le plaisir , & l'orgueil de se voir près du Trône. . .

L E V I S I R.

Calme le vain soupçon où ton cœur s'abandonne.
 As-tu donc oublié cette invincible horreur
 Qu'un Chrétien , contre nous suce avec son erreur ?
 L'Hymen est le seul nœud que connoît leur tendresse ;
 Tout autre engagement n'est que crime , ou foiblesse.
 Je connois Théodore : & tout autre lien
 Ne sçauroit éblouir un cœur tel que le sien.
 Que ne peut le Sultan par un hymen sinistre ?
 De ses propres malheurs se rendre le ministre !
 Je ne sai ; mais peut-être il ne vient en ces lieux
 Que pour en allumer les flambeaux odieux.
 Ah ! s'il étoit ainsi , ma haine triomphante
 Lui raviroit le Sceptre , éloigneroit l'Amante.

TRAGEDIE.

2

Bientôt, en zèle ardent mon courroux déguisé;
Frapperoit sans obstacle un Sultan méprisé.
S'il l'épouse, te dis-je, il se perdra lui-même;
S'il n'ose l'épouser, il perdra ce qu'il aime:
Ou si jusqu'à l'offense il enhardit ses feux,
J'armerai le dépit d'un Pere malheureux;
Et moi-même guidant le bras de Théodore;
Je saurai le plonger dans un sang que j'abhorre:
Sachons, à nous servir, si son cœur se résout.
S'il se perd, ce n'est rien. S'il immole, c'est tout.

A C H M E T.

On vient. C'est lui, Seigneur.

L E V I S I R.

Cher Ami, va m'attendre;

Et que personne ici ne puisse nous surprendre.

Il entre; laissez-nous.

SCENE II.

L E V I S I R , T H E O D O R E .

L E V I S I R.

Ciel! quelle injuste loi
Fait gémir dans l'opprobre un Héros tel que toi?
Généreux Théodore! Ah! malgré ta disgrâce,
Partage les transports d'un Ami qui t'embrasse.

10 MAHOMET SECOND ;

THEODORE.

O toi ! qui seul destiens , sensible à la pitié ,
 Sais dans un malheureux respecter l'amitié ,
 Si mon cœur , au plaisir pouvoit s'ouvrir encore ;
 Je le devrois aux soins dont un ami m'honore.
 Il n'est plus temps. Rends-moi ma prison & mes fers ;
 Vos succès & nos maux me les ont rendus chers.
 Murs , trop mal défendus par mes fragiles armes ,
 Murs , baignés de mon sang , foyez-le de mes larmes.
 De quel faste étranger me vois-je environné ?
 L'Autel étoit ici. Là , mon Roi prosterné.
 Malheureux Constantin ! Malheureuse Byzance !
 Le Ciel , en son courroux , a brisé ta puissance ;
 Ton effroyable chute écrasa trente Rois ;
 Et l'Univers tremblant en a senti le poids.

LE VISIR.

Si le fier Mahomet eût suivi sa conquête ,
 Sa main , sur trente Rois , étendoit la tempête ;
 Il est vrai ; mais l'amour a sauvé l'Univers ;
 Au vainqueur de la Terre il a donné des fers.
 Apprends que dans ces murs s'est éteint l'incendie
 Dont les feux menaçoient & l'Europe & l'Asie :
 Et de ces murs encor on pourroit repousser
 L'Usurpateur Mais non ; il n'y faut plus penser.
 Les Grecs , si fiers jadis , aujourd'hui vils esclaves ,
 Ont appris , sans murmure , à porter leurs entraves :
 La liberté les cherche , ils n'osent la saisir ;
 Et Théodore enfin ne fait plus que gémir.

TRAGÉDIE.

II

THEODORE.

Que dis-tu ? notre sort peut-il changer de face ?

Ah ! si je le croyois.

LE VISIR.

Rappelle ton audace ;

Avant la fin du jour tu seras éclairci

D'un secret important que je te cache ici.

Il t'en souvient ; tandis qu'on assiégeoit Byzance ,

Par de secrets avis j'éclairai ta prudence :

Mes efforts ni les tiens n'ont pû la conserver ;

Mais des mains du Tyran on la peut enlever.

Sais-tu jusqu'à quel point il mérite ta haine ,

Ce cruel , qu'en ces lieux un nouveau crime amène ?

Sais-tu que pour plonger le poignard dans son sein ,

La vengeance & l'honneur ont réservé ta main ?

Sans doute on t'aura dit qu'une Captive aimable

Arrive sur les pas de ce Prince coupable ? . . .

Frémis ; mais venge-toi. Ce fier Usurpateur

Devient , pour t'offenser , un lâche Séducteur.

Cette beauté qu'il trompe , & qui peut-être l'aime ,

Cet objet malheureux . . . C'est ta fille elle-même.

THEODORE.

Ma fille ! . . . Ah , juste Ciel ! Ma fille entre les bras ! . . .

Non ; elle est innocente , ou ne respire pas.

LE VISIR.

Cesse de te flatter. C'est elle , c'est Irène :

Que , loin de tout danger , ta prévoyance vaine ,

Long-temps avant la guerre , envoyoit à Lesbos ,

Et que la servitude atteignit sur les flots.

12 MAHOMET SECOND.

THEODORE.

Ah ! rompons, s'il se peut , sa chaîne criminelle.
Visir , de tout pouvoir daigne appuyer mon zèle,
Que je l'arrache ! . . .

LE VISIR.

 Espère un facile succès ;
Mahomet la confie aux murs de ce Palais ;
Sans Gardes , presque libre , à soi-même rendue ,
Un prétexte pourra te procurer sa vûe.
Soit pour flatter ta fille , enfin , ou la fléchir ,
Des rigueurs du Sérail on vient de l'affranchir.

THEODORE.

Visir , sur son destin je ne suis point tranquille.

LE VISIR.

On vient.

SCENE III.

LE VISIR , THEODORE , ACHMET.

LE VISIR à *Achmet*.

Rends , cher Achmet , sa retraite facile,
 (à *Théodore* .)

Tu connois ce Palais ; évite tous les yeux :
Et bientôt nous pourrons nous voir en d'autres lieux.

SCÈNE IV.

MAHOMET , LE MUPHTY , LE VISIR ,
TADIL , PACHAS , OFFICIERS DU PALAIS ,
GARDES.

MAHOMET.

DAns ces Murs , qu'a soumis ma valeur intrépide ;
Que du Trône Ottoman la Majesté réside !
Ne changeons point leur sort. Ils commandoient jadis :
Qu'ils commandent encor aux Peuples asservis !
Que l'Europe & l'Afrique , au rang de nos Provinces ,
Esclaves , comme vous , y contemplent leurs Princes ?
Puisse mes Descendans , de cet heureux séjour ,
A l'Univers entier donner des Loix un jour !
Les chemins sont ouverts : c'est assez pour ma gloire :
Il est temps de cueillir les fruits de la victoire.
Ce n'est pas sans effort que mon cœur combattu
Fait céder la Grandeur aux loix de la Vertu.
Dans ce cœur inconstant , l'Orgueil & la Vengeance ;
Je ne le sens que trop , ont laissé leur semence.
Je n'ose vous promettre un bonheur éternel ;
Avant d'être clément , vous m'avez vû cruel.
Tremblez Mais écartons un funeste présage ,
D'une solide paix que ce jour , soit le gage.

14 MAHOMET SECOND ,

Peuples , long-temps courbés sous le poids des malheurs ;
 Respirez, votre Maître est sensible à vos pleurs ;
 Votre Maître est fléchi ; l'humanité sacrée ,
 La mere des vertus , dans son ame est entrée :
 Envain l'Ambition veut étouffer sa voix ;
 Elle crie à mon cœur que mon Peuple a ses droits :
 C'est elle qui m'apprend qu'un pouvoir sans mesure
 Devient pour l'Univers une commune injure ;
 C'est elle qui m'apprend que des nœuds mutuels
 Unissent le Monarque au reste des Mortels ;
 Et qu'un Roi qui conserve , est égal en puissance
 A l'Etre bienfaisant qui donne la naissance.
 J'ai vaincu ; j'ai conquis. Je gouverne à présent.

(*Au Muphty & au Visir.*)

Vous, que ma voix tira de la nuit du néant ,
 Esclaves de mon Trône , ombre de ma Puissance ;
 Allez , à l'Univers annoncez ma clemence ,
 A ses Rois consternés annoncez qu'aujourd'hui
 Mahomet peut les vaincre , & devient leur appui ;
 Qu'il ne permettra plus au souffle de la Guerre
 De renverser leur Trône , & d'infester la terre ;
 Que sa gloire est contente ; & qu'il n'aspire plus
 Qu'à rendre heureux son peuple , & les vaincre en vertus.

Ce n'est pas tout. Mon cœur lassé du bruit des armes ,
 Va goûter les douceurs d'un hymen plein de charmes ;
 D'une Esclave Chrétienne il couronne la foi.

Ce n'est point m'abaisser ; c'est l'élever à moi ,

Je méprise ces Rois , dont la tendresse avide
 Ne sçait former des nœuds qu'où l'intérêt préside ;

TRAGEDIE.

15

Commerce trop suivi dont j'abhorre la Loi !
Vertu , naissance , amour , c'est assez pour un Roi.

LE VISIR.

Seigneur , de tes Soldats je crains la résistance :
Leurs nombreux Bataillons trop proche de Byzance. . .

MAHOMET.

Ecoute mes projets ; cours les executer.
Je ne m'abaisse pas jusqu'à vous consulter.
Mes ordres sont dictés. Et si quelque Rebelle
Eleve dans mon Camp une voix criminelle,
D'un murmure indiscret que la mort soit le prix !

LE MUPHTY.

Une Chrétienne ? Ciel ! sur le Trône !

MAHOMET *au Muphty* :

Obéis.

SCENE V.

LE MUPHTY, LE VISIR.

LE MUPHTY.

J'Ai prévu les desseins que ce jour nous révèle :
 Je les ai dès long-temps confiés à ton zèle.
 Visir ; & dès ce temps tu juras devant moi
 De ne jamais souffrir l'opprobre de ton Roi.
 Il fait plus aujourd'hui ce Prince téméraire ,
 Il ose , des Chrétiens , se déclarer le Père :
 Tu le vois , tu l'entends ; & ses injustes Loix ;
 Ainsi que ton audace , ont étouffé ta voix.

LE VISIR.

Muphty , je l'avoûrai , j'ai trop crû cette audace ;
 Eloigné du danger , je bravois sa menace.
 Mille moyens s'offroient , j'osois les embrasser ;
 L'approche du péril les fait tous éclipser.
 Il en est un pourtant , triste , voisin du crime ;
 Mais qu'un Muphty l'approuve , il devient légitime ;
 Oui , contre les Decrets d'un absolu pouvoir
 Tes Decrets peuvent seuls armer notre devoir ;
 Que la Religion par toi se fasse entendre.
 Au prix de notre sang nous irons la défendre.
 Sur tes pas entraînés par une sainte ardeur ,
 De ses droits en péril nous soutiendrons l'honneur ;

Et

Et jusques dans les bras du Monarque profane
 Nous frapperons l'erreur que le Muphty condamne.
 Mais, sans toi , nos efforts sacrilèges & vains
 Nous exposent sans fruit à des tourmens certains:
 Tu balances, Muphty! . . . C'en est fait ; & je cède.
 Le danger de l'Etat exige un prompt remède ;
 La Religion Sainte élève envain sa voix :
 Son timide Interprète abandonne ses Droits:
 Un Visir , après lui , le premier de l'Empire ,
 Fait briller, mais envain , le zèle qui l'inspire ;
 Envain le Jannissaire offre un puissant secours :
 Au milieu d'une Armée il tremble pour ses jours ;
 Il ignore, ou plutôt il cède sa puissance ;
 D'un Monarque infidèle il craint la concurrence ;
 Il dévore un affront, & cesse d'être instruit
 Qu'un Prince qu'il condamne est un Prince détruit:
 Hé bien , va donc subir le joug d'une Chrétienne ;
 A son Culte , à sa Loi , cours immoler la tienne.
 D'un hymen odieux Ministre Criminel,
 On t'attend ; va serrer ce lien solennel.
 Aux Musulmans trahis ma voix fera connoître
 Qu'un Roi qui s'avilit est indigne de l'être ;
 Et qu'un Muphty craintif, à la faveur vendu ,
 Dégrade un rang que doit occuper la vertu.

LE MUPHTY.

Visir, de tes transports calme la violence:
 Je m'abandonne à toi ; je cède à ta prudence:
 Avertissons les chefs du danger de l'Etat ,
 Avant d'autoriser un nécessaire éclat ,

18 MAHOMET SECOND,

Agissons ; & tâchons , par force , ou par adresse ,
D'arracher de son cœur une lâche tendresse.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE , ZAMIS.

ZAMIS.



NFIN, loin du Serrail Irène désormais
Va, seule, & sans Rivale, habiter ce Palais.
Prête à verser sur vous les biens qu'elle mois-
sonne ,

L'aimable liberté déjà vous environne.

Oubliez dans ces murs mille objets odieux,
Qui rendoient le Serrail effrayant à vos yeux.

Oubliez à jamais une retraite impure,
De notre Sexe ici le tourment & l'injure ;

Tombeau de la vertu, méprisable séjour ,

Où règne la molesse, où n'entre point l'amour.

Eh! qui peut, sans rougir, voir dans ce lieu profane

A quels honteux égards la Beauté se condamne ?

B ij

20 MAHOMET SECOND,

Ces femmes, dont le front ignore la pudeur ,
Et dont l'ambition ne tend qu'au déshonneur ?

I R E ' N E.

Je ne le cèle point ; ce changement me flatte.
Toutefois , est-il temps qu'un doux espoir éclate ?
En quel lieu sommes-nous ? Et qui nous y conduit ?
Quel Trône est élevé sur ce Trône détruit ?

Je te revois enfin , malheureuse Byzance ,
Monument éternel de Céléste vengeance !
En entrant dans tes murs , j'ai senti tes douleurs ;
Et mon premier tribut est un tribut de pleurs !
Je viens te secourir. Affermis ma foiblesse ,
O Ciel ! fais triompher le zèle qui me presse.
Ester sçut désarmer le fier Assuérus ;
A mes foibles appas joins les mêmes vertus :

Z A M I S.

J'approuve avec transport ce dessein magnanime.
Détournez loin des Grecs le joug qui les opprime.
Qui le peut mieux que vous ? D'un Sulran orgueilleux
Le Ciel , à vos attraits , a soumis tous les vœux.
Non , non , ils ne sont plus , ces temps remplis de craintes ,
Quand le fier Mahomet repoussoit les atteintes
D'un feu , qui , malgré lui , pénétoit dans son cœur.
L'indomptable Lion frappé d'un trait vainqueur ,
Avec moins de courroux mord le fer qui le blesse.
Quels coups ont annoncé sa superbe foiblesse !
Son amour effrayé de ses propres effets ,
Se plongeoit dans le sang , prodiguoit les bienfaits ;

TRAGÉDIE.

21

Du meurtre au repentir conduisoit sa victime ;
Guidé par la vertu , conseillé par le crime ,
Rappelant des transports à l'instant oubliés ,
Prêt à vous immoler , il tomboit à vos pieds :

I R E' N E.

Zamis , qui sçait mourir , sçait braver la menace ,
Je ne sçai quel espoir soutenoit mon audace ;
Cet espoir que je n'ose encor interroger ,
Versoit sur moi la force & l'oubli du danger :
Toutefois Le dirai je ? Au sein de la victoire
D'un œil triste & douteux j'envisage ma gloire .
Trop prompte à soulager les maux de nos Chrétiens ,
Mon cœur se seroit-il trompé sur les moyens ?
Si la seule vertu m'a pû servir de guide ,
D'où vient que dans ses bras le remords m'intimide ?

Z A M I S.

Quelle frayeur saisit votre esprit éperdu ?
Que peut vous reprocher la plus pure vertu ?
Combien ai-je admiré votre innocente audace ?
Mépriser les bienfaits , confondre la menace ! . . . ,
A travers les dangers & l'horreur du trépas ,
Quelle main jusqu'au Trône a pû guider vos pas ?
Car enfin , terrassé par un pouvoir suprême ,
Ce n'est plus un Tyran qui malgré lui vous aime ;
C'est un Héros soumis , tendre , respectueux ,
Et Rival des vertus d'un objet vertueux .

I R E' N E.

N'offre point à mes yeux la trop flatteuse image
D'un Prince , dont mon cœur doit détester l'hommage

B iij

22 MAHOMET SECOND.

N'égare point, Zamis , un reste de raison,
 Trop foible à repousser un dangereux poison.
 Ses vertus, son amour, mon cœur , tout m'intimide;
 Tremblante à chaque pas, sans conseil , & sans guide,
 Dans un triste avenir je n'ose pénétrer ;
 Et jusqu'à mon bonheur tout me fait soupire.
 J'ai crû trouver la paix dans ce nouvel asyle;
 Je l'habite, & mon cœur y devient moins tranquile.
 C'est ici que mon sort a commencé son cours ;
 C'est ici que mon Pere a vû trancher ses jours ;
 Et mois-même... Ah, Zamis!... Ciel ! qui me vois tremblante,
 Je mourrai sans regret, si je meurs innocente.
 Mais que nous veut Tadil ?

SCENE II.

TADIL, IRE'NE , ZAMIS.

TADIL.

LEs Chrétiens empressés
 Reconnoissans des biens que sur eux vous versez,
 Viennent à vos genoux apporter leur hommage.
 Adoucissez les maux de leur triste esclavage,
 Mahomet l'a permis. Son ordre toutefois
 Veut ici que d'un seul ils empruntent la voix.

TRAGÉDIE

IRE'NE.

23

Qu'il vienne.

SCENE III.

IRE'NE , ZAMIS.

IRE'NE.

Juste Ciel ! une joye inconnüe
S'empare malgré moi de mon ame éperduë.
Rois , Maîtres des Mortels , ah ! quelle est votre erreur ;
Quand , la foudre à la main , votre immense grandeur ;
D'éclats tumultueux épouvante la terre ?
Prenez , prenez le Sceptre , & quittez le Tonnerre ;
Soulagez les douleurs d'un Peuple gémissant ;
Des bras de l'injustice arrachez l'innocent ;
Du foible , du proscrit , relevez le courage ;
Du pouvoir absolu c'est-là le vrai partage.

SCENE IV.

THEODORE, IRE'NE, ZAMIS.

IRE'NE.

M Ais, hélas ! quel Vieillard se présente à mes yeux ?
Il s'arrête ; il gémit à l'aspect de ces lieux !

THEODORE *à part.*

C'est ma fille ; c'est elle. Ah ! Pere déplorable !
O Ciel ! ne me sois point à demi favorable ;
Epure les bienfaits que tu veux m'accorder ?

IRE'NE.

Respectable Chrétien , vous n'osez m'aborder !
Dans ce jour fortuné pourquoi verser des larmes ?
Rassurez-vous. Je viens dissiper vos alarmes.
Chrétienne comme vous , vos malheurs sont les miens.

THEODORE.

Madame , recevez l'hommage des Chrétiens.
Par vous seule arrachés à des maux innombrables ;
Nous bénissons les fruits de vos soins secourables.
Notre Culte , long-temps insulté par l'erreur ,
Par vous seule a repris son antique splendeur.
Que Dieu , pour tant de biens répandus sur Byzance ,
Affermissé à jamais vos pas dans l'innocence !
Lorsque de tant de maux vous sauvez les Chrétiens ,
Un pere infortuné peut-il gémir des siens ?
Oserai-je à vos yeux exposant ma tristesse ,
Outrager par mes pleurs la commune allégresse ?

Madame, ayez pitié d'un Pere malheureux ,
 Echappé des horreurs d'un cachot ténébreux ;
 D'aujourd'hui seulement je revois la lumiere ;
 Et je retrouve , hélas ! une fille trop chere ,
 Une fille pour qui je donneroïs mon sang ,
 Exposée , ou livrée au crime le plus grand.
 Un superbe Ennemi la tient sous son empire
 Un Musulman cruel Je tremble Je soupire
 Il l'aime Il est puissant Je ne puis achever !

I R E' N E *à part.*

Quel trouble ce Chrétien me fait-il éprouver ?
 Quel discours ! quel raport ! A peine je respire ,
 La pitié sur un cœur a-t-elle tant d'empire ?

(*à Theodore.*)

Pour soulager vos maux , ardente à tout oser ,
 De mon foible pouvoir vous pouvez disposer.
 Peut-être votre fille est encor innocente.
 Déployez à ses yeux cette douleur touchante
 Que vous communiquez à mon cœur abattu ,
 Ah ! bientôt près de vous renaîtra sa vertu.
 Si , comme à votre Fille , un Destin favorable ,
 Redonnoit à mes pleurs un Pere respectable ,
 Prompte à sacrifier Amour , Scéptre , Grandeur ,
 Aux dépens de mes jours je ferois son bonheur.
 Mais loin de vous calmer , j'irrite vos alarmes.
 Moi-même , en vous parlant , je sens couler mes larmes ;
 Vous arrêtez sur moi vos regards attendris !
 Vous pleurez ! Ah ! j'ai peine à retenir mes cris.

26 MAHOMET SECOND,

Peu s'en faut qu'à vos pieds je ne tombe éperdue,
O ! qui que vous soyez , votre douleur me tuë !

THEODORE.

Irène !...

IRENE.

Eh bien , Seigneur , pourquoi me nommez-vous ?

THEODORE.

Chere Irène !....

IRENE.

Seigneur

THEODORE.

Ah ! mouvement trop doux !

Je pleure... Je t'appelle... & tu doutes encore ?

IRENE.

Ah , mon Pere ! Ah , grand Dieu ! C'est lui , c'est Théodore !

Vous soupirez ! ... Hélas ! Irène , a-t-elle pû ,

En blessant vos regards , attrister la vertu ?

Ah ! mon pere , chassez un doute qui m'offense :

Oui , j'ose à vos regards m'offrir en assurance.

Je mérite l'amour d'un Pere tel que vous.

THEODORE.

Et je me livre donc au transports les plus doux ;

Ma fille , embrassez-moi. Vous dissipez la crainte

Dont , en vous retrouvant , j'ai ressenti l'atteinte :

Qu'un Sultan orgueilleux subisse votre Loi ,

Vous êtes innocente , & c'est assez pour moi.

Mais achevez ; calmez mes craintes inquiètes ;

Ouvrez les yeux , Irène , & voyez où vous êtes :

Paré de mille attraits à la pudeur mortels,
 Dans ces lieux infectés le crime a des Autels ;
 Par l'avilissement la faveur s'y dispense ;
 A côté du forfait marche la récompense ;
 Mille voiles brillans couvrent le déshonneur ,
 Et toujours la bassesse y mène à la grandeur.
 Ma fille , grace au Ciel , l'erreur ni la foiblesse
 N'ont point dans cet abîme entraîné ta jeunesse ;
 Mais, crains , fuis le danger , il te presse , il te fuit ,
 L'orgueil l'attend , succombe , & la vertu le fuit ,

I R E' N E.

Mon Pere ! digne Auteur de ma triste famille ,
 Mon Pere ! dans vos bras recevez votre fille.
 La vérité terrible a desfilé mes yeux.
 Fuyons. Arrachez-moi de ces funestes lieux.
 Parmi tant de dangers ma jeunesse imprudente ,
 S'égaroit , & marchoit , aveuglée & contente.
 Vous m'éclairez. Malgré le trouble de mon cœur ,
 Vous me verrez fidelle au devoir , à l'honneur ,
 A ma foi. Oui , mon Dieu ! brise mon esclavage ,
 Tu parles , j'obéis. Acheve ton ouvrage !

T H E' O D O R E.

Oui , ma fille , sans doute il brisera vos fers :
 Oui , sur votre péril ses yeux se sont ouverts ;
 Et son bras , jusqu'à vous aujourd'hui ne me guide ;
 Que pour encourager votre vertu timide.
 De ce vaste Palais je connois les détours ,
 J'ai de puissans Amis : mes soins & leur secours

28 MAHOMET SECOND,

M'ouvriront les chemins d'une fuite facile.

Vous, flattez le Sultan par une feinte utile ;

Ménagez-le ; & bientôt , Irène en liberté ,

Bravera son amour & son autorité.

Je vous laisse.

I R E' N E.

Ah, grand Dieu ! vous me laissez ! . . . Mon Pere ! . . .

Et pourquoi différer un secours nécessaire ?

Vous savez , de ces lieux , les plus obscurs détours ,

Je les quitte ; il y va de plus que de mes jours.

Dans l'abîme des flots , dans le sein de la Terre ,

Cachez-moi ; sauvez-moi ; tout ici m'est contraire.

(Elle se jette aux genoux de Théodore)

Oui, plutôt que sans vous elle ose demeurer ,

Irène à vos genoux , aime mieux expirer.

S C E N E V.

MAHOMET, THEODORE, IRE'NE,
ZAMIS, TADIL.

MAHOMET.

Que vois-je ? Irène en pleurs ! Irène suppliante !
Quel mouvement confus m'attendrit, m'épouvante ?
(à Théodore.)

Quel es-tu ? Réponds-moi. Tu te tais vainement ;

Perfide ; tu trahis ou le Prince , ou l'Amant.

Réponds-moi ; n'attends pas que l'horreur du supplice ;

D'un secret odieux me découvre l'indice.

TRAGÉDIE.

29

THEODORE.

La mort ni les tourmens ne pourroient m'arracher
Un secret , tel qu'il soit , que je voudrois cacher.
Mais je veux bien ici te révéler mes crimes :
Sultan , contre des feux honteux , illégitimes
J'excitois ses mépris , je rassurois son cœur ;
Je voulois la ravir à ta funeste ardeur ;
De ces Murs dangereux je voulois la soustraire ;
Tu fais tout ; Vange-toi , Sultan ; je suis son Pere :

M A H O M E T.

Son Pere !

THEODORE.

Oui : connois-moi. Je suis ce Grec enfin ;
Qui dans ces mêmes Murs balança ton destin ,
Quand le courroux du Ciel secondant ton courage ,
Permit aux Musulmans d'y porter le ravage.
Trop heureux , si ton bras eût terminé mes jours ,
Puisque , des tiens , mon bras ne put trancher le cours ?
Depuis ce jour fatal , Esclave misérable ,
J'ai languì dans les fers : le Destin qui m'accable
Ne les brise aujourd'hui que pour me faire voir
Mon dernier bien , hélas ! ma fille en ton pouvoir.
Mais je puis me vanger ; sa vertu m'est connue ;
Et si je lui défends de paroître à ta vûe ,
Ardente à m'obéir , le plus affreux trépas ,
Ni le plus tendre amour ne l'ébranleront pas :

M A H O M E T.

Chrétien , ta fermeté ne me fait point injure :
Tu me blessas. Bien loin que ma gloire en murmure ,

30 MAHOMET SECOND,

J'étois ton Ennemi, tu défendois ton Roi ;
J'estime ton courage, & respecte ta foi.
Tu pourrois te vanger ? Ta fille obéissante,
Fuiroit de mon amour la poursuite éclatante ?
Crois-tu que mes efforts prétendent la ravir ?
Crois-tu que par la force on veuille l'affervir ?
Ah ! mon cœur n'eut jamais, pour engager Irène,
Que mon amour pour nœuds, & mes bienfaits pour chaîne.
Ne connois-tu de moi que ma seule fureur ?
Tu m'as vû dans la guerre armé de la terreur,
Tonner sur tes Remparts ; & Vainqueur trop sévère,
Du sang de tes Chrétiens faire fumer la Terre :
Mais tu ne m'as point vû, plus doux, plus généreux,
Adoucir des Chrétiens le destin rigoureux,
Et dans les cœurs de tous laver par ma clémence,
Les titres odieux acquis dans ma vengeance.
Ne me reproche plus une juste rigueur,
Crime de la Victoire & non pas du Vainqueur.
Tu voulois enlever Irène à ma tendresse !
Imprudent ! Si le sort des Chrétiens t'intéresse,
Garde-toi de nourrir le dangereux espoir
D'arracher de mes mains l'appui de leur pouvoir.
Si tu ne veux hâter leur ruine certaine,
Garde-toi d'éveiller un courroux qu'elle enchaîne.
Tu veux m'oter Irène ? Ah ! connois Mahomet,
Si c'est-là ton dessein, j'en vais presser l'effet.
Je suis Maître de vous. Esclaves l'un & l'autre ;
Je dispose à mon gré de son sort & du vôtre ;

TRAGÉDIE.

31

Vos personnes, vos biens, vos jours, tout m'est soumis ;
 Je vous rends tous les droits que le Ciel m'a transmis ;
 Soyez libres tous deux. Maître de ta famille,
 Tu peux, ou m'enlever, ou me donner ta fille :
 Et j'atteste le Ciel, que respectant ta Loi,
 Mon cœur n'y prétend plus, s'il ne l'obtient de toi.

T H E' O D O R E.

Je demeure immobile. O grandeur qui m'étonne !
 Prince, digne en effet de plus d'une Couronne,
 Pourquoi me forces-tu moi-même à me trahir ?
 Esclave, je pouvois librement te haïr ;
 Libre, les tendres nœuds de la reconnoissance,
 M'enchaînent malgré-moi sous ton obéissance.
 L'intérêt de Byzance & des Peuples Chrétiens ;
 Veut qu'ici je consente à ces fatals liens.
 Une illustre Princesse, à ton Pere asservie,
 Par un semblable hymen a sauvé la Servie.
 Triste exemple ! Mais quoi ? la sagesse est sans choix,
 Quand la nécessité fait entendre sa voix.

M A H O M E T.

Le suffrage d'un Pere est peu pour ma tendresse ;
 Irène, c'est à vous que Mahomet s'adresse.
 Votre sort est fixé ; reste à remplir le mien ,
 Formez-vous sans murmure un auguste lien ?
 Sans crainte, sans égard, que votre voix prononce ;
 M'aimez-vous ? Que le cœur dicte seul la réponse.
 Vous êtes libre enfin,

32 MAHOMET SECOND,

I R E' N E.

Je l'ai toujours été,

Garand de ma pudeur & de ma liberté,

(Elle tire un Poignard.)

Regarde ce Poignard. De moi-même maîtresse;

J'ai vû d'un œil égal ta fureur, ta tendresse :

Et, si sur moi le crime eût tenté son effort,

Ma vertu se fauvoit dans les bras de la mort.

Mon Pere, & toi, Sultan, connoissez dans Irène,

Ce que peut le devoir sur une ame chrétienne.

De ce fer, à tes yeux, j'eusse percé mon cœur,

Et ta tendresse, à peine, égale mon ardeur.

Les Rois pour effrayer ont la toute-puissance,

Mais pour gagner les cœurs, ils n'ont que la clémence;

Mon amour est le prix de tes hautes vertus,

Et je t'estime assez pour ne te craindre plus.

Cette preuve suffit.

(Elle jette le Poignard.)

M A H O M E T.

Je frémis! & j'admire.

La voilà cette gloire où mon orgueil aspire!

A ces nobles discours, à tout ce que je voi;

J'ai trouvé, grace au Ciel, un cœur digne de moi.

Ah! pour me l'attacher plus fortement encore,

Ce cœur, qu'avec amour je chéris & j'honore.

Ce cœur, dans qui le mien va lire son devoir;

Irène, partagez mon Trône & mon pouvoir,

(à Théodore.)

Chrétien,

Chrétien, soyons , amis ; c'est moi qui t'en conjure ,
Je respecte , & j'ignore une union si pure ;
Instruis-moi ; soutiens-moi : tu liras dans mon cœur :
Tes soins en baniront le crime & la fureur.

Plaisirs nouveaux pour moi ! mouvemens pleins de char-
mes !

Vous me faites sentir que la joie a ses larmes.
Le Pouvoir , les Grandeurs n'ont pû remplir mes vœux :
Un instant de vertu vient de me rendre heureux.
Agissons , il est tems. Va rassurer tes freres ;
Qu'ils respirent enfin sous des loix moins sévères.
Des fureurs du Muphty j'ai scû les affranchir :
Sous toi , sous ton pouvoir , je veux les voir fléchir.
Ordonne ; agis ; guéris leurs blessures cruelles :
Soumis à toi , sans doute , il me seront fidelles.
Tes Prêtres ne pourront refuser mes bienfaits ;
Et je brave , des miens , les murmures secrets.
Oui , dussai-je à mes pieds voir tomber ma Couronne ,
Je cours executer ce que l'honnêur m'ordonne !
O ! plaisir pour un Roi rare & voluptueux !
Je régne sur deux cœurs libres & vertueux.

S C E N E V I.

THE'ODORE, IRE'NE, ZAMIS.

THE'ODORE.

MA fille, que l'espoir n'aveugle point votre ame,
Plus d'un obstacle encor peut traverser sa flâme.
Demeurez dans ces lieux. Attendez que du Ciel
S'accomplisse sur vous le décret éternel.
Préparez-vous à tout. Quoique Dieu vous ordonne,
Recevez du même œil la mort ou la Couronne.
Il est doux de régner pour protéger sa Loi,
Il est beau de mourir pour conserver sa foi.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IRE'NE, ZAMIS.

ZAMIS.



SEROIS-je blâmer la douleur imprévûe
Que vous tâchez en vain de cacher à ma vûe ?
Vous soupirez ! hé quoi ? si pour quelques mo-
mens

Un Pere te dérobe à vos embrassemens,
Devez-vous donc pleurer l'instant qui vous sépare ?
Songez à tous les biens que l'Hymen vous prépare ;
Mêler vos tendres pleurs à des momens si doux ,
C'est honorer le Pere, en affligeant l'Epoux.

IRE'NE.

Moi, l'affliger, Zamis ! Ah ! ma vive tendresse
Lui soumet pleinement ma joie & ma tristesse.
Mon cœur est agité : Pour lui rendre la paix,
Parlons de ce Héros, parlons de ses bienfaits.

36 MAHOMET SECOND.

Enfin , autour de moi je leve un œil tranquille.
 Ce Palais , de nos Grecs , est devenu l'asyle.
 L'impieté , long-temps attachée à mes pas ,
 S'éloigne , & désormais ne m'approchera pas.
 Prémices de ma joie , ainsi que de la tienne ,
 Déjà tout est Chrétien auprès d'une Chrétienne.
 Ciel ! qu'il va redoubler mon zèle & mon ardeur ,
 Cet heureux changement qui remplit tout mon cœur !
 Ton Dieu s'appaise enfin , ma heureuse Byzance ;
 Que pouvoit contre lui ta fragile puissance ?
 Sur tes remparts fumans , l'esclavage & la mort
 Ont triomphé sans peine , & regné sans effort.
 Pour porter dans ton sein des coups trop légitimes ,
 Tes ennemis n'étoient armés que de tes crimes.
 Il frappa ton orgueil ; il couronne ta foi :
 La pitié secourable ouvre ses yeux sur toi.
 Loin de tes chers enfans écartant les allarmes ;
 Mes soins sauront tarir la source de tes larmes.
 Ah ! si d'un doux Hymen mon cœur se sent flatté ,
 C'est qu'il devient le sceau de ta félicité.

SCÈNE II.

NASSI, IRE'NE, ZAMIS.

IRE'NE.

N Assi, que voulez-vous ?

NASSI.

Votre pere, Madame,

Le trouble sur le front, & la douleur dans l'ame,

M'a confié pour vous ce Billet important.

Il doit, près du Visir, se rendre en cet instant.

IRE'NE *après avoir lu tout bas.*

Qu'ai-je lu ? Que devient mon bonheur & ma joie ?

Je m'y livrais entiere, & le Ciel la foudroie.

Si l'espoir dans un cœur s'introduit lentement,

Qu'avec rapidité la douleur s'y répand !

ZAMIS.

Le Sultan vient.

S C E N E I I I.

MAHOMET, IRENE, ZAMIS.

I R E' N E.

Seigneur, vous me voyez tremblante.
Connoissez un forfait, dont l'horreur m'épouvante.

M A H O M E T *lit.*

*En vain à votre Hymen nos Prêtres ont souscrit.
Des Musulmans jaloux la colere s'aigrit.
Sans lui communiquer l'avis de votre pere,
Ménagez le Sultan ; obtenez qu'il differe.
On nous menace : on dit qu'un rebele Sujet,
Prétexte votre Hymen pour perdre Mahomet.*

I R E' N E.

Seigneur, vous vous taisez ! Une fureur tranquille
Arrête sur ces mots votre vûe immobile !
Frémissant du péril où j'allois vous plonger.....

M A H O M E T.

Je frémis de l'affront, & non pas du danger.
C'est Mahomet, c'est moi qu'un Esclave menace ! . . .
Vous gémissiez, Irène ! Epargnez-moi de grace ;
Vous m'outragez. Trembler, ou pour vous, ou pour moi,
N'est-ce pas m'accuser de foiblesse, ou d'effroi ?
Ah ! loin d'aigrir mon cœur par ce nouvel outrage,
Songez que le calmer fut toujours votre ouvrage.

Méprifez comme moi des Efclaves jaloux ;
Et n'armez point contre eux l'amour & le courroux.

I R E' N E.

Moi, Seigneur, moi, contre eux armer votre colere ?
Epouſe de leur Roi, ne ſuis-je pas leur mere ?
Que ne peut mon Hymen ? Ce lien ſi flatteur ,
De l'univers entier aſſure le bonheur !
Je ne crains point pour vous leur téméraire audace ;
Je ne crains point pour moi leur frivole menace ;
Je ne crains que pour eux ces foudroyans éclats
Que votre cœur enfante , & ne maîtreſe pas.
Moi, contre eux élever mes plaintes dangereuſes !
Périſſent à jamais ces beautés malheureuſes ,
Qui loin de tempérer les rigueurs du pouvoir ,
Des Peuples ſupplians oſent trahir l'eſpoir ;
Qui pouvant au pardon déterminer un Maître ,
Aiment mieux , par ſes coups , le faire reconnoître !
Non , Seigneur, non , jamais ne daignez m'écouter ,
Si jamais , à punir, j'oſe vous exciter.

M A H O M E T.

Irène, de mon cœur ſoyez toujours maîtreſſe ;
Mais ne le portez point juſques à la foibleſſe.
Souffrez que quoiqu'ici vous m'oſiez demander ,
J'apprenne à pardonner , & non pas à céder.
Je confirme à jamais les dons, que ſur Byzance ,
Que ſur tous vos Chrétiens a verſé ma clémence.
Et quant à notre Hymen , c'eſt aux yeux du Soldat ;
C'eſt dans mon camp qu'il faut en transporter l'éclat.

40 MAHOMET SECOND,

Oui , je veux pour témoins d'une union si belle ,
 Mes Peuples , mon Armée , & les yeux du Rebele.
 Tant qu'aux regards d'un Maître il craindra de s'offrir ,
 Je le puis ignorer , mais non pas le souffrir.
 S'il paroît , à la mort rien ne peut le soustraire ,
 Qu'il fléchisse , il vivra. Ce n'est point la colere ,
 C'est la seule équité qui dicte cet Arrêt ;
 Et l'amour lui veut bien céder son intérêt :
 Mais après le serment qui nous joint l'un à l'autre ,
 Pour le rompre , il n'est plus que ma mort ou la vôtre ;

I R E' N E.

C'en est fait ; mon amour perd sa timidité.
 Je brave les clameurs du Soldat irrité.
 De ses emportemens j'ai pénétré la cause ;
 Et le remede est sûr , puisqu'Iréne en dispose.
 Pour appaiser enfin vos Peuples offensés ,
 Je puis mourir pour vous , Seigneur ; & c'est assez :
 Mais mon pere est absent. Je ne suis point tranquille.
 Ce Palais dans mes bras lui présente un asyle.
 Il tarde trop long-temps. Je cours le rappeler.
 Près de vous , près de lui , qui pourra me troubler ?
 En cessant de trembler pour deux têtes si cheres ,
 Ma joie & mes plaisirs deviendront plus sinceres.
 Du plus cruel destin je braverai les coups ,
 Si je puis conserver mon Pere , & mon Epoux.

SCÈNE IV.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.

LE frere du Visir, l'Aga des Janissaires,
Vient à vos pieds.

MAHOMET.

Qu'il entre. Ah! tremblez, téméraires.

SCÈNE V.

MAHOMET, L'AGA.

L'AGA *prosterne*.

TOn Esclave à genoux pénétré de douleur,
Osera-t-il parler?

MAHOMET.

Parle.

L'AGA *se releve*.

Frémis d'horreur.

Tes Soldats revoltés menacent ta puissance :
Je suis leur Chef. Je viens m'offrir à ta vengeance.
Frappe : mais n'étends point ta colere sur eux.
Ils veulent t'arracher à des liens honteux.

42 MAHOMET SECOND,

Pleins de respect pour toi , ton amour les irrite.
Satisfais le courroux que ma franchise excite ;
Punis-moi : je ne puis survivre à ton honneur.

MAHOMET.

Malheureux ! Que prétend ton zèle & ta fureur ?
Ne me connois-tu plus ? Tu formas ma jeunesse ;
Tu m'es bien cher : mais si tu combats ma tendresse ,
Ton trépas est certain.

L'AGA.

Je mourrai : mais du moins,
Seigneur , avant ma mort daigne accepter mes soins :
Qu'un souple Courtisan te trompe & te caresse ;
Ton ami meurt content , s'il bannit ta foiblesse.
J'ose t'interroger. Que fais-tu dans ces murs ?
N'est-il pas dans ta vie assez de jours obscurs ?
Jouet d'un vil amour dont le feu te surmonte ,
Par un plus vil Hymen tu veux combler ta honte.
Te dirai-je comment tes ordres rejettés ?
Ah ! que n'as-tu pû voir tes Soldats irrités ,
S'amasser , s'écrier , se plaindre avec colere ?
» Hé quoi donc , répetoit le brave Janissaire ,
» Quoi , nous l'avons perdu ce Sultan redouté ,
» Dont l'exemple échauffoit notre intrépidité ?
» Quoi , sans pleurer sa mort , faut-il pleurer sa gloire ?
» Lui , qui du monde entier méditoit la victoire ,
» Qui dans Rome captive , arborant le Croissant ,
» Devoit voir à ses pieds l'Univers fléchissant ,
» Ce même Mahomet , plein d'une obscure flâme ;
» Languir depuis deux ans aux genoux d'une femme ;

» Et pour elle rompant les Loix de ses Ayeux ;
» Quoiqu'Esclave & Chrétienne , il l'épouse à nos yeux !

Ah ! Seigneur , tu connois ce que peut l'insolence
D'une Armée une fois livrée à la licence,
Arme , non point contre eux , mais contre ton amour
Arme les sentimens d'un généreux retour.
Vole à ton Camp. Ton œil redoutable & sévère
Confondra d'un regard l'orgueilleux Janissaire ;
Ou plutôt rappelant tes projets oubliés ,
Souhaite une Couronne : elle tombe à tes pieds.

M A H O M E T.

Oui , je la confondrai cette Armée insolente ,
Qui réveille en mon cœur une valeur sanglante ;
Oui , je le leur rendrai ce sévère Empereur :
Ils me veulent cruel : qu'ils craignent ma fureur.
L'amour ne me rend point insensible à l'injure.
Mon bras va dans leur sang étouffer le murmure.
Et toi , fors , malheureux.

L' A G A.

Tu m'as promis la mort :

Je vais la mériter par un dernier effort.
Dans les bras de l'amour je méconnois mon Maître :
Puisse-je à sa vengeance enfin le reconnoître !
Que fais-tu dans ces murs ? Pourquoi laisser flétrir
Ces Palmes , ces Lauriers , que tu voulois cueillir ?
Byzance est sous tes Loix : entre dans la carrière ,
Ouvre les bras , l'Europe y vole tout entière ;
Son Empire est à toi. Les imprudens Chrétiens
S'empresent de Briguer l'honneur de tes liens.

44 MAHOMET SECOND.

Sur le triste Occident daigne jeter la vûe ;
 Vois régner sur ses Rois la discorde absolüe ;
 Vois ses foibles Tyrans détruire avec fureur
 Les Remparts, qui pourroient arrêter ta valeur.
 Chrétiens contre Chrétiens, quel Démon les anime ?
 Ardens à s'entraîner dans un commun abîme ,
 Le Vaincu , le Vainqueur, l'un par l'autre pressé ,
 Sous leurs coups mutuels y tombe renversé.
 Aveuglés par la haine, aucun d'eux n'examine
 Qu'en perdant son Rival , il hâte sa ruine ;
 Que chaque Combattant qu'il ose terrasser ,
 Sont autant d'Ennemis qu'il te faudroit percer ,
 Et que de quelque part que panche la victoire ,
 Tout est perte pour eux ; tout conspire à ta gloire ;
 Du poids de ta puissance étouffe leurs discords ;
 Enchaîne au même joug les foibles & les forts.
 Tout autre bruit se tait, lorsque la foudre gronde,
 Tonne sur ces cruels, & rends la paix au monde.
 Ce sont-là les projets nobles & glorieux
 Qui flattoient, mais envain, nos cœurs ambitieux.
 Ce sont-là les projets, qu'une funeste flâme
 Interrompt, ou plutôt efface de ton ame.
 Ainsi donc l'amour seul arma tes Combattans ?
 Là, se terminent donc tant d'exploits éclatans !
 Ainsi donc à travers le fer, le sang, la flâme,
 Tes vœux impatiens n'ont cherché qu'une femme !

(Il se jette aux genoux de Mahomet.)

Tu rougis ! Ah ! rends-moi mon Auguste Empereur.
 Que la gloire t'éveille ; elle parle à ton cœur ;

Elle parle à ton cœur , cette gloire immortelle :
 Tu résistes envain ; ton cœur est fait pour elle.
 Oui , malgré ton amour , malgré ses vains transports ,
 Elle y jette , à mes yeux , la honte & les remords.
 Vainement , à ses cris , ton ame se refuse :
 Tu l'entends , Mahomet , & ton trouble t'accuse.
 Sous tes coups maintenant puissai-je être immolé ,
 J'ai le prix de ma mort ; la Gloire t'a parlé.

MAHOMET à part.

Je l'avouerai , malgré la fureur qui m'anime ,
 En déchirant mon cœur , il force mon estime.

(à l'Aga.)

Je te laisse le jour. Cesse de condamner
 Un amour dont la voix m'enseigne à pardonner.
 Apprends , par cet effort , qu'il est une autre gloire
 Que celle que la Guerre attache à la Victoire.
 Apprends que si l'amour n'étoit une vertu ,
 Mahomet , par l'amour , n'eût point été vaincu.
 Toutefois , je le sens , ma bonté déjà lasse ,
 S'épuise , en pardonnant à ta coupable audace.

Retourne dans mon Camp ; fais trembler mes Soldats.
 Qu'ils craignent de pousser plus loin leurs attentats !
 Rien ne peut différer mon hymen qui s'apprête :
 A leurs yeux , dès ce jour , j'en célèbre la fête :
 Tout Rebelle insolent tombera sous mes coups ;
 Ou les Traîtres , sur moi signalant leur courroux ,
 Préviendront , par ma mort , l'arrêt que je prononce.
 Ils me verront. Adieu ; porte-leur ma réponse.

SCENE VI.

L' A G A *seul.*

IL menace ; il me fuit. Le trouble de son cœur
Semble ici m'annoncer que mon zèle est vainqueur ;
Achevons, s'il se peut ; & foyons-lui fidelle.
Je n'en sçaurois douter ; quelque puissant Rebelle
Du venin de discorde infecte le Soldat.
Quel qu'il soit , détruisons le Traître & l'attentat ;
Rendons l'Armée au Prince , & le Prince à l'Empire.

SCENE VII.

LE VISIR , L' A G A ;

LE VISIR.

ARrête. Où t'a conduit le zèle qui t'inspire ?
Tu quittes le Sultan ; qu'as-tu fait ?

L' A G A.

Mon devoir ;

LE VISIR.

Pourquoi donc seul ici te cacher pour le voir ?
Sçais-tu bien qu'indignés de ta lâche conduite ,
Nos Chefs , à ton salut , n'ont laissé que la fuite ?

Sçais-tu bien qu'accusé des plus noirs attentats ;
 L'Armée, entre mes mains, a juré ton trépas ?
 On dit, vil Délateur, qu'aux maux les plus sinistres,
 Tes conseils ont livré de fideles Ministres :
 On dit que de ses feux timide Approbateur,
 Tu nourris, du Sultan, la criminelle ardeur.
 Si tes jours te sont chers, garde-toi de produire
 Cet ordre humiliant dont tu n'oses m'instruire.
 Aux yeux de nos Soldats crains de te présenter,
 Sans sçavoir nos projets, sans les exécuter.

L' A G A.

J'ignore vos projets ; j'ignore quels Ministres
 Mes discours ont livrés aux maux les plus sinistres ;
 J'ignore que l'Armée entre mes mains m'ait proscrit :
 Mais je n'ignore plus le Traître qui l'aigrit.

L E V I S I R.

Et quel est-il ?

L' A G A.

C'est toi.

L E V I S I R.

Pourquoi m'appeller Traître ?

Je soutiens mieux que toi la gloire de mon Maître.

Aux conseils de l'Amour l'empêcher d'obéir,

Le rendre à sa Grandeur, est-ce là le trahir ?

L' A G A.

Quel es-tu, pour vouloir, dans le cœur de ton Maître

Forcer les Passions à naître, à disparaître ?

Quel es-tu, pour oser, de sa gloire, à ton gré,

Déterminer l'objet, & marquer le degré ?

48 MAHOMET SECOND,

LE VISIR.

Quel je suis ? Apprend donc , puisqu'il faut t'en instruire ;
 Qu'un Visir est l'appui , le salut d'un Empire ,
 L'Oracle de l'Etat , l'instrument de la Loi ,
 L'œil , la voix , le génie , & le bras de son Roi.
 Cette part du pouvoir où l'on nous associe ,
 N'est plus au Souverain , dès qu'il nous la confie :
 Et souvent au besoin ce seroit le trahir ,
 Que même contre lui ne nous en pas servir.
 Elle est entre nos mains , afin que la prudence ,
 A l'abri du respect , subjugué la Puissance ;
 Et nous devons enfin forcer les Souverains
 A vouloir leur bonheur , & celui des Humains.

L' A G A.

Je ne suis qu'un Soldat : & de mon ignorance ,
 Un Visir voudra bien me pardonner l'offense.
 J'avois crû qu'un Ministre appelé par son Roi ,
 Lui devoit plus qu'un autre & son zèle , & sa foi ;
 Que plus il approchoit du sacré Diadème ,
 Plus sa soumission en devoit être extrême.
 Et qu'un trait réfléchi du suprême pouvoir ,
 En effrayant son cœur , y fixoit le devoir.
 J'ai crû que tout Sujet , dont l'insolente audace ,
 A côté de son Prince , osoit marquer la place ,
 N'étoit plus qu'un Rebelle , un Perfide , un Ingrat ,
 La honte de son Maître , & l'effroi d'un Etat.
 J'ai crû que sans respect regarder la Couronne ,
 C'étoit anéantir l'éclat qui l'environne.

Et

Et qu'à quelque degré qu'on en puisse approcher ;
C'étoit la profaner que d'oser y toucher.

Ah ! ne te couvre plus d'un zèle qui m'irrite :
J'entrevois les projets que ta fureur médite.
Trop sûr qu'à tes complots j'opposerois mon bras ,
Tu m'as rendu suspect aux yeux de nos Soldats.
Tu crains que Mahomet, par mon soin magnanime ;
Ne renonce à l'hymen dont tu lui fais un crime.
Des armes qu'il te donne avant de le percer ,
Par les mains du Soldat, tu veux me renverser.
Esclave révolté, songe à te mieux connoître.
Loin d'attenter sur lui ; tremble aux pieds de ton Maître.
Souviens-toi qu'un Sultan, par le Ciel couronné ;
Peut être condamnable, & non pas condamné :
Si sur toi, sur les tiens, tombe son injustice,
S'il entraîne l'Etat au bord du précipice,
S'il immole sa gloire à de lâches amours ;
S'il ternit en un jour l'éclat de tant de jours ;
Pleure ; mais obéis : c'est-là ton seul partage.

L E V I S I R.

Cesse de me tenir ce timide langage.
Où régne l'injustice, il n'est plus de pouvoir ;
Où manque la puissance, il n'est plus de devoir.
Peux-tu donc me blâmer ? L'Epoux d'une Chrétienne
Est digne de ta haine ainsi que de la mienne.
Je méconnois un Roi, digne de mes mépris.
Qu'il soit ce qu'il doit être, & nous serons soumis.
Peux-tu voir, fier Aga, les Chrétiens dans Byzance
Usurper sans obstacle une injuste puissance ?

50 MAHOMET SECOND,

Veux-tu que Mahomet, achevant ses projets,
 A leur infâme joug enchaîne ses Sujets ?
 De tous les coins du monde Irène les appelle :
 Tout seconde l'espoir dont leur cœur étincelle.
 A l'ombre de son nom leur culte rétabli,
 Insulte insolemment aux decrets du Muphty.
 Bientôt, n'en doute point, leur troupe mutinée,
 De l'Empire Ottoman changeant la destinée,
 Après avoir chassé Mahomet de ces lieux,
 Répandra dans l'Asie un feu séditieux.
 Secourus du Germain, aidés de Trébizonde,
 C'en est fait, les Chrétiens sont les Maîtres du monde.
 Tu chéris le Sultan, tu prévois tous ces maux,
 Et tu peux t'endormir dans un lâche repos !

L' A G A.

Non, je ne puis souffrir que mon Roi s'avilisse.
 Borne-là tes desseins, & je suis ton complice.
 Il oubliera bientôt de dangereux appas,
 Si nos pleurs, si nos cris arrachent de ses bras
 L'orgueilleuse Chrétienne à qui son cœur se livre :
 A ces conditions je suis prêt à te suivre.
 Si tu pousSES plus loin tes odieux projets,
 Je te perce le cœur, & je m'immole après.

SCÈNE VIII.

LE VISIR *seul.*

VA, je te conduirai plus loin que tu ne penses;
De la révolte, en lui, j'ai jetté les semences;
Achevons. Ou s'il ose encor me traverser,
Le Soldat veut son sang; je le laisse verser.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.



EIGNEUR, de vos transports calmez la violence ,

Ces regards , ces soupirs , & ce profond silence,
D'une vive douleur témoignages certains....

MAHOMET.

'Ami , d'un trouble affreux mes esprits sont atteints.
Voile aimable , long-tems étendu sur ma vûe ,
Douce sécurité , qu'êtes-vous devenue ?
Cruel Aga ! Pourquoi desfillois-tu mes yeux ?
Pourquoi , dans les replis d'un cœur ambitieux ,
Avec des traits de flamme aiguillonnant la gloire ,
A l'Amour triomphant arracher la Victoire ?

Je crois l'entendre encor. Sa redoutable voix ;
 Me frappe, me réveille, & m'accable à la fois.
 En lisant mon devoir à sa clarté brillante,
 J'abhore le flambeau que sa main me présente.
 Tandis qu'il me parloit, l'amour le condamna ;
 Le courroux l'immoloit, l'orgueil lui pardonna.
 Content de fuir, content d'essayer la menace,
 Je n'ai pû ni souffrir, ni punir son audace.

T A D I L.

Ah ! reprenez, Seigneur, des soins dignes de vous ;
 Laissez gémir l'amour : Son frivole courroux
 A déjà trop long-temps balancé la victoire.
 Méprisez ses conseils ; n'écoutez que la gloire ;
 Achevez ; triomphez d'un dangereux objet.
 Et reprenez des soins dignes de Mahomet.

M A H O M E T.

Tadil, à mon amour cesse de faire injure.
 Loin d'en rougir, apprends qu'une flâme si pure ;
 A tous mes sentimens imprimant sa grandeur,
 Aux plus hautes vertus sçut élever mon cœur.
 A peine je l'aimai, cet objet magnanime,
 Qu'un pouvoir inconnu me sépara du crime.
 Pour lui plaire, abjurant de tyranniques Loix,
 De l'exacte équité j'interrogeai la voix :
 Le glaive du pouvoir dans ma main redoutable ;
 Apprit à distinguer l'Innocent du coupable.
 Sur mon Trône, long-temps Théâtre de forfaits ;
 Je plaçai la pitié, la clémence & la paix ;

54 MAHOMET SECOND.

Déjà mon cœur changé, goûtoit sa récompense,
Et mettoit sa grandeur dans la seule innocence.
Non, à tant de vertus je ne puis renoncer :
Non, vainement la gloire ose ici m'en presser ;
Vainement à l'amour elle oppose ses charmes :
La cruelle se plaît dans le sang, dans les larmes ;
Le tumulte, l'horreur l'accompagnent toujours ;
Et je puis être heureux sans son fatal secours,

T A D I L.

Du Vainqueur de Byzance est-ce là le langage ?
Faut-il, de vos exploits vous retraçant l'image ?

M A H O M E T.

Non, Tadil ; de mon cœur tu connois la fierté.
Laisse, laisse gémir un amour révolté ;
Laisse dans ses éclats mourir sa violence.
L'ambition, sur moi, n'a que trop de puissance.
Crains que portant trop loin d'impétueux transports,
Je ne prépare ici matière à mes remords.
D'un triomphe commun je méprise la gloire ;
Et j'aime, par le sang, à payer la victoire.
L'horreur a pénétré mon cœur & mon esprit ;
Le dépit, destructeur, m'agite & me saisit.
L'amour, plus que jamais tyrannisant mon ame,
Attise de ses feux la dévorante flamme ;
Mais il n'est plus mêlé de ses ravissements,
De ses tendres langueurs, de ses doux mouvemens ;
Il jette dans mon cœur le desespoir, la rage ;
Il ne respire en moi que le sang, le carnage.

Mon ame abandonnée aux plus cruels transports,
 Pour sortir de son trouble , a soif de mille morts.
 Ah ! si de mes Soldats la révolte coupable
 Acheve d'enflammer mon courroux implacable...
 Juste Ciel ! Je frémis Témoin de mes fureurs ,
 Non , jamais l'Univers n'aura vû tant d'horreurs.
 Le Visir m'est suspect. Que la mort l'environne :
 Sa vie est criminelle , & je te l'abandonne.
 Mon pouvoir absolu dépose le Muphty ,
 Qu'au même instant que l'autre , il soit anéanti.
 Va , je mets en tes mains ma foudre , ma vengeance.
 Laisse-moi seul.

SCÈNE II.

MAHOMET *seul.*

ENfin j'évite ta présence ;

Irène ; & l'ascendant d'un funeste devoir ,
 Pour la première fois balance ton pouvoir.
 Ah ! puisqu'il le balance , il le vaincra sans doute :
 Si le triomphe est beau d'autant plus qu'il nous coûte ,
 Quel plus noble Laurier pourroit me couronner ,
 Que celui qu'en ce jour je prétends moissonner ?
 Sors de mon cœur , amour ; & fais place à la gloire :
 Tes murmures sont vains ; je ne te veux plus croire.

S C E N E I I I.

MAHOMET, THEODORE.

THEODORE.

Sultan, de tes bontés permets-nous de jouir.
Le bonheur de ma fille a trop sçu m'ébloûir.
Le péril qui la suit, le danger qui te presse,
Rompent l'auguste nœud que formoit ta tendresse.
Libres par tes bienfaits, permets que sur mes pas,
Irène aille cacher de funestes appas.
Son repos, ton honneur, sa sûreté, ta vie,
Son Pere, tout enfin ordonne qu'elle fuie.

MAHOMET.

Tout l'ordonne, dis-tu ? Mais l'ai-je commandé ?
Par qui son sort doit-il être ici décidé ?
Quel empire, quels droits te restent-ils sur elle ?
Qui te les a rendus ?

THEODORE.

Ton Armée infidelle.

MAHOMET.

Mon Armée ! Ainsi donc tu m'oses apporter
L'ordre que mes Soldats prétendent me dicter ?
Sçais-tu que cette audace, en toi seul impunie,
A tout autre Mortel auroit coûté la vie ?

Tu n'es plus sous ces Rois tremblans, subordonnés,
D'un Peuple impérieux Esclaves couronnés,
Monarques dépendans, asservis sur le Trône,
Que sous le nom de Loix l'impuissance environne,
Phantômes du Pouvoir, dont le bras impuissant,
Courbe, au gré de l'audace, un Sceptre obéissant;
Ah! si le Despotisme a choisi quelque Siège,
C'est celui que j'occupe, & qu'en vain on assiège :
Et si dans son entier je ne l'avois reçu ,
Par moi seul, à son comble il seroit parvenu.
Capable d'immoler mon amour à ma gloire,
Déjà je méditois cette grande victoire :
J'osois défigurer dans mon cœur alarmé,
L'image d'un objet si tendrement aimé,
Mais n'attends plus de moi ce cruel Sacrifice ;
Peuple ingrat : à tes yeux je veux qu'il s'accomplisse
Cet Hymen, dont en vain ton orgueil est blessé.
En faveur de l'amour l'honneur intéressé,
M'offre l'appas flatteur d'une double Victoire :
En couronnant mes feux, je conserve ma gloire.

T H E' O D O R E.

Eh ! pourquoi refuser de remettre en mes bras ,
L'objet de tant de trouble & de tant de combats ?
Epargne à mes regards la douloureuse image
De ces Murs désolés par un second ravage ;
Epargne à ma douleur le spectacle cruel ,
De ma fille, à mes pieds tombant du coup mortel ;
Et s'il faut dire tout , de toi-même peut-être ,
Malgré tout ton pouvoir, abattu par un Traître.

58 MAHOMET SECOND,

MAHOMET.

Plus tu peins le péril prêt à nous accabler,
Plus je sens mon courage à ta voix redoubler.

THE'ODORE.

Peux-tu livrer ma fille à la fureur cruelle ?

MAHOMET.

Je respire ; je l'aime ; & tu trembles pour elle !

THE'ODORE.

Un Peuple tout entier a conjuré sa mort.

MAHOMET.

Un amant Souverain te répond de son sort.

THE'ODORE.

La trahison, la force, ont tonné sur sa tête.

MAHOMET.

La puissance & l'amour chasseront la tempeste.

THE'ODORE.

Tu périras toi-même.

MAHOMET.

Eh bien donc, sans pâlir,

Sous les éclats du Trône il faut m'ensevelir ;

Il faut, si l'on m'arrache à ce degré sublime,

Que l'Autel en tombant écrase la Victime.

Reprens auprès de moi ta noble fermeté.

Opposons au péril une mâle fierté ;

Frappons les premiers coups ; cherchons qui nous offense.

Détruisons.

SCÈNE IV.

TADIL, MAHOMET, THEODORE.

TADIL.

P Ardonnez à mon impatience ;
 Seigneur ; je crains encor d'être venu trop tard.
 Le Muphty, déployant le terrible étendart ,
 Souleve à son aspect un Peuple téméraire.
 Tout le suit : le Spahy , l'orgueilleux Janissaire ,
 Courant sous un saint voile aux derniers attentats ,
 Y dresse en même tems & sa vûë & ses pas.
 Tout s'apprête au carnage ; & déjà dans la Ville. . . .

MAHOMET.

(à Théodore.)

Traîtres, vous le voulez! . . . Demeure en cet asyle ;
 Rassemble les Chrétiens admis dans ce Palais :
 Je te laisse ma Garde, & je te la soumets.

(à Tadil.)

Tadil, qu'on obéisse aux loix de Théodore.

S C E N E V.

IRE'NE , MAHOMET , THEODORE ,
TADIL.

IRE'NE.

Quel attentat , Seigneur ? Quel crime vient d'éclorre !
Quel péril !

MAHOMET.

Ce n'est rien. Un peu de sang versé ,
Un Chef anéanti, le péril est passé.

IRE'NE.

Ah ! Seigneur étouffez une funeste flamme ;
Laissez , laissez-moi fuir.

MAHOMET.

Vous, me quitter, Madame !

Juste Ciel ! demeurez ; & ne présumez pas
Que j'aime, où je haisse, au gré de mes Soldats.
Rassurez-vous ; calmez d'inutiles allarmes.
Il est temps de verser du sang , & non des larmes.

TADIL.

Ah ! Seigneur , permettez. . . .

MAHOMET.

Malheureux , laisse-moi.
Ton Roi, contre un Esclave, a-t'il besoin de toi ?

SCÈNE VI.

THEODORE, IRENE.

THEODORE.

MA fille, à la pitié je porte un cœur sensible :
 Vous pleurez Mahomet : sa perte est infaillible.
 Le Visir, dès long-temps son secret ennemi ,
 N'attendoit qu'un prétexte , & l'amour l'a fourni.
 A peine à votre hymen je venois de souscrire ,
 Que d'un complot fatal on a trop sçu m'instruire.
 J'ai voulu , mais en vain , détruire ce projet ,
 J'ai couru vers ces Murs : j'ai pressé Mahomet
 De rompre des liens formés pour sa ruine :
 Au mépris du danger , l'amour le détermine ;
 Il se perd. Suivez-moi : les Mutins en courroux
 Bien-tôt se feront fait un chemin jusqu'à vous.

IRENE.

Ah ! mon Pere , en quel temps voulez-vous que je fuie ?
 Cause de tant de maux , pourrois-je aimer la vie ?
 Je n'en sçaurois douter , Mahomet va périr ;
 Il meurt ; & vous m'avez permis de le chérir.
 Ah ! vous m'avez perduë ; & mon ame tremblante ,
 Succombe sous les noms & de fille & d'amante.

THEODORE.

Chere Irène , cessez d'échauffer dans mon cœur
 Une triste amitié qui parle en sa faveur.

62 MAHOMET SECOND.

Penſez-vous qu'infenſible au coup qui le menace ,
L'honneur n'ait pas déjà conſeillé mon audace ?
Mais

I R E N E .

Ah ! Je vous entends ; votre cœur inquiet
Craint de commettre un crime en ſauvant Mahomet.
Dans votre ame à jamais exempte d'artifice ,
Le ſcrupule , le doute aſſiégent la juſtice.
Oſez interroger votre cœur combattu :
Le préjugé lui parle , & non pas la vertu.
Depuis quand , au mépris du ſang qui l'a fait naître ;
Un Roi , s'il n'eſt Chrétiens , n'eſt-il plus votre Maître ?
Et ce Scéptre , & ce Glaive , en ſes mains , dons du Ciel ;
Qui lui peut arracher , ſans être criminel ?
Eſt-il quelque pouvoir au-deſſus de Dieu même
Qui puiſſe anéantir les droits du Diadème ?
Le Dogme le plus Saint , l'ordre le plus parfait ,
Sauver ſon Souverain , peut-il être un forfait ?
Quel exemple aux Chrétiens ! Ah ! dans leurs mains perfides ;
Grand Dieu ! brisé à jamais ces poignards parricides ,
Que fabrique l'Enfer , dont s'arme la fureur ,
Et qu'au ſein de ſes Rois plonge une aveugle erreur.

T H E O D O R E .

Pour aimer le Sultan , pour lui reſter fidelle ,
Irène , je n'ai pas beſoin de votre zèle.
Sans diſcuter ici les droits de Mahomet ,
Ses bienfaits , ſes vertus m'ont rendu ſon Sujet.
Des biens que j'ai reçus il faut que je m'acquitte :
Oui , j'en croirai l'amour qui pour lui ſollicite ;

Et s'il m'est défendu de lui servir d'appui,
Il m'est permis du moins de mourir avec lui.
J'y cours : Adieu, ma fille.

I R E' N E.

Arrêtez, ô mon pere !

Arrêtez, ou je meurs. Ciel, quelle est ma misère !
Il faut, lorsque pour moi mon amant va périr,
Que j'enchaîne le bras qui le peut secourir.
Vivez, Seigneur, vivez ; dans mon ame affligée
J'entens déjà gémir la nature outragée ;
Vivez, épargnez-moi le reproche éternel
D'avoir porté le fer dans le sein paternel.
Quel état ! Quel tourment ! Epreuve rigoureuse !
Peut-on être innocente, ensemble & malheureuse ?
Oui, ma vertu triomphe, & la faveur du Ciel
M'instruit à terminer un embarras cruel.
Sa voix a retenti, le sort veut qu'on l'entende,
Ce n'est point votre sang, c'est le mien qu'il demande.
Mourir pour un Sultan, en vous c'est désespoir ;
Mourir pour mon Epoux, Seigneur, c'est mon devoir.

T H E O D O R E.

Non, ne m'arrêtez plus. Une douleur si tendre
Ne peut Nassi paroît ; que va-t-il nous apprendre ?

S C E N E V I I.

NASSI , THEODORE , IRE'NE:

I R E' N E:

AH! que fait Mahomet ?

N A S S I.

Le Soldat en fureur

Répandoit dans Byzance & le trouble & l'horreur.
 Divisés d'intérêts, réunis par la haine ,
 L'un menace les Grecs, & veut le sang d'Irène :
 L'autre , dont le Visir échauffe le courroux ,
 Brûle sur Mahomet de signaler ses coups.
 Mais à peine il paroît , tout fuit , tout se disperse ;
 Son chemin est comblé des Mutins qu'il renverse ;
 La terreur , la vengeance , éclatent dans ses yeux ;
 Chaque coup , chaque trait perce un Séditieux.
 Déjà jusqu'au Visir il s'est fait un passage.
 Le Visir frémissant voit approcher l'orage.
 « Sultan , je puis te perdre ou mourir ; c'est assez ;
 Dir-il ; & sur son Maître il fond à coups pressés.
 Mahomet furieux leve une main sanglante ,
 Et du sein du perfide il la tire fumante.
 Cependant les Soldats , dans ces murs répandus ,
 Poursuivent à grands cris les Chrétiens éperdus.

Le

Le Sultan veut envain détourner la tempête ;
 Il menace , il immole , & rien ne les arrête.
 Enfin de leur Prophète il saisit l'étendart ,
 Rappelle les Mutins fuyans de toute part ;
 Et ce signe , pour nous une fois salutaire ,
 Domte , & suspend les coups du cruel Janissaire.
 Mais le trouble , Seigneur , n'est point encore calmé ,
 D'un sinistre avenir mon cœur est alarmé.
 Ils demandent le sang d'une tendre victime . . .
 Je crains , en la nommant , de partager leur crime.

I R E' N E.

Enfin , c'est donc sur moi que le Ciel en courroux ,
 D'un orage effrayant a rassemblé les coups !
 Voilà donc tout le fruit de mon amour funeste !
 De tant de biens promis , la mort seule me reste !
 Seigneur , vous le voyez , il n'est plus temps de fuir ,
 L'arrêt est prononcé , c'est à moi d'obéir ;
 Et je vais . . .

T H E O D O R E.

Ah ! ma fille , où suis-tu sans ton pere ?
 Sauve-toi dans mes bras , ô fille encor trop chere !

I R E' N E.

Oui , Seigneur , de vos bras j'accepte le secours ;
 Mais c'est pour ma vertu , bien plus que pour mes jours ,
 Pour la dernière fois ouvrez le sein d'un pere ,
 Aux larmes que m'arrache une douleur sincere.
 Pour fléchir l'Etre à qui j'ose les adresser ,
 Sur quel Autel plus saint pourrois-je les verser ?
 Que fais-je ? Surmontons ces indignes alarmes :

E

66 MAHOMET SECOND;

L'Innocence expirante est au-dessus des larmes.
Ne laissons point le Peuple arbitre de mon sort;
Et du moins, en Chrétienne, offrons-nous à la mort.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, *suite.*

MAHOMET à sa suite qui sort.

U'ON me laisse. Ah, grand Dieu ! par qui
sera calmée

Cette horrible fureur en mes sens allumée !

Dans des ruisseaux de sang mon cœur vient de
nager ;

Et ce cœur plus ardent brûle de s'y plonger.

Impétueux effort qui déchire mon ame,

Qui des deux te produit, ou ma gloire, ou ma flamme ?

Ma flamme ! Quoi ? Parmi tant de transports affreux,

J'entends encor les cris d'un amour malheureux.

Qu'il gémissé ! Qu'il meure ! Ah ! sa langueur funeste

A déjà trop flétri des jours que je déteste.

68 MAHOMET SECOND,

Rhodes , Rhodes subsiste ; & malgré mes sermens
 Ce Rempart des Chrétiens brave les Ottomans :
 Scanderberg , triomphant dans un coin de l'Epire ,
 Du creux de ses Rochers insulte à mon Empire.
 Vainqueur infatigable , il remplit l'Univers.....
 Et Mahomet vieillit dans la honte & les fers !
 De tant de lâchetés il est temps de t'absoudre.
 Tonne , éclate , détruis , arme-toi de la foudre ;
 Sous les Remparts de Rome ensevelis tes feux ;
 Remplis tes hauts projets , ou péris glorieux.
 Saisissons le moment d'un dépit magnanime ;
 Immolons à ma gloire une grande victime ;
 Effrayons l'Univers ; & , digne Potentat ,
 Par un exemple affreux confondons le Soldat :
 Il est digne de moi , cet exemple terrible ,
 Vaincre ma passion , c'est me rendre invincible :
 Que dis-je ? Ah ! malheureux , quel horrible forfait !
 O mort ! viens dévorer le cœur & le projet.

SCENE II.

MAHOMET , L'AGA.

MAHOMET.

BArbare ! viens jouir du trouble où tu me jettes.
 Viens ; tes fureurs encor ne sont pas satisfaites.

L'amour, le tendre amour parle encor à mon cœur,
 Inspire-moi ta rage, & comble mon malheur.
 Que dis-je? Il est comblé. Frémis, connois ton Maître;
 Dans toute sa grandeur il s'apprête à paroître.
 Ou la gloire, ou la rage ont jetté dans mon sein
 Un projet... Non, cruels, vous l'espérez en vain;
 Non, ma fureur s'attache à de moindres victimes;
 Et j'irai par degré jusqu'au dernier des crimes.
 Oui, vous périrez tous; & de ce crime, au moins,
 Ceux qui l'auront causé, ne seront pas témoins;

L' A G A.

J'ai prévu les combats que te livre la gloire.
 Ton cœur, trop foible encor, balance la victoire.
 Je viens t'aider. Pour rompre un lien plein d'appas;
 Ce que peut ton Esclave, est de t'offrir son bras.

M A H O M E T

Quels sujets, juste Ciel, m'a soumis ta colère?
 Tel est, des Muzulmans, l'effrayant caractère.
 Dans le sang le plus pur ardens à se plonger,
 Montrez-leur la victime, ils courent l'égorger.
 Admirateurs outrés d'une valeur farouche,
 La vertu, la pitié, l'amour, rien ne les touche.
 S'ils ne craignent leur Maître, ils le feront trembler;
 Et pour les commander, il faut leur ressembler.
 Eh bien, cruels, eh bien, il faut vous satisfaire;
 Il faut être parjure, impie, & sanguinaire,
 Détester l'innocence, abjurer la vertu....
 Ah! le Ciel t'a donné le Prince qui t'est dû,

70 MAHOMET SECOND.

Peuple ingrat ! J'ai voulu régner en juste Maître ;
Il te faut un Tyran ; sois content , je vais l'être.

L' A G A,

Quoi donc ? A l'amour seul borner tous ses desirs !
Quoi ? Dormir sur un Trône entouré de plaisirs !
Parer ses mains d'un Sceptre ; & méprisable idole
D'un Peuple desarmé boire l'encens frivole !
Quoi ? C'est donc là régner ! Ah ! qu'est-ce que j'entends ?
Ce n'est point pour régner que naissent les Sultans ?
Depuis que tes Ayeux , du fond de la Scythie ,
Fiers Enfans de la Guerre , ont inondé l'Asie ,
Aucun d'eux n'a régné , tous ils ont triomphé.
Vois par eux des Soudans le pouvoir étouffé ;
Par eux l'Assirien chassé de Babylone ;
L'effeminé Persan renversé de son Trône ;
Le Caraman vaincu ; le Bulgare asservi ;
Le Hongrois abaissé ; le Thrace anéanti.
Ils régnoient tous ces Rois que leur valeur écrase :
De leur Trône abattu l'équité fut la base.
L'amour ainsi qu'au tien , siégant à leur côté ,
Leur mollesse usurpoit le nom de Majesté,
Ah ! lorsque dans ces murs , Théâtre de ta gloire ,
Ton intrépidité conduisit la victoire ,
Lorsque ton bras puissant foudroyant ces ramparts ,
Abattit & saisit le Scéptre des Césars :
Ah ! tu régnois alors ; & si j'ose le dire ,
Plus que tous tes Ayeux tu méritois l'Empire.
L'Univers consterné présageant ta grandeur ,
Déjà tendoit les mains aux fers de son Vainqueur.

Quel changement , ô Ciel ! J'en appelle à toi-même.
 Mahomet peut tout vaincre : Et que fait-il ? Il aime.
 Je me tais. Mon audace a mérité la mort :
 Mais puisqu'on me pardonne , on cède à mon transport.

M A H O M E T.

Cesse , & n'ajoute rien à ma douleur profonde.
 Tu me formas , cruel , pour le malheur du monde.
 La cruauté perfide & l'aveugle fureur
 Par tes barbares soins ont germé dans mon cœur.
 Par un chemin plus noble , & plus rude peut-être ;
 Au-dessus des Grandeurs on m'auroit vû paroître ;
 J'eusse été de la terre & l'amour & l'honneur :
 On m'y force , il le faut ; j'en vais être l'horreur.
 Par des torrens de sang , chemins de la victoire ,
 Je jure de poursuivre une inhumaine gloire.
 Jouets de mon orgueil , les mortels gémiront ;
 Jusques dans mes plaisirs leurs cris retentiront.
 Tu triomphes ! Va , cours , éloigne de ma vûë
 La Beauté qui régna sur mon ame éperduë.
 Furieux , & flottant sur mon sort , sur le sien ,
 Si je la vois encor , je ne répons de rien.
 Sauve-moi de ses pleurs , sauve-la de ma rage.
 Un instant peut la perdre , ou vaincre mon courage.
 La voici. Juste Ciel ! Je ne me connois plus.

(à l'Aga)

Laisse-moi ; tes conseils sont ici superflus.

L' A G A à part.

Quelle entrevûë , ô Ciel ! Que je crains sa tendresse !
 Sauvons-le , malgré lui , de sa propre foiblesse.

E iiij

S C E N E I I I.

MAHOMET , I R E' N E,

I R E' N E.

MOn abord vous surprend. Soigneux de m'éviter ;
Votre exemple , à vous fuir , auroit dû m'exciter.
Avouez-le , Seigneur , vous n'aimez plus Irène :
Vous craignez ses regards ; sa présence vous gêne.
Rassûrez-vous. Chassez le trouble où je vous vois.
Elle vous parle ici pour la dernière fois.
Sultan , je ne t'ai point déguisé que mon ame
A fait tout son bonheur de partager ta flamme.
Ardente à te prouver l'amour le plus parfait ,
Tout ce que la vertu m'a permis , je l'ai fait.
Cette même vertu veut que ma flamme expire,
En cédant à ses Loix , je tremble , je soupire ;
Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas.
Mais qui domte l'Amour , ne craint point le trépas.
Je dégage ta foi ; je te rends ta promesse ;
Je renonce à l'Hymen qui flattoit ma tendresse.
L'effort est rigoureux ; il est digne de moi.
Vous , Seigneur , de la gloire , allez , suivez la Loi.
J'ose pourtant vous faire encore une prière :
Ne la rejetez point , Seigneur , c'est la dernière.
Soulagez les Chrétiens ; vous me l'avez promis ;
Que votre cœur jamais ne se ferme à leurs cris :

Aimez-les. Mahomet, enfin qu'il vous souvienn
 Qu'Irène vous fut chère, & qu'elle fut Chrétienne.
 Je lis dans vos regards de sincères douleurs.
 C'en est assez, O Ciel ! j'accepte mes malheurs.

M A H O M E T.

Je n'avois pas prévu de si vives allarmes.
 Irène, triomphez ; voyez couler mes larmes.
 Objet de mes desirs, doux charme de mes yeux !
 Hélas ! vous méritiez un destin plus heureux ,
 Irène ! chère Irène, il en est temps encore ,
 Fuyez ; éloignez-vous. Le feu qui me dévore
 Peut , dans son âpreté, consumer son objet.
 Ah ! si vous connoissiez le cœur de Mahomet ;
 Ses transports, sa fureur, sa noire barbarie ! . . .
 L'amour d'un Musulman est un amour impie ,
 Toujours prêt, dans sa rage, à détruire l'Autel
 Où son respect brûloit un encens solemnel.
 Jamais à mes desirs vous ne fûtes plus chère ;
 Et cependant jamais l'implacable colère
 Ne menaça vos jours d'un si pressant danger :

(Il leve son Poignard sur Irène.)

Ce Poignard , dans ton sein est prêt à se plonger ;
 Irène, crains la mort ; son horreur t'environne ;
 Ma fureur te l'annonce , & mon bras te la donne ;

I R È N E.

Ton bras est suspendu ! Qui t'arrête ? Ose tout ;
 Dans un cœur tout à toi, laisse tomber le coup ;
 Frappe : finis mes maux ; Irène te pardonne,

74. MAHOMET SECOND,

MAHOMET *laissant tomber son bras.*

Tu me pardones Ciel ! je frémis , je frissonne.
 Mon cœur sous ta constance est contraint de plier,
 Le crime est imparfait ; le remords est entier.
 Tu pleures ! tu gémis ! Ah , trop puissante Irène !
 Je sens qu'à tes genoux ma foiblesse m'entraîne,
 Ce fer , ce même fer qui t'a pû menacer ,
 Dans mon perfide sein est prêt à s'enfoncer.

(*Il veut se percer , mais Irène l'arrête.*)

Tu m'arrêtes ! Ah ! Dieu , que d'amour !.. Que de charmes !..

(*Il laisse tomber le Poignard.*)

Hé quoi ? tant de fureur se termine à des larmes !..

Irène , décidons. Veux-tu vivre & régner ?

Aux yeux de mes Soldats je vais te couronner.

J'en jure par le Ciel. Tes attraits , ma puissance ,

Les supplices , la mort , vaincront leur résistance.

Que dis-je ? Ah ! fuis plutôt ; fuis , dangereux objet.

Mon amour , ma vertu , mes pleurs sont ton forfait.

Laisse-moi tout entier m'abandonner au crime ;

Et du moins ne sois pas ma première victime.

I R È N E.

Oui , je vais terminer tant de combats affreux.

Je vous quitte. Oubliez un objet malheureux.

Ne vous reprochez plus votre amour pour Irène.

Cet instant , pour jamais , va briser notre chaîne....

Pour jamais ! Ah , Seigneur !.. Mais dans ce triste jour

Je pleure vos vertus bien plus que votre amour.

Adieu. Souvenez-vous pour qui je vous implore.

SCÈNE IV.

MAHOMET *seul.*

JE te laisse partir, Irène, & je t'adore !
 Quel horrible triomphe ! Il accable mon cœur.
 Tout s'y tait, tout y meurt, tout, jusqu'à la fureur.
 Ce calme toutesfois n'est qu'un calme perfide.
 Oui, de tous mes instans ce seul instant décide.
 Les vertus dans mon ame avoient suivi l'amour ;
 L'amour cède, & j'y sens le crime de retour.
 Quel bruit se fait entendre ?

SCÈNE V.

MAHOMET, THE'ODORE, GRECS.

THE'ODORE, *désarmé, & blessé ; soutenu par ses Grecs.*

AH ! Seigneur, ta prescience,
 Peut seule, des Mutins, désarmer l'insolence.
 Je combattois . . . Irène accourt avec transport.
 Elle me voit sanglant, elle cherche la mort :

76 MAHOMET SECOND,

Par le fer des Soldats son sang va se répandre....

Je me meurs : & mon bras ne peut plus la défendre.

MAHOMET.

S'il faut que dans son sang mes Soldats ayent osé !...

Ah ! courrons , trop long-temps c'est être méprisé.

Traîtres , vous fléchirez ; ou cette même Irène ,

J'en jure , ne mourra que votre Souveraine.

Non , la nécessité ne peut rien sur les Rois ;

Et mon cœur n'est point fait pour recevoir des Loix ;

SCENE VI.

THEODORE, GRECS.

THEODORE.

Dieu ! de tant de périls garantissez Irène !

SCENE VII.

ZAMIS, THEODORE, GRECS.

ZAMIS.

Quel triomphe ! Ah ! Seigneur , je ne le crois qu'à peine :

THEODORE,

Irène !...,

TRAGÉDIE.

77

ZAMIS.

Tout lui cède. Aux Portes du Palais,

Les Mutins poursuivoient leurs criminels projets.

Leurs coups portoient par tout la mort inévitable,

Irène j'en frémis ; Irène inébranlable ,

Porte à travers le fer ses pas précipités

Et méprisant la mort » Perfides, arrêtez ,

» Dit-elle ; des Chrétiens épargnez l'innocence ;

» Tournez contre moi seule une juste vengeance :

» C'est moi qui vous ravis un Vainqueur glorieux ;

» Frappez ; trempez vos mains dans un sang odieux.

A peine elle a parlé, son aimable présence ,

Met la Discorde aux fers , & bannit la licence.

Eperdus , consternés , tremblans à ses genoux ,

Ils cèdent en silence à des charmes si doux.

THE'ODORE.

Ciel ! je t'offre ma mort. Mon cœur n'a plus d'allarmes.

Je vois Nassi. Grand Dieu ! que m'annonçent ses larmes !

SCÈNE VIII.

NASSI, THE'ODORE, ZAMIS,

GRECS.

NASSI.

Venez, Seigneur, venez ; sortons de ce Palais :

78 MAHOMET SECOND,
THE'ODORE.

Je tremble.

NASSI.

Epargnez-vous d'inutiles regrets.

THE'ODORE.

Irène!....

NASSI.

Hélas!

THE'ODORE.

Nassi!....

NASSI.

Malheureuse Victime!...;

Elle n'est plus.

THE'ODORE.

Grand Dieu!

NASSI.

Mes yeux ont vû le crime;

THE'ODORE.

Et quelle main barbare , instrument du forfait?....

NASSI.

Frémissez ; c'est la main du cruel Mahomet.

ZAMIS.

Juste Ciel!

THE'ODORE.

Je me meurs.

NASSI.

Irène triomphante ,

Contemploit à ses pieds l'armée obéissante ;

TRAGÉDIE.

79

Mahomet a paru. Les chefs & les Soldats,
D'Irène, par leurs cris, célèbrent les appas.
Il s'arrête ; il admire ; il soupire ; il s'avance,
Aux cris tumultueux succede un long silence.
Il marche . . . Dans ses yeux sont la rage & les pleurs.
» Le voilà , cet objet , pros crit par vos fureurs ,
» A-t'-il dit ; cet objet , à qui la vertu même ,
» Auroit du Monde entier cédé le Diadème !
» Vous étiez trop heureux sous un regne si doux ,
» Je vous vois maintenant trembler à ses genoux.
» Traîtres , il n'est plus temps. Pleurez sur sa mémoire ;
» Vous la perdez , cruels ; je l'immole à ma gloire.

Ah ! Seigneur ! furieux , il saisit un Poignard ;
Il jette sur Irène un funeste regard ,
La frappe . . . Pardonnez à ma douleur mortelle ,
Le sang coule ; déjà la Victime chancelle ;
Elle tombe ; ses yeux se tournent vers le Ciel ;
Et son cœur expirant pardonne au Criminel.

THE' O D O R E.

Grand Dieu ! dont le courroux éclate sur Byzance ,
Que sa mort & la mienne appaisent ta vengeance.

F I N.

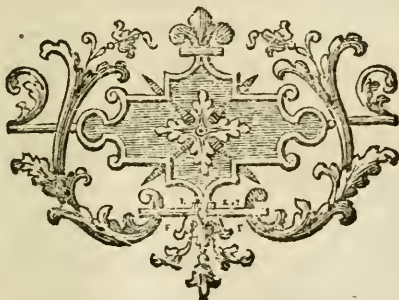


BAJAZET PREMIER, TRAGÉDIE.

*Par Monsieur le Chevalier de P * * *.*

Représentée pour la première fois, le Jeudi
sixième Août 1739. sur le Théâtre de
la Comédie Française.

Le prix est de vingt-quatre sols.

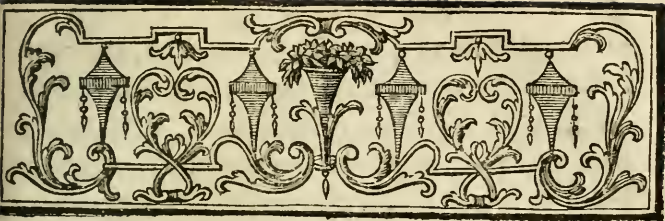


A P A R I S,

Chez PRAULT fils, Quai de Conty, vis-à-vis
la Descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. D. C. C. X X X I X.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



1

P R E F A C E.

J'ETOIS fort jeune , & je ne connoissois encore les ouvrages de Théâtre que par la lecture , lorsque me trouvant presque seul à la campagne , il me prit envie d'essayer quelques Scènes pour me désennuyer. Le Roman de Madame de Villedieu , intitulé *Astérie ou Tamerlan* ; m'offrit un sujet. En peu de jours le premier Acte fut fini. Cette facilité m'encouragea. Je me hâtai de passer au second : enfin cet ouvrage fut le fruit de deux mois d'oisiveté , & se trouva tel à peu près qu'il est aujourd'hui , avant que j'eusse songé sérieusement à le composer. Une Tragédie ainsi faite au hazard & sans réflexion , ne me parut pas mériter d'être présentée au Public ; mais , ayant été lûe à quelques hommes célèbres par leur esprit , & par la justesse de leur goût , ils en conçurent , & m'en inspirèrent une opinion plus avantageuse : Voilà ce qui a tiré Bajazet premier de l'obscur-

rité où je le retenois depuis si long-temps. A peine cette Pièce a-t-elle été annoncée , que la cabale s'est déchaînée contr'elle avec fureur ; passe encore , si l'on en eût porté ce jugement après les représentations ; mais tout le monde assuroit qu'elle étoit mauvaise , avant que personne l'eût entendue. Malgré ces dispositions , que la malignité , ou , si l'on veut , une basse jalousie avoit pris soin de préparer , les gens sensés sont entrés dans le détail. On m'a fait des objections dont plusieurs m'ont paru judicieuses ; d'autres ne m'ont pas persuadé. Par exemple , on demande pourquoi Astérie , qui reconnoît , au troisième Acte , qu'elle a eu tort de soupçonner la fidélité d'Andronic , n'a point avec ce Prince une de ces Scènes tendres , délicates , intéressantes , & filées avec cet art enchanteur que nos Tragiques modernes sçavent si bien employer ? Voici ma réponse : La bienséance ne le permet pas. Le glaive est suspendu sur la tête de Bajazet ; Astérie est déchirée par des pressentimens cruels , qui lui font regarder comme inévitable la perte d'un pere malheureux. Quelle situation pour parler d'amour ! Si la passion subsiste , elle doit au moins se taire dans de pareilles circonstances. Mais , m'a-t-on dit encore , c'est à ce sentiment que toutes nos Tragédies doivent aujourd'hui leur succès ; c'est l'Amour seul qui y fait verser tant de larmes.

Hé , quoi ! La Nature a-t-elle perdu tous ses droits ? Non ; & j'ai eu la fatisfaction d'apercevoir (dans les secondes Loges) de jeunes personnes qui croient encore de bonne foi que l'on peut s'attendrir sur les malheurs de sa famille : Cependant j'ai jugé à propos d'interrompre les représentations ; mais ce n'est point , comme on l'a déjà publié , par le chagrin de les voir mal executées. Tous les Acteurs s'y sont prêtés de bonne grace. Celui qui a représenté Tamerlan , n'auroit rien laissé à desirer ; s'il étoit un peu plus dans l'habitude de faire ces sortes de Personnages. A l'égard du Rolle d'Astérie , je ne crois pas qu'il pût être en meilleures mains.

Il me reste un mot à dire sur la mort de Bajazet , qui souleva tout le Parterre. J'avoue que je ne m'étois pas attendu à voir attaquer ce morceau , l'un de ceux dont j'étois le plus satisfait. Le terme de *Grace* , dont se sert Tamerlan , m'avoit paru suffisant pour révolter Bajazet au point de ne répondre que ces paroles : *Et moi je la refuse*. Mais , comme on ne doit pas décider dans sa propre cause , je me rendis. J'envoiai le lendemain à l'Acteur chargé du rôle de Bajazet , les quatre vers qui ont été entendus dans les dernières représentations , & dont il auroit fait usage dès la seconde , si Monsieur de Fontenelle ne lui eût fait dire qu'il ne comprenoit pas ce qui avoit excité la mauvaise humeur du Public ; que

P R E' F A C E.

cet endroit l'avoit frappé ; & que s'il étoit l'Auteur de la Pièce nouvelle , il n'y changeroit rien. Le sentiment d'un homme de cette réputation l'emporta dans mon esprit sur celui de la multitude ; & si j'ai souffert depuis, qu'on n'y ait pas eu tout l'égard qu'il méritoit , je déclare que c'est à regret , comme on le connoîtra par l'impression : cependant , s'il se rencontroit des lecteurs qui souhaitassent de voir les vers dont il s'agit, ils les trouveront à la fin de cet Ouvrage.

A P P R O B A T I O N.

J'Ailû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, une Tragédie qui a pour Titre *Bajazet Premier*, par M. le Chevalier de P.... & je crois qu'on peut en permettre l'impression. Ce 18. Août 1732. Signé, CREBILLON.

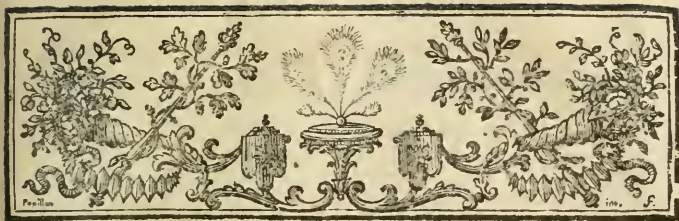
BAJAZET PREMIER.

TRAGÉDIE.

A C T E U R S.

- T A M E R L A N , Empereur des
Tartares. *Mr. le Grand.*
- BAJAZET PREMIER , Empe-
reur des Turcs , fait prisonnier
par Tamerlan. *Mr. Sarrazin.*
- ASTE'RIE , Fille de Bazajet. *Mlle. Dumefnil.*
- ANDRONIC , Fils d'Emanuël ,
Empereur de Grece. *Mr. Grandval.*
- ODMAR , Officier de Tamerlan. *M. de la Torillière.*
- ZAIDE , Confidente d'Astérie. *Mlle. Jouvenot.*
- ARCAS , Confident d'Andronic. *Mr. Fierville.*
- GARDES.

*La Scene est à Samarcande dans le Palais de
Tamerlan.*



BAJAZET PREMIER.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BAJAZET, ODMAR, GARDES.

ODMAR.

'EST ici que bien-tôt l'Empereur doit se rendre.

Il vous ordonne. . .

BAJAZET.

Allez ; il pourra me l'apprendre.



SCENE II.

BAJAZET, GARDÉS.

BAJAZET.

T Amerlan veut me voir ! Quel objet odieux !
Quel spectacle ! Un Vainqueur va s'offrir à mes yeux.
Un Vainqueur ! Bajazet en devoit-il connoître ?
Je suis Esclave enfin , & je vais voir mon Maître.
Ciel ! Ai-je mérité ton éternel courroux ?
Et veux-tu sur moi seul rassembler tous tes coups ?
Mon bras victorieux plus craint que le Tonnerre,
Chez vingt Peuples divers avoit porté la Guerre,
Et du bruit de mon Nom l'Univers étonné,
A l'asservir entier me croïoit destiné :
Je le pensois moi-même. O Tombeau de ma gloire !
O jour , où je me vis arracher la Victoire !
Abandonné , trahi par de lâches Soldats ,
Il ne me restoit plus que mon cœur & mon bras ;
Sans le Sort qui m'accable , ils suffisoient peut-être.
Qui fut toujours Vainqueur , croit devoir toujours l'être.
Vain espoir ! Vains efforts ! Par quels affreux revers ,
Du faite des Grandeurs je tombai dans les fers !
Misérable jouiet des fureurs du Tartare ,
Je n'ose prévenir les maux qu'il me prépare.

TRAGÉDIE.

5

Des Enfans malheureux , dont j'ignore le sort ,
Que le Cruel peut-être a livrés à la mort ,
Sont le triste lien qui m'attache à la vie.
Je crains sur tout , je crains pour la jeune Astérie :
Et peut-être déjà l'audace d'un Tiran . . .
Mais le voici lui-même.

SCÈNE III.

BAJAZET , TAMERLAN , ODMAR ,
GARDES.

BAJAZET.

Approche , Tamerlan ,
Quel sujet dans ce lieu demande ma présence ?
Pourquoi m'offrir encor l'Ennemi qui m'offense !
Renfermé si long-temps dans une obscure Tour ,
Pour quel affront nouveau revois-je enfin le jour ?
J'ignore ton dessein. Parle. Mais tu dois croire
Que jusques dans les fers j'aurai soin de ma gloire.

TAMERLAN.

Je ne condamne point ces nobles sentimens ,
Mais de ton cœur trop fier règle les mouvemens.
Ton sort est dans tes mains. Tu peux briser ta chaîne.
Je n'apporte en ces lieux ni vengeance , ni haine.

A iij

6 BAJAZET PREMIER,

Je ſçai que la Fortune a trahi ta valeur ,
J'eſtime ton courage , & je plains ton malheur.

BAJAZET.

Je ne mérite pas que l'on daigne me plaindre.
Ta bonté me ſurprend. Ceſſe de te contraindre.
Je démêle aiſément de ſemblables détours ;
Et c'eſt perdre le temps en frivoles diſcours.

TAMERLAN.

Eh bien , rends grace au Ciel qui te deviens propice :
Il veut de ton Deſtin réparer le caprice ,
Te replacer au Trône ; & tu peux , aujourd'hui ,
Embraſſer ton Vainqueur , & t'égalér à lui.
Il eſt un sûr moyen de finir ta diſgrace ,
Soions amis.

BAJAZET.

Qu'entends-je ? Et quelle eſt ton audace ?

Apprends à me connoître. Une indigne priſon ,
Auroit-elle à ce point égaré ma raiſon ?
Moi , ton Ami ? Ce nom . . .

TAMERLAN.

Ce nom feroit ta gloire.

As-tu donc dans mes fers oublié ma victoire ?
Trop heureux de pouvoir obtenir ma pitié ,
Oſes-tu refuſer juſqu'à mon amitié ?

BAJAZET.

Oſes-tu me l'offrir ? L'orgueil de ma naiſſance ,
Ne voit point entre nous d'odieuſe diſtance.
Les hommes ſont égaux quand ils ſont vertueux.
Mais un Trône élevé par des crimes heureux . . .

TRAGÉDIE.

7

TAMERLAN.

Qui te retient ? Poursuis un discours qui me brave.
J'ai puni l'Ennemi, je pardonne à l'Esclave.
Tu devrois cependant avec moins de fierté,
Entendre en ta faveur ce que j'ai projeté.
Quels que soient mes desseins, je puis agir en Maître :
Je le suis de ton sort ; je veux cesser de l'être.
Mérite les bontés d'un vainqueur généreux,
Et ne t'obstine point à vivre malheureux.

BAJAZET.

Quittons ces vains discours. Que voulois-tu m'apprendre ?
Déclare tes desseins, si je puis les entendre.

TAMERLAN.

Moi, puis-je te compter au rang de mes amis ?
Réponds toi-même enfin ; car ce n'est qu'à ce prix

BAJAZET.

A ce prix ? C'est assez. Je n'ai rien à répondre.

TAMERLAN.

Téméraire Captif, je sçaurai te confondre.
Par un farouche orgueil tu crois te signaler :
Mais je sçai les moyens de te faire trembler.
Tu connoîtras bien-tôt. . . .

BAJAZET.

Ordonne qu'on prépare

Ce que peut inventer la rage d'un Tartare ;
Sous l'horreur des tourmens essaie à m'accabler.
Ai-je bien entendu ? Tu me feras trembler !
Un vil chef de Brigands ose pousser l'outrage,
Jusques à me tenir un semblable langage ?

A iiij

8 BAJAZET PREMIER,

Le sort de Bajazet (Ciel ! & tu l'as permis !)
Est donc entre les mains de pareils Ennemis ?
Je ne t'écoute plus. S'il faut cesser de vivre ,
Assemble tes Bourreaux ; je suis prêt à les suivre.

TAMERLAN.

Gardes , qu'on le remene.

S C E N E I V.

TAMERLAN, ODMAR, GARDES.

TAMERLAN.

O U me vois-je réduit ?
Ah ! qu'ai-je fait , Odmâr , & quel en est le fruit ?
Mais j'ai dû le prévoir. Bajazet inflexible
A l'offre du pardon ne peut être sensible,
C'est un nouvel affront à ses yeux irrités.
On hait d'un Ennemi jusques à ses bontés,
Tu n'as pas oublié la sanglante journée
Qui soumit à mes Loix sa fiere destinée.
Je comptois le laisser Prisonnier sur sa foi.
De quel air menaçant il parut devant moi !
D'un Camp , où mille cris publioient ma Victoire ,
Il voulut se former un théâtre à sa gloire.
Un invincible orgueil animoit ses discours :
De ses prosperités il rappella le cours ;

Et bravant ma rigueur , qu'il rendit nécessaire ,
 Il contraignit enfin ma clémence à se taire ;
 Du plus ardent courroux on me crut enflammé.
 J'ordonnai qu'en ces lieux il seroit renfermé ,
 Axalle fut chargé du soin de l'y conduire ,
 Long-temps de son destin je craignis de m'instruire.
 Hélas ! livré dès lors à de secrets ennuis ,
 Je pressentois les maux qu'il m'a causé depuis.

O D M A R.

Lui , Seigneur ? Eh , que peut un Captif misérable ,
 Gémissant sous le poids dont votre main l'accable ?
 Vous offenserez-vous d'une vaine fierté ,
 D'un orgueil indiféret qu'il a trop écouté ,
 Lorsque maître absolu de toute sa famille ? . . .

T A M E R L A N.

Pourquoi dans Samarcande ai-je arrêté sa fille ?
 C'est elle seule , ami , que je doi redouter.

O D M A R.

Quel trouble dans ces lieux pourroit-elle exciter ?
 Son cœur tout occupé d'un souvenir funeste ,
 Laisse à peine échapper une plainte modeste.
 Tremblante pour les jours d'un Pere malheureux ,
 L'ardeur de le venger n'entre point dans ses vœux.

T A M E R L A N.

Tu le crois ? Cependant sa jeunesse , ses charmes ,
 Sa douleur même , Odmar , tout lui prête des armes.
 Quel œil , en la voyant , ne se plaît à la voir ?
 L'Amour maître d'un cœur , en chasse le devoir.

10 BAJAZET PREMIER,

On ne reconnoît plus ni respect , ni contrainte ,
 On brave le péril , on le cherche sans crainte.
 Forcée à disparoître après de vains efforts ,
 La vertu veut en vain exciter les remords ,
 Un cœur se livre entier au penchant qui l'entraîne ;
 Les nœuds les plus sacrés , il les brise sans peine ;
 De l'amitié , du sang , il étouffe la voix ;
 L'Amour enfin , l'Amour ne connoît point de loix.

ODMAR.

Seigneur !

TAMERLAN.

Il faut ici te découvrir mon ame.

Je soupçonne , je crains une secrette flâme.

ODMAR.

Ah ! d'un Sang malheureux , proscrit dans ce séjour ,
 Qui voudroit seconder la vengeance , ou l'amour ?

TAMERLAN.

Que tu pénétrés mal le chagrin qui me presse !

Apprens tout. Je rougis d'avouer ma foiblesse :

Mais cesse d'applaudir à ma fausse vertu.

Connois les soins honteux dont je suis combattu

Si le fier Bajazet a bravé ma colere ,

S'il demeure impuni. . . sa fille a sçu me plaire :

Et trop digne en effet de mon inimitié ,

C'est l'Amour qui le sauve , & non pas la pitié.

Tu ne t'attendois pas à cet aveu funeste :

Mais ne va point blâmer des feux que je déteste.

De ce fatal amour plus fort que ma raison ,

J'ai combattu long-temps l'invincible poison.

Pour arracher mon cœur au penchant qui l'attire ,
 Je me suis dit cent fois tout ce qu'on peut me dire .
 J'ai fui mon ennemie. Hélas ! loin de ses yeux ,
 L'Amour qui me poursuit , ne triomphoit que mieux ;
 Et me l'offrant sans cesse avec de nouveaux charmes ,
 Le cruel , contre moi tournoit mes propres armes .
 L'affreuse jalousie agissant à son tour ,
 Me fit précipiter , & cacher mon retour .
 J'arrive ; & dans l'instant volant chez Astérie
 Quelle fut ma douleur , ou plutôt ma furie !
 Je surpris des discours qui sembloient m'annoncer ,
 Qu'un Rival plus heureux l'aime sans l'offenser .

O D M A R.

Que dites-vous , Seigneur ?

T A M E R L A N.

Honteux de ma faiblesse ,

Je voulus m'affranchir d'une indigne tendresse .
 Tout sembla succéder à mes nouveaux desirs .
 Mon cœur moins agité retenoit ses soupirs ;
 Et presque indifférent en voyant ma Captive ,
 J'espérois rappeler ma raison fugitive .
 Quelle erreur réveillant mes sentimens jaloux ,
 Au flambeau de la haine alluma mon courroux !
 D'un charme séducteur croyant mieux me défendre ,
 Contre un objet aimé , j'osai tout entreprendre .
 Du superbe Ottoman j'augmentai les malheurs :
 Astérie en frémit , & fit parler ses pleurs .
 On m'y crut insensible ; & le pensant moi-même ,
 J'applaudis en secret à ma rigueur extrême .

12 BAJAZET PREMIER,

C'est ainsi qu'essayant d'inutiles efforts,
 De l'Amour déguisé je suivois les transports.
 Mes yeux se sont ouverts ; & j'ai lû dans mon ame
 Le triomphe certain d'une funeste flâme.
 D'un chimérique espoir mon cœur désabusé,
 A remplir ses destins s'est enfin disposé.
 Mais toujours un rival présent à ma mémoire,
 Sembloit avec mes feux intéresser ma gloire.
 Pour rompre ses projets, pour assurer les miens ;
 J'ai voulu que l'hymen me prêtât ses liens.

O D M A R.

D'un vaincu, d'un captif, la fille infortunée !

T A M E R L A N.

Oui, j'allois à son sort unir ma destinée,
 Si ce même Captif, démentant sa fierté,
 Eût pû donner un frein à sa témérité.
 J'avois expès mandé cet ennemi farouche ;
 J'allois me découvrir : il m'a fermé la bouche ;
 Et ses emportemens, que je devois punir,
 M'ont fait d'un soin plus doux perdre le souvenir.
 Que faire cependant ? Haine, Dépit, Vengeance ;
 Amour, pour m'accabler, tout est d'intelligence.
 Bajazet ! Astérie ! O vœux irrésolus !
 O trouble affreux d'un cœur qui ne se connoît plus !

O D M A R.

Je l'avoûrai, Seigneur, on ne peut que vous plaindre ;
 Mais, parmi tant de maux, il vous en reste à craindre ;
 Car ne vous flattez pas ; je connois Bajazet :
 Qu'il n'apprenne jamais ce funeste secret.

T R A G E D I E.

13

Du moins , (& c'est assez que l'amour vous surmonte ;)

D'un refus trop sensible épargnez-vous la honte.

T A M E R L A N.

Ah ! Si jusqu'à ce point il osoit m'irriter !

O D M A R.

Qui méprise la mort , n'a rien à redouter.

D'ailleurs , que produiroit une aveugle furie ?

Pourriez-vous immoler le pere d'Astérie ?

Pensez-vous que son sang , par vos mains répandu ,

Vous rendroit le repos que vous avez perdu ?

Il est , Seigneur , il est une plus noble voye.

L'Amour triomphe : osez lui disputer sa proie.

Pour briser les liens que sa main a formés ,

Eloignez de vos yeux ce qui les a charmés.

Andronic va bien-tôt retourner dans la Grece ;

Confiez-lui le soin d'y mener la Princesse.

T A M E R L A N.

Andronic ! Triste objet d'un éternel courroux ,

Qui , contre Bajazet a conduit tous mes coups ;

Lui , qu'elle ne peut voir sans répandre des larmes ;

Lui , qui vint implorer le secours de mes armes ,

Quand son Père , déjà vaincu par Bajazet ,

Alloit , sans mon appui , devenir son sujet !

Non ; ne lui faisons point cette nouvelle offense.

Mais , que vois-je ! Grand Dieu ! C'est elle qui s'avance.

S C E N E V.

TAMERLAN, ASTE'RIE, ODMAR, GARDES.

ASTE'RIE.

EH bien, Seigneur ! mon pere a paru devant vous ;
Ne peut-il inspirer des Sentimens plus doux ?
Accablé sous le poids d'une honteuse chaîne ,
Dans le sein du malheur est-il digne de haine ?
Et lorsqu'après six mois vous voulez lui parler ,
Ne voyez-vous ses maux , que pour les redoubler ?

TAMERLAN.

Non, Madame ; à regret je vois couler vos larmes.
Ce jour alloit finir de trop longues allarmes ,
Bajazet, de son sort arbitre désormais ,
Sortoit de sa prison pour n'y rentrer jamais ;
Il remontoit au Trône : Enfin ce jour , peut-être ,
De mon propre destin l'auroit rendu le maître.
Pour fléchir son orgueil , que n'ai-je point tenté ?
Il brave également ma haine , & ma bonté.
Qu'il jouisse à loisir des fruits de son audace !
Le moment est passé pour obtenir sa grace :
S'il porte encor des fers que j'ai voulu briser ,
Ce n'est pas moi , c'est lui qu'il en faut accuser.

TRAGÉDIE.

15

ASTÉRIE.

Ah! Seigneur, s'il est vrai que plaignant ma misère,
Vous songiez en effet à me rendre mon Pere,
La fierté d'un Captif vous doit-elle émouvoir?
Ne pardonne-t-on rien à l'affreux désespoir?
Avez-vous oublié sa fortune première?
Il voïoit sous ses loix la Terre presque entière.
Vous seul, interrompant le cours de ses destins,
Fîtes un malheureux du plus grand des Humains.
Quel revers! Les horreurs d'un indigne esclavage
De Bajazet vaincu, devinrent le partage.
Il parle en maître encor, lorsqu'il faut obéir:
Mais enfin un grand cœur ne sçait point se trahir.
Hélas! J'avois pensé qu'Ennemi magnanime,
Vous-même approuveriez la vertu qui l'anime;
J'ai crû que, repentant d'une injuste rigueur,
Vous alliez nous montrer un généreux Vainqueur;
J'attendois en ce jour le terme de ma peine;
Et ce jour plus fatal ajoute à votre haine.

TAMERLAN.

Je n'ai point mérité ces reproches honteux;
Votre pere, lui seul, a trompé tous nos vœux:
Mais, quand vous gémissiez du malheur qui l'accable,
D'un pareil sentiment le croyez-vous capable?
Privé depuis six mois du plaisir de vous voir,
Devoit-il mépriser ce favorable espoir?
Le soin de m'outrager remplit toute son ame;
Il veut se perdre: Eh bien, il périra, Madame;

16 BAJAZET PREMIER,

L'arrêt est prononcé.

A S T E' R I E.

Nous périrons tous deux,
Seigneur ; vous unirez deux captifs malheureux.
Oui, puisque ma douleur vous éprouve inflexible,
Je sçaurai m'affranchir de ce spectacle horrible.
Mon Pere, en expirant, marchera sur mes pas ;
Et je vais lui fraïer les routes du trépas.

T A M E R L A N *ému.*

Madame !

A S T E' R I E.

Eh bien, Seigneur, jouissez de mes larmes ;
Le désespoir pour vous a-t-il donc tant de charmes ?
Fille de Bajazet ! je tombe à vos genoux ;
Et je ne puis encore !

T A M E R L A N.

Ah ! Que demandez-vous ?

A S T E' R I E.

Seigneur !

T A M E R L A N.

Vous le voulez ; il faut vous satisfaire.
Que lui-même aujourd'hui ne nous soit plus contraire
Tentez sur son esprit ce que peut votre amour ;
Vous sçauvez mes desseins avant la fin du jour.
(*à ses Gardes.*)

Vous, Bajazet est libre ; allez ; il peut paroître.
(*à Astérie.*)

Que je sois son ami ; je n'aspire qu'à l'être.

SCENE VI.

SCÈNE VI.

TAMERLAN, ODMAR, GARDES

ODMAR.

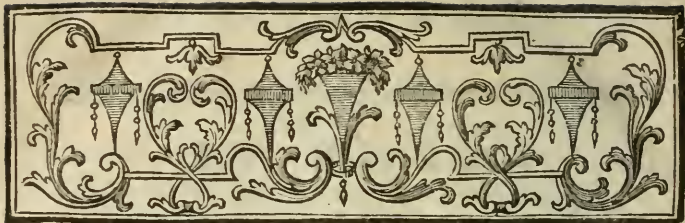
QUE faites-vous, Seigneur? Dans quel abîme affreux
Bajazet!

TAMERLAN.

Je t'entens : mais enfin je le veux.

Dût sa haine toujours être plus obstinée ;
Le sort en est jetté, ma parole est donnée.
Va le chercher : Ecoute, un second entretien
Ne feroit qu'irriter son esprit & le mien.
Il vaut mieux par ta voix lui déclarer ma flâme :
Tu connois mes desseins ; découvre lui mon ame ;
Tandis que, pour sçavoir l'effet de tes discours,
Je m'en vais d'Andronic emploïer le secours :
Peut-être qu'avec lui Bajazet moins farouche
Daignera s'expliquer sur tout ce qui me touche.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ASTE'RIE, ZAIDE.

Z A I D E.



A D A M E, est-il donc vrai ? Le Tyran désarmé
D'une aveugle fureur n'est-il plus animé ?
On dit que libre enfin Bajazet doit paroître.

A S T E ' R I E.

Oui, Zaïde ; en effet, tu vas revoir ton maître.
Hélas !

Z A I D E.

Vous soupirez ! Vos malheurs vont finir.
Faut-il en conserver l'éternel souvenir ?
Quand du Ciel apaisé la bonté se déploie ,
N'osez-vous un moment vous livrer à la joye ?

N'avons-nous point assez éprouvé son courroux ?

Dédaigner ses présens , c'est mériter ses coups.

A S T E' R I E.

Tes yeux sont éblouis par des images vaines :

Tu crois que Tamerlan veut terminer nos peines !

Quels que soient ses desseins , qu'on ne peut pressentir ,

Crois-tu que Bajazet y veuille consentir ?

Aigri par son malheur , une vertu farouche

Le rend trop insensible à tout ce qui le touche.

Je ne me flatte point : Deux fois , ce même jour

A vû mon Pere , esclave & libre tour-à-tour.

Ce calme d'un moment grossira la tempête ;

Les nuages déjà s'assemblent sur ma tête ;

La foudre va tomber ; & ce jour malheureux

Doit mettre enfin le comble à mes destins affreux.

Z A I D E.

Pourquoi vous occuper de ces vaines allarmes ?

Faut-il que chaque instant soit marqué par vôtres larmes ?

Bajazet va sortir ; & prête à le revoir ,

D'un bonheur assuré vous refusez l'espoir !

A S T E' R I E.

Eh ! Que vas-tu penser , si même sa présence . . . ?

Chère Zaïde , hélas ! approuve mon silence.

Z A I D E.

Quoi ! Vous craignez d'ouvrir votre cœur devant moi ?

A S T E' R I E.

Zaïde , mes revers ont éprouvé ta foi :

Tu n'es que trop sensible au malheur qui m'opprime ;

Mais ne me force point à déclarer mon crime ;

Bij

20 BAJAZET PREMIER,

Epargne à ma fierté de semblables aveux.

Z A I D E.

Juste Ciel! Aimez-vous? Ah! parlez.

A S T E' R I E.

Tu le veux ;

Je n'y résiste plus ; tu seras satisfaite :

Mais peux-tu bien encore ignorer ma défaite?

Ai-je pô si long-temps déguiser mes ennuis ?

Méconnoît-t'on l'amour à l'état où je suis ?

Eh bien ; apprens enfin ce qui me désespère :

L'objet de tous mes vœux est l'ennemi d'un Pere

Z A I D E.

Qu'entens-je ? Tamerlan !

A S T E' R I E.

Ah ! Qu'oses-tu penser ?

Ce barbare Vainqueur ne sçait que m'offenser.

Non , non ; ce n'est point lui qui me rendra coupable. ...

Plût au Ciel qu'Andronic ne fût pas plus aimable.

Z A I D E.

Vous aimez Andronic ?

A S T E' R I E.

Les pleurs que j'ai versés ,

Mon trouble , ma rougeur le découvrent assez.

Je sçai que tout condamne une aveugle tendresse ,

Qu'Andronic est le fils de l'Empereur de Grèce ,

Que son pere a causé la disgrâce du mien ;

Mais l'amour m'a réduite à n'examiner rien.

Ou plutôt , cet amour s'emparant de mon ame ,

N'y fit naître d'abord qu'une innocente flâme.

Au camp de Bajazet Andronic député,
Le trouve inaccessible aux offres d'un Traité.
Bursé déjà renduë , & la Grèce en allarmes,
Offroient un champ trop vaste au progrès de nos armes.
Andronic cependant fut conduit devant moi :
Le sort , qui de l'Amour nous a fait une Loi ,
A marqué de tout temps le moment redoutable
De notre indifférence écueil inévitable.
Malgré l'orgueil jaloux , on est forcé d'aimer ,
Dès que l'on voit l'objet qui doit nous enflammer.
Cruelle vérité qui nous fut trop connue !
Andronic se troubla ; je pâlis à sa vûe.
Nous pouffions des soupirs ; nous n'osions nous parler ;
Nos yeux se remplissoient de pleurs prêts à couler.
Il rompit le premier ce silence funeste
Que te dirai-je enfin ? Tu pénétres le reste.
Ma fierté s'oublia dans ce triste entretien,
Et je payai son cœur de la perte du mien.
O , comble de nos maux ! Tamerlan se déclare.
Emanuel bien-tôt est joint par le Tartare.
Mon pere abandonné tombe aux mains du Vainqueur ;
Je crûs que ce revers m'alloit rendre mon cœur.
Andronic ne s'offroit à ma triste pensée ,
Que comme un ennemi qui m'avoit offensée.
Je n'écoutois alors que mes ressentimens :
L'Amour n'osa parler dans ces premiers momens.
Mais , hélas ! Andronic arrive sur mes traces ;
Je voi son désespoir partager mes disgraces ;

22 BAJAZET PREMIER ;

Il me cherche , il me fuit ; & mes vœux incertains
Me découvrent des feux que je croïois éteints.

Z A I D E.

Ah ! devez-vous nourrir une funeste flâme ?
L'Amour est-il donc fait pour captiver votre ame ?

A S T E' R I E.

Ne crains rien ; je rendrai ses efforts superflus ;
Et sur moi l'honneur seul a des droits absolus :
Ce n'est point un Tyran , Zaïde ; c'est un maître ,
Mais qui veut pour sujets des cœurs dignes de l'être.
Oui , je serai toujours attentive à sa voix :
Tu me verras mourir ou vivre sous ses loix.
Non , mon pere ; ta fille aux malheurs condamnée ;
Ne trahira jamais le sang dont elle est née.
Tu ne rougiras point de mes embrassemens. . . .
Mais qui peut retarder ces fortunés momens ?
Zaïde , il ne vient point ! Quel obstacle l'arrête ?
Quoi , j'ai pû conserver une si chere tête !
J'ai fait tomber du moins ses indignes liens :
Je le verrai , mes bras se perdront dans les siens. . . .
Quelqu'un vient. Je me trouble ; & mon ame attendrie. . . .
Zaïde , c'est lui-même.

(Elle court se jeter aux pieds de Bajazet.)

SCÈNE II.

BAJAZET, ASTÉRIE, ZAÏDE.

BAJAZET *relevant Astérie.*

O , Ma chere Astérie!

ASTÉRIE.

O , mon pere!

BAJAZET.

Ah ! ma fille ; est-ce vous ? Dans quels lieux ,
 Dans quel état le sort vous présente à mesyeux !
 Grand Dieu ! Si mon malheur t'a paru légitime ,
 Devoit-elle subir la peine de mon crime ?
 J'ai causé votre perte : Ah , mortelles douleurs !
 Et l'auteur de vos jours , l'est de tous vos malheurs.
 Vous vous attendrissez ! Je voi couler vos larmes !

ASTÉRIE.

Seigneur , de ce moment ne troublez point les charmes.
 Vous plaignez mes malheurs ! Il n'en est plus pour moi.
 Tous mes vœux sont remplis , puisque je vous revoi.
 Ciel ! dont j'ai si long-temps accusé la colere ,
 Oui , tout est réparé ; tu m'as rendu mon pere.

BAJAZET.

Il ne vit que pour vous. Ce Ciel m'en est témoin ;
 Le sort de mes enfans fait mon unique soin.

B iij

24 BAJAZET PREMIER,

Un si grand intérêt a prolongé ma vie.

Ah ! Si leur liberté n'eût pas été ravie ,

Le trépas prévenant la honte de mes fers ,

M'eût sauvé cet affront aux yeux de l'Univers.

Ne reste-t-il que vous de toute ma famille ?

Qu'a-t-on fait de mes fils ? Instruisez-moi , ma fille.

ASTÉRIE.

Mes freres ne pourront adoucir vos ennuis.

BAJAZET.

Ils sont morts !

ASTÉRIE.

Non , Seigneur : Dans la Grèce conduits ,

On les a réservés pour un autre esclavage ;

D'Emanuel vainqueur , ils furent le partage.

Ce Palais , jusqu'ici , m'a servi de prison.

BAJAZET.

Voilà donc le destin d'une illustre Maison !

Mais , ma fille , ces traits de l'aveugle fortune ,

Ne peuvent ébranler qu'une vertu commune.

Un grand cœur doit toujours , dans ces extrémités ,

Mépriser des revers qu'il n'a pas mérités ;

Et quelque soit enfin le sort qui nous accable ,

On n'est point malheureux quand on n'est point coupable.

Je me pouvois sans doute épargner ce discours :

Vous n'avez pas besoin d'un semblable secours.

Prévenant les conseils d'un pere qui vous aime ,

Le sang qui vous forma se suffit à lui-même.

Laissons à la fortune épuiser son courroux ;

Vous sçauvez bien encor parer ses derniers coups.

A S T E' R I E.

De quel autre malheur suis-je donc menacée?

B A J A Z E T.

Tamerlan a déjà déclaré sa pensée.

A S T E' R I E.

Tamerlan? Quoi, Seigneur; pourroit-il s'oublier?...

B A J A Z E T.

Où, ma fille, à son fort il prétend vous lier.

Cet infâme Brigand élevé par le crime,

Osera vous offrir un sceptre illégitime:

C'est pour vous que son choix se déclare aujourd'hui.

A S T E' R I E.

Je choisirai la mort plutôt que d'être à lui.

Mais peut-être, Seigneur, qu'un récit infidèle,

Vous a de ce projet annoncé la nouvelle,

Il seroit parvenu sans doute jusqu'à moi.

B A J A Z E T.

Il n'est que trop certain. Croïez-en mon effroi.

A peine renfermé par l'ordre de leur Maître,

J'entends du bruit; on ouvre; Odmar se fait connoître.

» Vous êtes libre encor, dit-il; ménagez mieux

» De votre liberté les instans précieux.

» N'écoutez plus enfin une aveugle furie.

» L'Empereur vous permet de revoir Astérie.

» Méritez ses bontés. Il daigne l'épouser,

» Andronic est chargé de vous y disposer.

Pour la première fois, mon ame intimidée,

A frémi, je l'avouë, à cette horrible idée.

Tamerlan votre Epoux!

26 BAJAZET PREMIER;

ASTE'RIE.

Vous ne le craignez pas ,
Seigneur ! je puis braver de pareils attentats.
Voilà donc les secrets dont on devoit m'instruire !
Qu'une ame généreuse est facile à séduire !
Tantôt , de ses discours perçant l'obscurité ,
J'ai dû voir, & j'ai vû l'affreuse vérité.
Mais croiant que son cœur devenoit magnanime ;
Ma vertu n'osoit plus le soupçonner d'un crime.
Et sur quel fondement a-t'-il pris cet espoir ?
Tiran ! mon cœur du moins est hors de ton pouvoir.
Que ton indigne amour cherche quelque autre proie . . .

BAJAZET.

Ma fille, c'est assez ; vous me comblez de joie.
On vient. C'est Andronic qui porte ici ses pas.

ASTE'RIE , *à part.*

Le Perfide !

SCENE III.

ANDRONIC, BAJAZET, ASTE'RIE,
ZAIDE, ARCAS.

ANDRONIC.

Seigneur, ne vous offensez pas ,

Si j'ose en ce moment vous rendre mon hommage,
Vous sçavez distinguer le respect de l'outrage.
Mais n'ai-je point troublé votre entretien secret ?
Vous me voyez peut-être avec quelque regret ?
Pardonnez. J'ignorois que déjà la Princesse
Recueilloit en ce lieu les fruits de sa tendresse.
Depuis que Tamerlan la retient sous ses Loix ,
Elle m'entend ici pour la première fois.
Indigné de la voir captive , abandonnée ,
J'ai souvent accusé l'aveugle destinée ;
Mais j'ai toujours pris soin de m'éloigner des lieux ,
Où mille objets cruels bleffoient déjà ses yeux.
Combien j'ai détesté la fatale Victoire ,
Qui combla vos malheurs , en nous couvrant de gloire !
Avec quel desespoir ai-je vû dans les fers ,
Un Sang' qui sembloit né pour régir l'Univers !
Que n'ai-je pû , Seigneur , vous être moins contraire !

B A J A Z E T.

Prince , vous avez fait ce que vous deviez faire ,
De la Grèce , en vos mains , l'Empire étoit remis :
Vous avez combattu contre ses Ennemis :
Ma valeur inutile a cédé sous le nombre ,
De tout ce que j'étois , je ne suis plus que l'ombre.
Triomphant autrefois , aujourd'hui désarmé ,
Dans une Tour obscure on me tient renfermé ,
Le sort m'a fait tomber du rang le plus auguste ;
Mais ce crime du sort ne me rend point injuste.
Je connois vos vertus ; & je ne puis penser
Qu'un Prince que j'estime ait voulu m'offenser :

28 BAJAZET PREMIER,

De la part du Tiran on m'avoit fait entendre....

ANDRONIC.

Oui , Seigneur , il aspire à se voir votre Gendre.

Je n'ai pû refuser à ses empressemens ,

De venir m'informer quels sont vos sentimens.

BAJAZET.

Et quels soupçonnez-vous , Prince , qu'ils doivent être ?

ANDRONIC.

Il ne m'appartient pas de vouloir les connoître.

Votre sort en dépend : & cependant je crains ,

Que vous n'approuviez pas de semblables desseins.

BAJAZET.

Les approuver ? Qui , moi ! que trahissant ma gloire ,

D'un opprobre éternel je charge ma mémoire ?

Non , non ; je n'irai point , vil jouet des revers ,

'Affocier mon sang à cent crimes divers.

Eh ! que penseriez-vous , si le soin de ma vie ,

Avoit pû m'abaisser à cette ignominie ?

Prince , quelques malheurs dont je sois menacé ,

Vous rougiriez pour moi , si j'avois balancé.

ANDRONIC.

Mais songez qu'un refus....

BAJAZET.

Je n'ai plus rien à dire.

Allons , ma fille.

SCÈNE IV.

ANDRONIC, ARCAS.

ANDRONIC.

O Ciel ! contre moi tout conspire.
De quel indigne emploi m'étois-je donc chargé ?
Quel surcroît de tourmens pour mon cœur affligé !
Tamerlan me choisit pour seconder sa flâme !
Le Cruel !

ARCAS.

Quel transport s'empare de votre ame ?
D'où peut naître soudain ?....

ANDRONIC.

A ce trouble fatal.

Arcas, de Tamerlan, reconnois le Rival.

ARCAS.

Seigneur !...

ANDRONIC.

Il n'est plus temps de t'en faire un mystère ,
Je brûlois pour la Fille en combattant le Pere.
Je n'ai point oublié, ni le lieu, ni le jour,
Le Camp de Bajazet vit naître mon amour.
Il fallut m'éloigner. Bajazet, Astérie,
Eprouvent des destins toute la barbarie.

30 BAJAZET PREMIER ;

On les traîne en ces lieux. J'y vole sur leurs pas ,
 Témoin de mes transports , tu ne les connus pas.
 Non , je ne cherchois point , esclave de la haine ,
 Le plaisir inhumain de jouir de leur peine :
 Mon cœur ne connoît point ces mouvemens honteux ;
 Eh ! l'on doit bien au moins plaindre les malheureux !
 Un sentiment plus vif , Arcas , je le confesse ,
 M'interessoit au sort d'une jeune Princesse ;
 Et l'amour , indigné de voir couler ses pleurs ,
 M'inspira le dessein de finir leurs malheurs.

A R C A S.

Quoi ! Voulez-vous , Seigneur , vous charger de leur fuite ?

A N D R Ò N I C.

Oui , si l'on daigne , Arcas , m'en laisser la conduite ,
 Je veux tout hazarder. Hélas ! malgré mes soins ,
 Je n'ai pu jusqu'ici lui parler sans témoins.
 D'odieux surveillans sans cesse environnée ,
 Elle ignore à quel point je plains sa destinée.
 Mais pourquoi m'occuper de ce vain souvenir !
 Oublions le passé ; songeons à l'avenir.
 Si je dois renoncer à l'aimable Astérie ,
 Défendons-là du moins d'un Vainqueur en furie ;
 Qu'elle-même , à son gré , dispose de son sort ;
 Protégeons sa vertu contre un coupable effort ;
 Que le fier Tamerlan apprenne à nous connoître ,

A R C A S.

Avez-vous bien pensé qu'il est ici le Maître ,

Que vous allez vous perdre, au lieu de la sauver?

ANDRONIC.

Quelque soit ce péril, il faudra l'éprouver.

A R C A S.

Quel fruit espérez-vous d'une tendresse vaine?

ANDRONIC.

Quoi! veux-tu la livrer à l'objet de sa haine?

A R C A S.

Mais vous-même, Seigneur, pouvez-vous vous flatter?...

ANDRONIC.

Ne pouvant l'obtenir, je veux la mériter,
Le dessein est formé; rien ne m'en peut distraire.

Aux loix de son Tiran je prétends la soustraire.

Dans ce pressant danger il faut la secourir;

Il le faut, cher Arcas, quand je devois périr.

Allons, de Bajazet justifier l'estime,

En signalant l'horreur que m'inspire le crime.

Le Ciel n'avouera point un injuste pouvoir:

Mais du moins Andronic aura fait son devoir.

A R C A S.

M'en croirez-vous, Seigneur? Avant que d'entreprendre,

Attendez le parti que Tamerlan va prendre.

Ne précipitez rien; & sans vous déclarer,

Laissez ouvrir le champ où vous voulez entrer.

Car enfin ce Tiran contre qui l'on conspire,

Cet odieux Rival a sauvé votre Empire.

Emanuel, sans lui, détruit par Bajazet,

Où devenoit Esclave, ou n'étoit qu'un Sujet.

Ah! n'oubliez jamais cet important service,

Ne soiez point injuste, en blâmant l'injustice:

32 BAJAZET PREMIER,

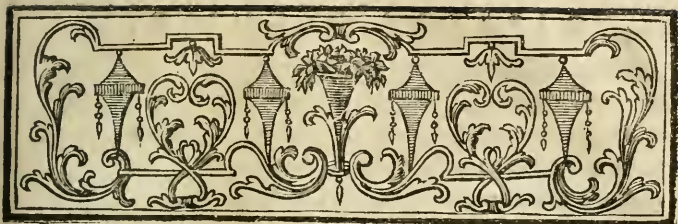
D'ailleurs, que sçavez-vous si dans le fond du cœur,
On ne s'applaudit point de l'amour d'un Vainqueur.
Si l'on préfère au Trône un funeste esclavage ?

ANDRONIC.

'Arcas, à la vertu c'est faire trop d'outrage.
Connois mieux Astérie ; & ne soupçonne pas,
Un cœur si généreux d'un sentiment si bas.
Pleine du noble orgueil qu'inspire la naissance,
Pourroit-elle approuver une indigne alliance :
Ce même Tamerlan, sur le Trône monté,
Est toujours Tamerlan né dans l'obscurité.
Non, non, à cet hymen c'est envain qu'il aspire.
Cependant, de mon Pere il a sauvé l'Empire !
Ce qu'il a fait pour nous, je suis prêt aujourd'hui,
S'il a des Ennemis, à le faire pour lui.
La gloire est, de mon cœur, la première maîtresse.
Au sort de Tamerlan l'amitié m'intéresse.
Je sçaurois immoler mes vœux à son bonheur :
Mais je ne lui dois pas immoler mon honneur.
L'innocence gémit ; & mon ame allarmée,
A ses tristes accens n'est point accoutumée :
Et sans songer qui j'aime, où qui je dois aimer,
Je serai l'Ennemi de qui veut l'opprimer.

Fin du second Acte.

ACTE



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ASTERIE, ZAIDE.

ZAIDE.



ALGRE' tous vos chagrins , vous deviez
vous contraindre ,
Madame. Bajazet aura lieu de se plaindre.
A peine a-t-il joui de vos embrassemens ,
Et vous l'abandonnez dans ces premiers
momens !

Il falloit demeurer : j'ose encor vous le dire.

ASTERIE.

Zaïde, en le quittant, je fais ce qu'il desire ;

Et les soins differens dont il est agité ,

Me laissent de mes maux gémir en liberté.

Quel temps j'avois choisi pour te montrer mon ame ?

Combien ai-je à rougir d'une honteuse flâme !

C

34 BAJAZET PREMIER,

Quel horrible tourment au mien peut être égal ?
Le Perfide ! à mes yeux , parler pour son Rival !
Mais je ne m'en plains point ; mon ame en est ravie ;
C'en est fait. Rien enfin ne m'attache à la vie.
Je mourrai sans regret ; heureuse que du moins ,
Ma foiblesse n'ait eu que tes yeux pour témoins !

Z A I D E.

Quoi , Madame ! quelle est cette douleur nouvelle ?

A S T E' R I E.

Toi-même , n'as-tu pas entendu l'Infidèle ?
N'étois-tu pas présente à tout cet entretien ?
Mon cœur peut-il douter des sentimens du sien ?
Il craint que Bajazet , ferme dans sa colère ,
N'enleve à Tamerlan tout espoir de me plaire.
Sont-ce là les fraïeurs qui doivent le troubler ?
Ciel ! falloit-il encor l'Ingrat pour m'accabler ?

Z A I D E.

Son discours , je l'avoue , a bien dû vous surprendre :
Je ne sçai cependant comment on doit l'entendre.
Andronic vous aimoit. Un jour , un seul moment ,
Auroit-il pû produire un si grand changement ?
J'ai peine à soupçonner cette affreuse inconstance.

A S T E' R I E.

Comme il s'applaudissoit d'avoir fui ma presence !
Avec quel art trompeur il vantoit son respect !
Mais , dis-moi ; l'as-tu vû pâlir à mon aspect ?
L'as-tu vû se troubler ? Ah ! ce soupçon l'outrage ;
Il sçait se parjurer sans changer de visage.

TRAGÉDIE.

35

Le perfide qu'il est, en entrant dans ces lieux,
N'a pas même vers moi daigné tourner les yeux.
Ah, trop frivole espoir dont j'étois animée !
Et peut-être l'Ingrat ne m'a jamais aimée.
Il redoute ma vûe ! Il cherche à s'éloigner !
Ah ! c'est un embarras qu'il se peut épargner.
Non, Traître, ne crains point qu'à m'oublier trop prompte ,
Je t'aïlle fatiguer du récit de ma honte ;
Que je m'abaisse encor jusqu'à te reprocher ,
Un mépris, que du moins tu m'aurois dû cacher.
Va, n'appréhende rien. J'en suis d'accord moi-même.
Tu ne me verras plus.

Z A I D E.

Ma surprise est extrême.

A S T E' R I E.

Quoi donc ?

Z A I D E.

Il vient à vous.

SCENE II.

ANDRONIC, ASTERIE, ZAIDE.

ANDRONIC.

N E me condamnez pas,

Madame.

ASTERIE.

Quel sujet adresse ici vos pas ?

Est-ce votre Ami , Prince , ou plutôt votre Maître ,
Qui vous a devant moi commandé de paroître ?
Vous me vouliez sans doute aider de vos conseils !
Mais le Sang dont je fors n'en suit point de pareils.

ANDRONIC.

Ah ! demeurez , Madame. Au nom de votre Pere ,
Daignez me voir ; daignez m'entendre sans colere.
Pour la première fois nous pouvons nous parler ;
Et je n'ai point appris l'art de dissimuler.
Je ne viens point ici vous vanter la constance,
D'un malheureux amour pros crit dès sa naissance.
Ce même amour , au moins , s'il me rend criminel ,
Auroit dû m'épargner un reproche cruel.
Je n'ai jamais pensé que la main d'Astérie ,
Pût devenir le prix d'une aveugle furie.
Je connois Bajazet ; je vous connois tous deux :
Mais on pouvoit aussi me croire généreux,

Votre Pere abusé n'a pas voulu m'entendre ;
 A d'injustes soupçons il s'est laissé surprendre :
 Je ne m'attendois pas qu'ils iroient jusqu'à vous ;
 Et pour comble d'horreurs, vous les partagez tous !
 Voïez-moi tel enfin que j'ai dû vous paroître ,
 Vous dépendez ici d'un Ennemi, d'un Maître.
 Ce Titre vous offense ! Il m'échape à regret.
 Songez pourtant, songez qu'il l'est trop en effet ;
 Qu'absolu dans ces lieux, votre Tyran vous aime.
 Je ne dois point blâmer ce que je fais moi-même.
 Mon cœur a trop appris, en voiant vos attraits,
 Qu'il faut les adorer, ou ne les voir jamais.
 Mais le fier Tamerlan, jaloux de sa puissance,
 Ne suivra de l'amour que l'aveugle licence ;
 Et pour venger l'affront de ses vœux mal reçûs ;
 Peut laver dans le sang la honte d'un refus,
 Je frémis des périls dont ce jour vous menace ,
 Ah ! prevenons du moins la dernière disgrâce.
 Ordonnez le moment ; & choisissez les lieux :
 Je sçaurai vous conduire, ou mourir à vos yeux.
 Le Ciel peut se lasser de vous être contraire.
 Je vous implore enfin pour vous, pour votre Pere.
 Sa perte ou son Salut est encor dans vos mains,
 Laissez-vous périr le plus grand des humains ?

A S T E' R I E.

Le juste étonnement dont mon ame est frappée ,
 Seigneur, vous dit assez que je m'étois trompée.
 Vous plaignez Bajazet ! vous l'aimez ! je rougis
 De l'indigne soupçon qui nous avoit surpris.

38 BAJAZET PREMIER,

Vos généreux desseins ont bien sçu le confondre ,
 C'est à mon Pere seul , Seigneur , à vous répondre.
 Puissent vos nobles soins n'être pas superflus !
 J'y Joindrai mes efforts. Et s'il faut dire plus ,
 L'Ami de Tamerlan excitoit ma colere ;
 L'Ami de Bajazet ne sçautoit me déplaire.

S C E N E I I I.

ANDRONIC *seul.*

QUel aveu glorieux ! mon cœur est éperdu ,
 Ciel ! N'est-ce point un songe ? Ai-je bien entendu ?
 Je ne suis point haï ? je ne puis lui déplaire ? . . .
 Mais j'en crois trop peut-être un espoir téméraire ;
 Peut-être en me voïant me livrer au danger ,
 Ce discours seulement vouloit m'encourager ?
 L'interêt de son Pere est le seul qui la touche !
 Mais non , la vérité s'expliquoit par sa bouche ;
 Ses regards désarmés confirmoient ses discours ,
 Une ame généreuse ignore les détours.
 Je puis donc me flatter . . . Trop aimable Princesse ! . . .
 Quoi ! vous approuveriez l'innocente tendresse ? . . .

S C E N E I V.

A N D R O N I C , A R C A S .

A R C A S .

O N vous cherche, Seigneur. Tamerlan inquiet,
Vous attend pour régler le sort de Bajazet.
Car c'est de ce qu'il faut qu'il craigne, ou qu'il espere;
Que dépend le destin de la fille & du Pere;
Et déjà prévenu par vos retardemens,
Il parle d'employer les plus rudes tourmens.
Odmars s'oppose encore à cette violence,
Le reste épouvanté garde un morne silence.
On craint tout des transports dont il est agité.

A N D R O N I C .

Je puis compter, Arcas, sur ta fidélité ?
Va, ne t'allarme point. Cette fureur extrême,
Peut devenir funeste à Tamerlan lui-même.
Et tant que je vivrai, j'en atteste les Cieux,
On ne répandra point un Sang si précieux.

A R C A S .

Seigneur, il seroit tard de prendre sa défense.

A N D R O N I C .

Arcas !

A R C A S .

J'entends, Seigneur ; ce discours vous offense ;

C i i i j

40 BAJAZET PREMIER ;

Eh bien , vous le voulez ! Je suis prêt à périr.
 Vous pouvez commander ; c'est à moi d'obéir.
 Je n'examine plus dans ce péril extrême ,
 Si , voulant les sauver , vous vous perdez vous-même :
 Si ce fatal éclat ne fera que hâter
 Le coup que Bajazet ne sçauroit éviter.
 Tamerlan incertain vous attend pour résoudre ;
 Venez , en l'irritant , faire partir la foudre :
 Venez vous préparer le reproche éternel
 D'avoir été l'auteur d'un spectacle cruel.
 Venez vous-même enfin immoler la victime.
 Eh ! Que va-t'on penser du soin qui vous anime ?
 Le croira-t'on l'effet de la seule pitié ?
 Ah ! Pour ses ennemis a-t'on tant d'amitié ?
 Vous prenez leur parti ! Tamerlan va comprendre
 La secrète raison qui vous porte à le prendre.
 Vous allez les livrer à ses soupçons jaloux.
 Leur mort sera le fruit d'un impuissant courroux.
 Les croïant avec vous tous deux d'intelligence ,
 Sur tous les deux aussi tombera sa vengeance.
 L'Amour tourne en fureur , quand il se croit trahi ;
 Et l'objet le plus cher devient le plus haï.

ANDRONIC.

Arcas , où la prudence a besoin du mystère ,
 Je sçai mieux comme on doit se cacher & se taire :
 Tu sçauras mes desseins quand il en sera temps ;
 Ecoute cependant ces ordres importans :
 Le Succès en un mot dépend de ta conduite :
 Rassemble tous les Grecs qui composent ma suite ;

Choisi le lieu toi-même ; & qu'armés cette nuit
A la faveur de l'ombre , ils s'y rendent sans bruit.

A R C A S.

Tamerlan vient , Seigneur.

A N D R O N I C.

Ah , rencontre funeste !

Dans mon appartement je te dirai le reste :

Va , cours.

S C E N E V.

T A M E R L A N , A N D R O N I C , O D M A R ;
G A R D E S.

T A M E R L A N.

ENfin , Seigneur , je vous trouve en ces lieux.
Pourquoi différiez-vous de paroître à mes yeux ?
Je vous ai fait chercher : mais vous craignez peut-être
De m'apprendre à quel point on s'ose méconnoître !
Vous vouliez m'épargner le chagrin d'un refus ?

A N D R O N I C *embarrassé.*

Seigneur...

T A M E R L A N.

Je vous entens. Tous mes vœux sont déçus !
Un trépas assuré , l'offre d'une couronne :
Le Superbe ! Il n'est rien qui le flatte , ou l'étonne.

42 BAJAZET PREMIER;

Nous verrons si c'est lui qui donne ici la loi.
Je ne vous presse plus de lui parler pour moi.
De son farouche orgueil on ne peut le distraire.
Eh bien, puisqu'il le veut, il faut le satisfaire.
Odmар, vous m'entendez; songez à m'obéir.

(à Odmar.) ANDRONIC.

'Arrêtez. Ah! Seigneur, ce seroit vous trahir:
Avez-vous résolu de perdre votre gloire?
Quand Bajazet surpris nous céda la victoire;
Libre de prononcer ou sa vie ou sa mort,
On pouvoit le livreraux rigueurs de son sort.
La Politique alors autorisoit sa perte;
Sans en être irrité, le Ciel l'auroit soufferte;
Vous l'avez conservé: S'il périt aujourd'hui,
Le Ciel, ce même Ciel se déclare pour lui:
Ce n'est plus qu'un dépôt dont vous lui rendrez compte.
Ah! Devez-vous en croire une fureur si prompte?
Bajazet expirant (& fût-il criminel?)
Attache à votre nom un opprobre éternel.
Rappelez la vertu; consultez la justice:
Qui peut vous inspirer? ...

TAMERLAN.

Oui, tout veut qu'il périsse.

Mon affront dans son sang...

ANDRONIC.

Ne peut point se laver;

Et qui brave la mort, peut toujours vous braver;
M'en croirez-vous? Fuyez une triste famille:
Ne voiez plus, Seigneur, le pere ni la fille:

Et par un noble effort les éloignant tous deux ,
Otez-vous un objet qui vous rend malheureux.
Laissez-les s'applaudir d'une vertu sauvage ,
Qui voulant être libre au sein de l'esclavage ,
Leur prépare à loisir l'inutile regret
De n'avoir écouté qu'un orgueil indiscret.
Mais vous sçavez , Seigneur , qu'une juste tendresse
Demande incessamment mon retour dans la Grèce :
Les fils de Bajazet , victimes de leur rang ,
Y souffrent tous les maux attachés à leur sang.
Je suis prêt à partir. Que leur sœur , que lui-même
Vienne être le témoin de leur malheur extrême.
Ce spectacle nouveau ne peut que l'affliger ;
Et redoublant sa peine , il sert à vous venger.

T A M E R L A N.

Ne vous figurez pas qu'aucun espoir me flatte ;
Mais il faut cependant que ma fureur éclatte.
Tous ces sages conseils ne sont plus de saison ,
Seigneur. Il est trop tard d'écouter la raison.
Mon amour déclaré rend ma honte certaine :
Cet amour ne peut plus s'immoler qu'à la haine.
Quoi donc ! J'aurois formé tant d'inutiles vœux
Pour être le jouet d'un Captif dédaigneux !
Il iroit chez les Grecs publier sa constance !
Non , non ; je veux ici punir sa résistance :
Et sans doute le Ciel se plaindra seulement
D'avoir vû reculer son juste châtiment.
Il demandoit plutôt la mort de la victime.
J'ai tardé trop long-temps ; & c'est là tout mon crime.

44 BAJAZET PREMIER;

Allons ; & puisqu'enfin je puis le réparer ,
Ne délibérons plus ; courons , sans différer ,
Faire , de ce moment , le dernier de sa vie.

ANDRONIC.

Ah ! si le Ciel vouloit qu'elle lui fût ravie ,
Pourquoi , Seigneur , pourquoi dans les premiers momens
Vous a-t'il inspiré de plus doux sentimens ?
Vous ne l'ignorez pas ; le Ciel est équitable ,
Il mesure la peine au crime du coupable.
Si Bajazet trop fier attira son courroux ,
Il a sçu le punir par d'assez rudes coups.
Tout son sang dans les fers , la perte d'un Empire : : :
Mais pourquoi ces détours ? Craignez-vous de le dire ?
Votre amour méprisé veut terminer son sort :
Seigneur , c'est là le Ciel qui demande sa mort.

TAMERLAN.

Je ne sçais à la fin ce qu'il faut que je pense ;
D'où vous vient tant d'ardeur à prendre sa défense ?
Ce discours me surprend ; je l'avourai , Seigneur.
Quel si grand intérêt ?

ANDRONIC.

Celui de mon honneur.

Je pourrois ajouter , Seigneur , celui du vôtre.
Les hommes , tels que moi , n'en connoissent point d'autre.

TAMERLAN.

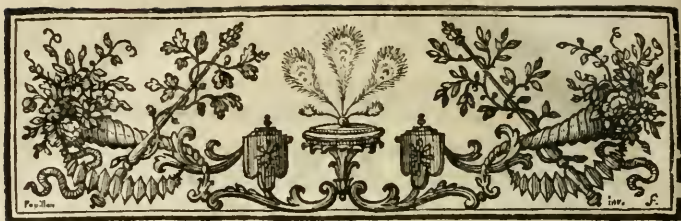
Les hommes , tels que vous , ne sont que mes pareils ;
Et je puis me passer , Seigneur , de leurs conseils.

S C E N E V I.

A N D R O N I C *seul.*

AH! Je sçaurai du moins m'opposer à ta rage,
Barbare ; ne croi pas achever ton ouvrage :
Redoute les transports dont je suis animé.
Je ne balance plus. Ton dessein est formé,
Le mien est pris aussi. Prépare la tempête ;
Mais crains que les éclats n'en tombent sur ta tête.
Une égale fureur va conduire nos coups ;
Et c'est au Ciel enfin à juger entre nous.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TAMERLAN, ODMAR, GARDES :

TAMERLAN.



E m'importune plus. Quoique tu puisses dire
Qu'elle y consente, Odmар, ou Bajazet expire.
Nous verrons si son cœur osera reculer ;
Mais d'un soin plus pressant j'ai voulu te parler :
J'ai des soupçons cruels qui m'agitent sans cesse.
Je te l'ai déjà dit ; je crains que la Princesse,
Prévenue en secret pour quelque heureux rival ;
N'oppose cet obstacle à mes vœux trop fatal.

ODMAR.

S'il étoit vrai, Seigneur, qu'un autre eût scû lui plaire ! ..

TAMERLAN.

Odmар, s'il étoit vrai ! Malheur au téméraire !

Mais peut-être déjà je connois cet amant :
 Un Rival à nos yeux échape rarement.
 Le zèle d'Andronic à calmer ma vengeance ,
 Ce discours préparé pour m'ôter l'espérance ,
 Le soin de m'éviter , son trouble à mon aspect....
 Pour tout dire , en un mot , Andronic m'est suspect.
 Depuis deux mois entiers qu'à partir il s'apprête ,
 Pourquoi demeure-t'il , s'il n'est rien qui l'arrête ?
 Qui sçait si ce séjour , ce départ incertain ,
 Ne cache point encor quelque secret dessein ?
 Qui sçait s'il ne veut pas faciliter leur fuite ?
 Si Bajazet ? ... Enfin , veille sur sa conduite ;
 Observe tous ses pas , surtout dans ce moment :
 Va , ce péril ne souffre aucun retardement.
 Et s'il faut qu'avec eux il soit d'intelligence ,
 Prends garde qu'il n'échape à ma juste vengeance.
 J'ai mandé la Princesse , & je l'attens ici :
 Va , ne néglige rien ; va , dis-je : la voici.

S C E N E I I.

TAMERLAN, ASTERIE, ZAIDE,
GARDÉS.

TAMERLAN.

Vous sçavez mon secret; daignerez-vous m'apprendre,
Madame, à quel destin Tamerlan peut prétendre?
J'ai fait couler vos pleurs; je soupire à mon tour.
La guerre me fit vaincre, & je cède à l'amour.
Je dépose à vos pieds mon cœur, mon Diadème;
J'affranchis votre pere, il va régner lui-même.
Vos deux freres bien-tôt entre ses mains remis,
Ne me compteront plus parmi leurs ennemis.
Vous voïez mes desseins, n'allez pas les confondre;
Délibérez, Madame, avant que de répondre;
Et ne me forcez point, par un refus cruel,
A me rendre envers vous encor plus criminel.

ASTERIE.

Je ne m'attendois pas à ce dernier outrage :
Il est juste, après tout, d'accomplir votre ouvrage.
De trop foibles chagrins ont excité mes pleurs;
Ils n'étoient qu'un passage à de plus grands malheurs :
Etes-vous satisfait? N'ai-je plus rien à craindre?
Et vous puis-je, une fois, parler, sans me contraindre?

D'où

D'où vous vient aujourd'hui cette témérité ?
Vous demandez mon cœur ! l'avez-vous mérité ?
Quel effort généreux, combattant ma colere ,
A pû former en vous cet espoir de me plaire ?
Mon pere pour jamais a-t'il quitté les fers ?
Voit-il pour son départ tous les chemins ouverts ?
A-t'il repris le Scéptre après tant de disgraces ?
Ai-je la liberté de marcher sur ses traces ?
Et, sans prétendre encor à m'imposer des loix ;
Laissez-vous votre sort & le mien à mon choix ?
Voilà quels sentimens peuvent toucher mon ame :
Voilà comme il falloit déclarer votre flâme.
Bajazet, excusant un téméraire amour,
Auroit pû devenir généreux à son tour.

T A M E R L A N :

Eh ! dois-je le penser, lorsqu'en brisant sa chaîne,
Je n'ai fait que fournir des armes à sa haine ?
Falloit-il donc me rendre à jamais malheureux ?
Et n'est-ce qu'à ce prix qu'on paroît généreux ?
Le sort a prononcé ; c'est à lui d'y souscrire.
Mais, qu'ai-je prétendu ? Lui rendre son Empire ;
Et vous faire régner sur moi, sur mes Etats.
De semblables projets sont-ils des attentats ?
Voilà mon crime enfin : Eh bien, si c'est un crime ;
Voïons qui de nous trois est le plus magnanime.
Je ne vous retiens plus : Allez ; dès aujourd'hui
Bajazet peut partir, & vous-même avec lui.
Pourvû que quelque jour vous rende à ma tendresse,
Madame, j'en croirai votre simple promesse.

D.

50 BAJAZET PREMIER,

ASTE'RIE.

Moi, je vous promettois! ... Qu'osez-vous exiger?

Moi, je pourrois un jour! ... Ah! c'est trop m'outrager.

TAMERLAN.

Ah! c'en est trop aussi. Ma juste jalousie

Par ce dernier refus est assez éclaircie.

Cruelle! vous vouliez que mon aveuglement

Vous mît entre les bras d'un plus heureux amant!

Votre tribule, à ces mots, malgré vous, vous accuse!

ASTE'RIE.

Tu ne mérites pas que je te désabuse.

TAMERLAN.

Eh bien! ... Quittons enfin un frivole détour;

Vous sçavez mes projets! Vous voyez mon amour!

Pour la dernière fois je vous offre l'Empire:

Le refuserez-vous?

ASTE'RIE.

Faut-il te le redire?

Non; ne te flatte pas qu'un indigne lien

Puisse jamais unir & mon cœur & le tien.

Que je sois à l'Amour ou soumise ou rebelle,

Tu ne dois espérer qu'une haine éternelle.

TAMERLAN.

C'en est assez. La mort. ...

ASTE'RIE.

Puis-je la redouter?

Par tes emportemens tu crois m'épouvanter.

Ton orgueil gémissoit, réduit à la prière:

Tu menaces enfin! Connois mon ame entière;

TRAGÉDIE.

51.

La mort me fera douce, en m'épargnant l'horreur
De rester plus long-temps témoin de ta fureur.
Mais non ; je suis enfin ta dernière victime.
Le Ciel , pour te punir, n'attend plus que ce crime.

TAMERLAN.

Va ; ce n'est point sur toi que tomberont mes coups ;
Je sçaurai mieux choisir l'objet de mon courroux :
Je ne dis plus qu'un mot. Songe à me satisfaire ,
Ou n'accuse que toi de la mort de ton Pere.
C'est son arrêt enfin que tu vas prononcer....
Tu peux encor. . . Adieu , je te laisse y penser.

ASTE'RIE,

Ah ! Barbare, arrêtez....

SCÈNE III.

ASTE'RIE, ZAIDE.

ASTE'RIE.

Oue devient ma constance ?

Arme-toi, Ciel vengeur ! Protège l'Innocence.
Ce monstre vit encor ! Es-tu sourd à ma voix ?
Veux-tu m'abandonner à cet horrible choix ?
Ma Zaïde, que faire en ce malheur extrême ?
As-tu bien entendu ?

ZAIDE.

J'en tremble encor moi-même.
Dij

52 BAJAZET PREMIER,

Mais pourquoi le forcer à cette extrémité ?

Voilà ce qu'a produit une aveugle fierté.

Eh ! Ne peut-on , Madame , un moment se contraindre ?

Faut-il toujours braver , quand on a tout à craindre ?

Son courroux incertain cherchoit à s'apaiser.

Deviez-vous ? ...

ASTERIE.

Oui , Zaïde , il falloit l'épouser !

Un monstre de carnage & de crimes avide ,

Le dernier des Mortels !

Z A I D E.

Serez-vous parricide ?

A S T E' R I E.

Ciel ! Que dis-tu , cruelle ? Ah ! Ma funeste main

Va donc mettre à mon pere un poignard dans le Sein !

Moi , qui voudrois pour lui donner cent fois ma vie ;

C'est moi qui le condamne , & qui le sacrifie !

Non , il ne mourra point ; je lui dois cet effort :

Va trouver Tamerlan ; Je remplirai mon sort.

Il peut tout préparer pour cette horrible fête :

Mais qu'il ne soit pas sûr encor de sa conquête.

Z A I D E.

Quoi donc ?

A S T E R I E.

J'épouserai ce Barbare vainqueur ,

Pour mieux choisir l'instant de lui percer le cœur.

Va. Je l'attends ici : Qu'ils s'y rende , s'il l'ose.

Z A I D E.

Ah ! Quel affreux dessein votre cœur se propose !

Ciel! Qu'osez-vous penser? S'il étoit votre époux;
Ses jours tant détestés seroient sacrés pour vous.
Non, l'exemple jamais n'autorise le crime.

ASTÉRIE.

O, mon pere! Il faut donc que tu sois sa victime!

SCÈNE IV.

BAJAZET, ASTÉRIE, ZAÏDE.

BAJAZET.

EH bien! Le fier Tartare a paru dans ces lieux;
Vous a-t'il déclaré ses desseins odieux?
Vous ne répondez point? Une frivole offense
Auroit-elle abattu toute votre constance?
Parlez; je vous l'ordonne; il me faut obéir.

ASTÉRIE.

Il veut que je l'épouse, ou vous allez périr.

BAJAZET.

Zaïde, laissez-nous.

S C E N E V.

BAJAZET, ASTERIE,

— BAJAZET,

E Coutez-moi, ma fille ;
 Vous sçavez à quel point j'ai chéri ma famille.
 Mes fils infortunés, sous le joug d'un Vainqueur ;
 Du sort qui me poursuit, éprouvent la rigueur.
 Vous-même, je vous vois, aux fers abandonnée,
 Partager en ces lieux ma triste destinée.
 Ces objets trop-présens ont comblé mes ennuis.
 On souhaite la mort dans l'état où je suis ;
 Cependant je frémis du coup qui nous sépare ;
 Vous demeurerez en proie aux transports d'un Barbare ;
 Il me croit un obstacle à cet hymen honteux ;
 Mais mon sang répandu, loin d'éteindre ses feux,
 Ne fera qu'ajouter la fureur à l'outrage,
 Et vos refus constans exciteront sa rage :
 C'est là ce que je crains, & non point le trépas ;
 Je vous laisse exposée à de rudes combats :
 Mais enfin la Vertu vous prêtera ses armes ;
 Vous sçauvez....

ASTERIE.

Oui, Seigneur ; dissipez ces alarmes ;

TRAGÉDIE.

35

Mon cœur n'est point troublé des soins de l'avenir ;
Je crains peu les malheurs que je puis prévenir.

BAJAZET.

Ma fille, il n'est pas temps de songer à me suivre ;
Mon sort est de mourir, & le vôtre est de vivre.
Vivez, pour triompher d'un criminel effort ;
Vous mourrez, si l'honneur vous condamne à la mort.
J'entens du bruit : on vient nous séparer peut-être !

SCÈNE VI.

ANDRONIC, BAJAZET, ASTERIE

ANDRONIC *au fond du Théâtre, à part.*

C'est lui : voici le temps de me faire connoître ;

BAJAZET.

Venez, Prince, venez recevoir mes adieux.
Le Tyran va bien-tôt m'arracher de ces lieux ;
Car vous n'ignorez pas le sort qu'il me prépare ?

ANDRONIC.

Oui, Seigneur, il est vrai ; l'orage se déclare.
Tarmerlan n'attend plus que la fin de ce jour,
Pour suivre aveuglément sa haine ou son amour.

BAJAZET.

Je redoute la vie, & non pas le supplice.
Mais, puis-je de vous-même espérer un service ?

D. iiij

36 BAJAZET PREMIER,

Je ne demande point à vos soins généreux
De mettre en liberté mes deux fils malheureux.
Peut-être, si le Ciel m'eût été moins contraire....
Qu'ils ignorent du moins le destin de leur pere.
Dans un âge trop foible épargnez leur douleur.
L'esclavage est pour eux un assez grand malheur :
Empêchez que ma mort ne leur soit annoncée ;
Et laissez-moi mourir avec cette pensée....

ANDRONIC.

Ah ! Permettez, Seigneur, que je fasse encor plus ;
Tous ces soins paternels deviennent superflus.
Il faut un champ plus vaste au zèle qui m'enflâme ;
Connoissez Andronic ; voyez toute mon ame :
J'abhorre les desseins du cruel Tamerlan :
A mes yeux indignés il n'est plus qu'un Tyran ;
Et loin de consentir à sa lâche furie ,
Vos jours sont assurés, ou je perdrai la vie.
Commandez ; Tous mes Grecs rassemblés par Arcas ,
N'attendent que la nuit pour marcher sur nos pas.
Daignez les recevoir. S'ils vous ont à leur tête ,
Leur valeur peut encor écarter la tempête.
Les Tartates surpris, désarmés & troublés ,
Pourront-ils soutenir nos efforts redoublés ?
Tentons , quoiqu'il en soit , de nous faire un passage ;
Venez, Seigneur ; sortez d'un indigne esclavage ;
Dérobez-vous aux loix d'un Vainqueur inhumain ;
Ou du moins périssons les armes à la main.

TRAGÉDIE.

57

BAJAZET.

Cette noble chaleur à prendre ma défense;
 Devroit-elle échaper à ma reconnoissance?
 Ah, destins opposés! Où m'avez-vous réduit?
 Mais, Prince, en ma faveur la pitié vous séduit:
 Songez mieux qu'ennemi de vous, de votre pere,
 J'ai trop bien de tous deux mérité la colére.
 Ne regardez en moi qu'un voisin dangereux,
 Qui porta dans la Grèce & le fer & les feux.
 Cet oubli magnanime augmente votre gloire;
 Mais je perdrais la mienne en voulant vous en croire,
 En laissant hazarder des jours plus précieux,
 Pour défendre des jours qui me sont odieux.
 Ah! Prince, il doit suffire au destin qui m'opprime;
 De voir que Bajazet soit toujours sa victime.
 Laissez, laissez-moi seul épuiser sa rigueur.
 Eh! Pourquoi voulez-vous partager mon malheur?
 Si le Ciel vous avoit placé dans ma famille;
 Si vous étiez mon fils!

ANDRONIC.

Mais.... Elle est votre fille!

BAJAZET.

Quoi, Prince?

ANDRONIC.

J'ai trahi mon funeste secret!

Mais il peut être enfin connu de Bajazet.

ASTÉRIE.

Ciel!

38 BAJAZET PREMIER.

BAJAZET.

Qu'entends-je ?

ANDRONIC.

Où, Seigneur, j'adore la Princesse ;

Ah ! je remarque trop que ce discours vous blesse.
 Pardonnez à l'état où le sort nous réduit ,
 Seigneur , de cet aveu je n'attends point de fruit.
 Criminel à regret , Amant sans espérance ,
 Je ne voi que la mort pour finir ma souffrance.
 J'ai moi-même déjà prononcé mon Arrêt ,
 La gloire a prévalu sur tout autre intérêt.
 Je n'ai point à ses vœux abandonné mon ame ;
 J'ai toujours opposé mon devoir à ma flâme.
 J'aimois, hélas ! j'aimois, quand le Ciel encourroux ,
 Me força de tourner mes armes contre vous.
 Quelque soit maintenant l'ennui qui me dévore ,
 J'ai fait ce que j'ai dû : je le ferois encore.
 Mais je respire enfin ; trop heureux de pouvoir ,
 Accorder une fois ma flâme & mon devoir !
 Oui, je veux que ce jour à Tamerlan funeste ,
 Renverse des projets que tout mon cœur déteste.
 Je veux, pour vous tirer de ses barbares mains ,
 Que mon sang, s'il le faut, vous trace des chemins ;
 Et que ne craignant plus pour un Pere qu'elle aime ,
 La Princesse , à son gré, dispose d'elle-même.
 Je ne me flatte point de pouvoir l'obtenir ,
 C'est trop d'oser l'aimer ; & je vais m'en punir.
 Que j'obtienne du moins le seul bien que j'espère ;
 En courant expier un crime involontaire ;

TRAGÉDIE.

32

Et ne me privez point de l'immortel honneur,
D'avoir auparavant assuré son bonheur.

BAJAZET.

De semblables discours ont de quoi me confondre :
Dans des temps moins cruels je sçaurois vous répondre :
Le sang dont vous sortez, votre amour généreux,
Mon estime . . . En un mot, vous pourriez être heureux ;
Je ne m'offense point d'un aveu qui m'étonne ;
Mais, Prince, le destin autrement en ordonne.
L'heure avance qui doit me conduire à la mort ;
Et ma fille n'est pas maîtresse de son sort.
Si le Ciel daigne un jour finir son esclavage,
Elle peut approuver un vertueux hommage ;
Vivez dans cet espoir.

ANDRONIC.

Ah ! Madame ! Ah ! Seigneur ;
Vous pouvez, d'un seul mot, achever mon bonheur.
Approuvez mes desseins ; Consentez . . .

ASTÉRIE.

Oui, mon Pere ;

Laissez-nous conserver une tête si chere.
Voulez-vous être seul insensible à mes maux ?
Voulez-vous me creuser des abîmes nouveaux ?
Quel autre soutiendra votre triste famille ?

(Elle se jette à ses pieds.)

Ou donnez-moi la mort, ou vivez.

BAJAZET.

Ah, ma fille !

60 BAJAZET PREMIER,

ANDRONIC *se jettant aussi aux pieds de Bajazet.*
Seigneur ! Daignez enfin écouter nos soupirs.

BAJAZET.

Levez-vous mes enfans. Je cède à vos desirs.

Allons. Puissé le sort nous être moins contraire !

Je le souhaite , hélas ! plus que je ne l'espère.

(à Andronic.)

Songez que j'ai voulu vous soustraire à ses coups,

(à Astérie.)

Ma fille , en le perdant tu perdras ton Epoux.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ASTERIE *seule.*



Quels nouveaux transports ai-je livré mon
ame ?

La voix de mon devoir n'accuse plus maflâme ;
Destin , as-tu changé tes injustes Arrêts ?

Ou veux-tu m'exposer à de nouveaux regrets !

De quels pressentimens je me sens tourmentée !

Andronic ne vient point ! mon Pere m'a quittée !

L'un & l'autre en ce lieu je devois les revoir ,

Ah ! rien ne peut calmer mon affreux désespoir.

Cher Amant , cher Epoux , souviens-toi que je t'aime ;

Songe à te conserver pour un autre toi-même.

Je sçai trop que ton cœur ne connoît point l'effroi.

Ah ! ménage des jours qui ne sont plus à toi.

62 BAJAZET PREMIER,

Bajazet! ... Andronic! ... Je ne voi rien paroître,
Où les chercher? Hélas! ils expirent peut-être!
Tout semble m'annoncer que le Ciel en courroux . . .

SCENE II.

ASTERIE, ZAIDE.

ASTERIE.

Z Aïde! ... Parle donc! As-tu vû mon Epoux?
As-tu vû Bajazet? Dissipe mes allarmes:
Viennent-ils? Ah, grand Dieu! je vois couler tes larmes!
C'en est fait, & tu crains de me le déclarer!
Mais parle; achève enfin de me désespérer.

ZAIDE.

De surprise, de joie, & d'horreur pénétrée;
Je venois vous trouver, quand ils m'ont rencontrée;
Andronic m'aperçoit; " Il est temps d'éclater,
„ Dit-il, en ce moment je ne puis m'arrêter;
„ Et se couvrant les yeux pour cacher sa tristesse;
„ Retourne, poursuit-il, retourne à ta maîtresse;
„ Va, ne la quitte plus; & puissent aujourd'hui,
„ Tes efforts plus heureux soulager son ennui!
„ La rage du Tyran ne trouve point d'obstacle,
„ J'espérois empêcher un barbare spectacle.
„ Nos desseins sont connus; & l'instant n'est pas loint. . .
„ Mais le triste Andronic n'en sera pas témoin.

TRAGÉDIE.

63

„ Adieu. Je vais mourir , digne de sa tendresse ,
„ Et mon dernier soupir A ces mots , il me laisse ;
Il sort ; & mille cris poussés jusques au Cieux ,
M'annoncent la fureur d'un combat odieux.
Ils sont aux mains , Madame.

ASTÉRIE.

Et je respire encore !

Et j'attends en ce lieu qu'un Tyran que j'abhorre ,
Se présente à mes yeux de leur sang tout couvert !
Zaïde , le chemin nous est encore ouvert.
Allons , épargnons-nous cette image funeste ;
Et profitons du moins d'un instant qui nous reste ;
Mais j'apperçois déjà ce monstre furieux ,
Ah ! fuïons. Mon malheur est écrit dans ses yeux :

SCÈNE III.

TAMERLAN , ODMAR , GARDES.

TAMERLAN.

EH bien ! avois-je tort d'observer sa conduite ?
Croi-moi , depuis long-temps il préparoit leur fuite ;
A quelle extrémité j'allois être réduit !
Bien-tôt , à la faveur des ombres de la nuit ,
Le Perfide couvrant leur retraite & son crime ;
A mon amour trahi déroboit sa victime.

'As-tu vû sa fureur , lorsque mille flambeaux ,
Ont de ses Grecs frappés éclairé les Tombeaux ?
Le péril plus certain irritoit son courage ,
Ma présence surtout a redoublé sa rage.
Ma Garde l'entouroit ; mais soudain renversés ;
Les uns par la fraïeur lâchement dispersés ,
Les autres succombans sous sa main meurtriere ,
Tous enfin n'opposoient qu'une foible barrière.
Il vouloit jusqu'à moi se fraïer un chemin.
Je ne l'épargne plus en voïant son dessein ,
Je cours. Nous nous joignons : & la cherchant peut-être ,
Il reçoit une mort trop belle pour un Traître.
Qui m'eût dit, quand mon bras voloit à son secours ,
Que je verrois le sien armé contre mes jours ?
Jusqu'où peut égarer une aveugle tendresse !
N'est-ce plus Bajazet qui désola la Grèce ?
D'un mortel Ennemi coupable Protecteur ,
'Andronic attentoit sur son Libérateur !
Quel prix de mes bontés ! Enfin il est sans vie :
Tout son Sang a payé sa noire perfidie.
Et je viens de goûter le plaisir sans égal ,
De faire sous mes coups expirer mon Rival.
Bajazet , par tes soins est arrêté lui-même :
Il ne peut échaper à ma fureur extrême :
Le Sang de mes Sujets immolés par son bras
Sera bien-tôt vengé par un affreux trépas.
Mais Astérie enfin...

TRAGÉDIE.

65

ODMAR.

Seigneur, on répond d'elle,

Axalle en est chargé : Vous connoissez son zèle.
 Je l'instruisois encor de vos justes fraïeurs,
 Quand des cris redoublés nous font voler ailleurs ;
 Et tandis que suivi de fideles cohortes,
 Du Palais à l'instant il a saisi les portes ;
 Un autre Bataillon s'avancant sur mes pas,
 A rencontré des Grecs commandés par Arcas.
 Ils nous ont quelque temps disputé le passage :
 Mais le nombre bien-tôt étonnant leur courage ,
 Ils cherchoient par la fuite à conserver leurs jours.
 Quand Bajazet paroît, & vole à leur secours ;
 Ce Héros indigné les joint & les arrête.
 Sa valeur fait sur nous retomber la tempête,
 Le Soldat est troublé du feu de ses regards.
 La mort à ses côtés vole de toutes parts.
 Se voyant presque seul il devient plus terrible.
 Je m'opposois en vain à son bras invincible ;
 Et sans doute il alloit pénétrer jusqu'à vous ,
 Au moment qu'Andronic a péri sous vos coups ;
 Frappé de cet aspect, sa fureur l'abandonne.
 On saisit ce moment ; on court, on l'environne.
 Il nous laisse approcher ; & comme indifférent ,
 Sans plus daigner combattre, il s'arrête , & se rend.

TAMERLAN.

Qu'on l'amène en ces lieux,

SCENE IV.

TAMERLAN *seul.*

C Effons de nous contraindre.
Tout est pour nous enfin ; je n'ai plus rien à craindre.
D'un Rival odieux la mort m'a délivré.
Que dis-je ? mon bonheur est-il plus assuré ?
De quel front soutenir les regards d'une Amante ,
Qui de ce sang trop cher verra ma main fumante ?
Je suis maître après tout ; je puis ce que je veux.
Qu'il ne lui reste rien pour traverser mes vœux !
Plus de ménagement ; plus de pitié frivole.
Cet horrible complot dégage ma parole ;
Et peut-être mon sort dépend de ce moment.
Non , ne différons plus un juste châtiment.
Ils ont trop excité la fureur qui m'inspire.
Andronic a péri ; que Bajazet expire !
Remplissons ma vengeance ; & que sur leur tombeau
L'Hymen , en frémissant , allume son flambeau.
J'ai perdu tout espoir de gagner l'inhumaine.
Amour ! Vien triompher dans les bras de la haine :

S C E N E V.

B A J A Z E T , T A M E R L A N , O D M A R ;
G A R D E S .

T A M E R L A N *à Bajazet..*

M Alheureux ! Sçais-tu bien où l'on conduit tes pas ,
Et quel sera le fruit de tes noirs attentats ?
Tu regardes ce sang versé , pour te défendre :
Tremble en voyant la main qui vient de le répandre.
Un supplice nouveau pour toi seul inventé....

B A J A Z E T .

Crois-tu que Bajazet puisse être épouvanté ?
Prononce mon arrêt ; ta fureur m'est connue.
Mais le trépas enfin m'épargnera ta vûe.
Ce supplice pour moi passe tous les tourmens.

T A M E R L A N .

Je jouirai du moins de tes derniers momens.
Gardes , approchez-vous.

B A J A Z E T .

Ah ! Qui vois-je paroître ?

SCENE VI.

ASTE'RIE, BAJAZET, TAMERLAN,
ZAIDE, ODMAR, GARDES.

ASTE'RIE.

SEigneur, de mon destin Tamerlan n'est plus maître,
Ne craignez rien.

TAMERLAN,

Qui peut te soustraire à mes loix?

ASTE'RIE.

Arrête. Ecoute-moi pour la dernière fois.

Je ne veux point ici rappeler la mémoire

De tous les attentats qu'a produits ta victoire,

Tu m'aimas: mais mon pere, indignement traité,

Laissoit-il quelque espoir à ta témérité?

Est-ce pour son Tyran que l'on devient sensible?

Je te dis plus: Mon cœur n'étoit pas inflexible

A des vœux innocens....

TAMERLAN,

Ingrate!

ASTE'RIE.

Ecoute-moi,

TAMERLAN,

Andronic!

ASTE'RIE.

Il est vrai qu'il a reçu ma foi.

TRAGÉDIE.

69

Dans la nuit du tombeau quand tu l'as fait descendre,
L'un & l'autre liés par l'amour le plus tendre....
Cet aveu ne doit point exciter ton courroux.
Il est mort ; & de plus, il est mort par tes coups :
Après m'être assuré les moyens de le suivre....

BAJAZET.

Astérie !

ASTERIE.

Oui , Seigneur, je vais cesser de vivre :
Un poison dévorant...

TAMERLAN.

Grand Dieu ! Qu'ai-je entendu !

BAJAZET.

O ma fille !

ASTE'RIE.

Seigneur , j'ai fait ce que j'ai dû.
Tu pleures , Tamerlan ! Si ma perte t'accable ,
D'un effort généreux ton cœur est-il capable ?

TAMERLAN.

Ah ! Vivez,

ASTE'RIE.

C'en est fait. Tes soins sont superflus ;
Mais force-moi du moins à ne te haïr plus :
Au défaut de mon cœur mérite mon estime.

TAMERLAN.

Parlez, Tous vos desirs....

ASTE'RIE.

Sont d'empêcher un crime ?

70 BAJAZET PREMIER,

Sont de sauver mon pere en cette extrémité.
Qu'il vive, & qu'il obtienne enfin la liberté;
J'ose encore l'espérer. Dis-moi si je m'abuse.

TAMERLAN.

Oui, j'accorde sa grace.

BAJAZET *se frappant d'un poignard qu'il tenoit caché.*

Et moi, je la refuse.

Adieu, ma fille.

ASTÉRIE *tombe morte dans les bras de Zaïde.*

O Ciel!

SCENE VII. & dernière.

TAMERLAN, ODMAR.

TAMERLAN.

ILs expirent tous deux!

Que vois-je! Qu'ai-je fait! Où fuir? Ah monstre affreux!

Regarde les effets de ta lâche furie.

Tout périt; Andronic, Bajazet, Astérie;

Le sang de tous côtés rejaillit sur mes pas.

ODMAR.

Ah! Seigneur, dans ce lieu ne vous arrêtez pas.

Permettez....

TAMERLAN.

Laisse-moi; ton amitié m'outrage:

Laisse-moi, malheureux! Fui, redoute ma rage.

TRAGÉDIE.

71

Je ne me connois plus dans ces affreux momens.

O crime ! O de ma honte éternels monumens !

Inutiles remords ! Trop funeste foiblesse !

Suis-je encor le vengeur & l'appui de la Grèce ?

Ah ! Quitte ces grands noms , malheureux Tamerlan !

Prends celui qui t'est dû ; tu n'es plus qu'un Tyran.

Fin du cinquième & dernier Acte.

V E R S

*Qui ont été dits dans les dernières représentations
à la fin de la sixième Scène du cinquième Acte.*

ASTE'RIE.

Sont d'empêcher un crime ;
Sont de sauver mon pere en cette extrémité.
Qu'il vive , & qu'il obtienne enfin la liberté !

TAMERLAN.

Oui , j'accorde sa grace.

BAJAZET.

Oses-tu te promettre
Qu'à cette indignité je veuille me soumettre ?
Moi , prolonger mes jours après un vain effort ,
Qui n'a produit , hélas , que ma honte & sa mort !
Tamerlan , il est temps que je te désabuse :
Tu m'accordes ma grace ! Et moi , je la refuse.

(*Il se frappe.*)

Adieu , ma fille.

ASTE'RIE mourante.
O Ciel !

LE MARIE SANS LE SAVOIR, COMÉDIE

De Monsieur F A G A N.

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre
de la Comédie Française, au mois de
Décembre 1739.

Le prix est de vingt-quatre sols.



A P A R I S,

Chez P R A U L T fils, Quay de Conty, vis-à-vis
la descente du Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. XL.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour titre , *Le Marié sans le savoir* ; & je crois que l'on peut en permettre l'impression, ce 20. Fevrier 1740.

CREBILLON.

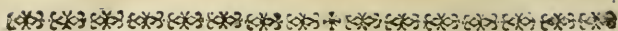
PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amis & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre bien amé LAURENT - FRANÇOIS PRAULT, fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Ouvrage qui a pour titre, *Nouveau Théâtre François*, ou Recueil de plusieurs Pieces représentées à Paris; qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposé, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf* années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposé, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Ex-

emplaires contrefaits, de Trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueffseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueffseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donnée à Versailles le vingt-deuxième jour du mois d'Août l'an de Grace mil sept cens trente-huit ; & de notre Regne le vingt-troisième. Par le Roy en son Conseil. Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 105, Fol. 93. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris ce 26. Septembre 1738. Signé, LANGLOIS, Syndic.

LE MARIÉ
SANS LE SAVOIR,
COMÉDIE
EN UN ACTE.



A C T E U R S.

LUCILE, jeune veuve.

LE BARON, pere du Marquis & du Chevalier.

LE MARQUIS.

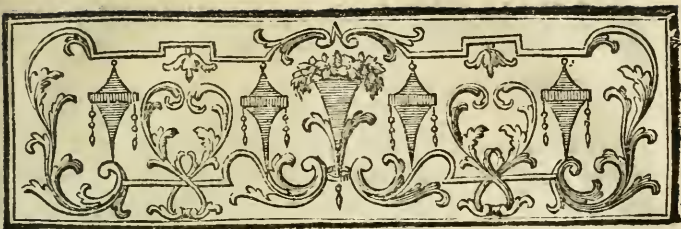
LE CHEVALIER.

LISETTE, Suivante de Lucile.

POITEVIN.

UN NOTAIRE.

DEUX LAQUAIS muets.



LE MARIÉ
SANS LE SAVOIR,
COMÉDIE

SCENE PREMIERE.
LUCILE, LISETTE.

LISETTE.



ON, je ne vous écoute plus, Madame: Faire un bon Mariage, éviter d'en faire un mauvais, sont deux objets assez intéressans, pour ne les pas négliger : & je vais, malgré vous, travailler à vous rendre heureuse.

A ji

4 LE MARIE' SANS LE SAVOIR ;
LUCILE.

Explique-moi donc encore. . .

L I S E T T E.

Je vous en ai assez dit ; il ne s'agit à présent que de savoir ce que le vieux Baron aura conclu avec le Notaire.

LUCILE.

Mais. . .

L I S E T T E.

Mais je n'aurois jamais fait , Madame , si je voulois vaincre tous vos scrupules.

LUCILE.

Je ne suis point , Lisette , de ces femmes qui regardent comme un crime , la démarche la plus innocente ; mais , dis-moi donc , comment veux-tu que j'approuve un projet où je ne vois qu'incertitude , que témérité ? Le dirai-je enfin ? Qu'un défaut de bienséance épouvantable.

L I S E T T E.

Cela est étonnant ! Et que diriez-vous , si je vous prouvois que ce que je propose est le seul moyen de vous faire éviter ces défauts de bienséance que vous craignez , & que dans les circonstances où vous êtes , & par les dispositions de votre cœur , vous y tomberiez inévitablement ?

LUCILE.

Tu me prouverois cela ?

L I S E T T E.

Oui. Daignez seulement me répondre : N'est-il pas vrai que votre oncle , qui doit sa fortune au Baron , vous a déclaré que si vous vouliez vous marier. . .

COMEDIE.

LUCILE.

Hélas ! Ne puis-je pas

L I S E T T E .

Oui , sans doute , vous pouvez rester veuve ; je le fais bien : mais le temps presse ; tâchons de ne rien dire d'inutile : Que si vous vouliez vous remarier , il exigeoit absolument que ce fût à l'un des deux fils du Baron ; & qu'ainsi , sous peine d'être déshéritée , vous êtes forcée d'épouser , ou le Marquis , ou le Chevalier ?

LUCILE.

Il est vrai.

L I S E T T E .

N'avez-vous pas un violent soupçon que le Marquis , que jusqu'à présent l'on vous a destiné , n'est pas celui qui vous aime ?

LUCILE.

J'en ai quelque soupçon , Lisette.

L I S E T T E .

N'avez-vous pas même quelque soupçon que ce n'est pas lui que vous aimez ?

LUCILE.

Tu t'écartes de ton objet.

L I S E T T E .

J'y reviens donc. Convenez de bonne foi , que le Marquis que l'on vous propose , n'est qu'un homme vain , présomptueux , aimant par système , jaloux par orgueil , se croyant un héros en amour , & n'en ayant que le pédantisme.

LUCILE.

Cela peut être comme tu le dis.

6 LE MARIE' SANS LE SAVOIR,
L I S E T T E.

Que le Chevalier, au contraire, modeste & timide à l'excès, est un homme qui croit n'être point fait pour plaire, qui croit même ne point aimer ; qui d'ailleurs, peu frappé des défauts de son frere, est plein de respect & de soumission pour lui, & n'ose lever les yeux sur une femme qu'il croit devoir être sa Belle-sœur ?

L U C I L E.

Je suppose tout cela avec toi.

L I S E T T E.

Fort bien ! Le premier croit aimer & n'aime point ; le second aime, & croit ne point aimer. Cette singularité de caracteres vous force à une conduite singuliere ; car enfin les soupçons que vous avez sur le compte du Chevalier, méritent d'être éclaircis ; vous n'irez pas assurément former de tristes liens avec l'un, quand il vous est possible d'en former de charmans avec l'autre ; cependant l'instant fatal approche, le Contrat doit se faire ; le jour qui doit décider de votre sort est marqué : plus cet instant approchera, plus vous verrez augmenter, & la vanité du Marquis, & la retenue du Chevalier. Quel parti prendre ? Vous voilà, par les circonstances, réduite à lui parler, pour ainsi dire, la premiere, à interroger son cœur, à rechercher une conversation secrette : or, je vous demande à présent si cette démarche se peut faire avec quelque sûreté, avec quelque bienséance, avec quelque précaution contre le caractère de l'un & de l'autre, autrement que par le moyen que je propose ?

L U C I L E,

Je ne sai que te répondre.

COMEDIE

7

L I S E T T E.

Eh, non. Vous n'avez que des soupçons sur le compte du Chevalier ; vous seriez peut-être fâchée de trouver de la certitude.

LUCILE *riant.*

Lifette !

L I S E T T E.

Vous seriez peut-être fâchée, s'il vous aime, que l'on vînt à bout, malgré les inconveniens des caractères, de le rendre aujourd'hui votre époux.

LUCILE.

Je ne dis pas cela.

L I S E T T E.

Vous risquez peut-être trop, de permettre un stratagème, qui, quand il viendrait à échouer, ne sera jamais sû que de ceux qui ont intérêt à le cacher.

LUCILE.

Je conviens, Lifette, de la nécessité où je suis par les circonstances, d'avoir une explication avec le Chevalier ; je sens que par ton projet cette démarche se rapproche plus de la bienfaisance : j'avoue encore que ce projet est une précaution nécessaire contre la présomption du Marquis, & la timidité du Chevalier ; mais, avec tout cela, ne crois point que je sois déterminée.

L I S E T T E.

Vous n'êtes point déterminée !

LUCILE *hésitant.*

Mais, non, je ne le suis point.

L I S E T T E.

J'entends le Baron ; décidez. Hé bien, Madame, que voulez-vous que je fasse ?

8 LE MARIE' SANS LE SAVOIR,

LUCILE *s'enfuyant.*

Vien me dire , le plutôt que tu pourras , en quel état sont les choses.

S C E N E II.

LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

JE reviens, Lisette, de chez mon Notaire; je lui ai dit que, sans vouloir faire d'injustice à mon fils le Marquis, j'avois mes raisons pour ne point terminer soit Mariage avec Lucile, & que je voulois que le Contrat que l'on devoit faire en son nom, fût le Contrat du Chevalier. Mais, dis-moi donc encore une fois, pourquoi ne pas agir ouvertement dans tout ceci? Pourquoi cette fausse lecture? Faire signer le Contrat avant que de se déclarer?

LISETTE.

Eh! Monsieur, songez donc quels sont leurs caractères. Je vous réponds que, sans cet artifice, Lucile qui doit épouser l'un de vos fils, n'épouserait jamais ni l'un ni l'autre. Irions-nous, pour décider du sort du Chevalier, le mettre dans une situation où rien ne le soutiendrait contre sa propre retenue, lui donner à combattre les hauteurs & les séductions continuelles du Marquis, & par conséquent, risquer de découvrir nos intentions, sans être sûres que l'on aura la liberté

de les suivre ? Non , il faut avoir recours à une précaution qui d'abord nous rassure nous-mêmes contre le danger de fonder le cœur du Chevalier inutilement , & qui , lorsque nous croirons pouvoir nous déclarer en sa faveur , lui donne la hardiesse d'y souscrire , & mettre un obstacle insurmontable aux entreprises du Marquis.

LE BARON.

Je comprends cela à merveilles.

L I S E T T E.

Si nous nous trompons , & que nous vinssions à découvrir que le Chevalier n'a pour nous que de l'indifférence , cet engagement ne seroit rien , ce seroit une simple erreur du Notaire ; & quoique l'on passe pour être engagé quand on a signé son Contrat ; la vérité est qu'on ne reste pas marié malgré soi pour une signature ; mais si au contraire il paroît qu'il nous aime , comme nous le soupçonnons , en lui préparant le moyen d'oser le déclarer , nous aurons saisi l'occasion de faire signer le Marquis sur le Contrat de son frere ; de façon que dans l'instant qu'ils signeront , l'un acquerrera la liberté d'aimer , l'autre perdra la liberté d'aimer , & tous les deux sans le savoir.

LE BARON.

Ma foi , je me réjouis de bon cœur , qu'une pareille imagination puisse s'exécuter ; ceci pourroit bien humilier Monsieur le Marquis , & je n'en serai pas fâché . Effectivement avec lui , il semble la plupart du temps , que l'on ne sache ce que l'on dit. Oh ! je suis bien aisé qu'il apprenne que j'ai mieux valu qu'il ne vaudra jamais , & que je ne suis point un homme....

10 LE MARIE' SANS LE SAVOIR,
L I S E T T E.

Daignez , Monsieur , ne point découvrir On vient ; c'est le Marquis & le Chevalier.

LE BARON.

Ne crains rien ; j'entens à cacher mes desseins tout aussi bien qu'un autre.

S C E N E I I I.

LE BARON , LE MARQUIS ;
LE CHEVALIER , LISETTE.

LE MARQUIS *au Chevalier.*

MArchez plus doucement , mon frere ; & attendez tranquillement que l'on vous fasse entrer.

(*Le Chevalier , après avoir salué le Baron son pere , se met à l'écart.*)

(*au Baron après l'avoir salué.*)

Ah ! Monsieur , vous avez sans doute la bonté de songer pour moi à une cérémonie qui répugne terriblement à quelqu'un qui pense , & qui est violemment épris ; au reste , cérémonie inévitable. (*à Lisette*) Lisette , Madame ne vous a-t-elle pas dit qu'un homme devoit se rendre ici aujourd'hui ?

L I S E T T E.

Et qui donc ?

LE MARQUIS.

Le Notaire.

COMEDIE.

11

L I S E T T E.

Le Notaire ! Je croi Je ne suis pas sûre...

LE MARQUIS.

Nous en sommes cependant menacés. (*au Baron*)
Je vous demande en grace , Monsieur , d'ordonner
que l'on abrège , de ce côté-là , le plus qu'il sera possi-
ble. Vous n'ignorez pas que je suis assez esclave d'une
certaine élévation de sentimens ; & que mon amour...

LE BARON.

C'est assez. Je conviens qu'occupé d'un amour tel
que le vôtre , ce bas détail vous feroit importun ; &
puisque vous voulez bien vous en rapporter à moi , ne
vous inquiétez point ; je vais faire en sorte que tout s'ar-
range pour le mieux.

LE MARQUIS.

Vous m'obligerez beaucoup , Monsieur.

SCENE IV.

LE MARQUIS , LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

HE' bien , Chevalier , je me marie ; en êtes-vous
content ?

LE CHEVALIER.

Ah ! mon frere , pouvez-vous me faire cette ques-
tion ? Vous sçavez quel a toujours été mon attachement
pour vous ; il ne s'est , je croi , jamais démenti ; & s'il

12 LE MARIE' SANS LE SAVOIR,

faloit faire des sermens, j'en ferois tout-à-l'heure, que jamais il ne se démentira.

LE MARQUIS.

J'ai des envieux, des jaloux; & cela n'est point étonnant. Je conviens que je me singularise par ma façon d'aimer. On ne voit plus de passions aujourd'hui; on ne connoît plus ce que c'est que délicatesse: n'importe, j'aurai été le seul de mon Siècle, qui aura entendu quelque chose au sentiment. Enfin, je suis amoureux à un point, mon frere, que j'en suis moi-même quelquefois effrayé.

LE CHEVALIER.

Si vous aimez beaucoup, vous êtes, ce me semble; aussi beaucoup aimé.

LE MARQUIS.

Cela ne se peut gueres autrement. Il seroit assez difficile qu'un Amant n'obtînt pas du retour, lorsqu'attentif à se conduire, il augmente à tous momens par ses actions la bonne opinion que l'on a de lui, quand il fait briller dans la conversation, l'emporter sur tous les autres devant l'objet aimé, être enjoué, flatteur, passionné dans un temps, affecter quelque froideur dans un autre; composer son maintien, étudier ses regards, & mille autres ressources que l'on employe. Oui, je conviens que l'Amour rend nécessairement aimable.

LE CHEVALIER.

Il est certain que pour plaire, ces attentions sont indispensables.

LE MARQUIS.

Cependant il faut être né pour cela; tout le monde; en aimant, ne vient pas à bout de réduire, de captiver

COMEDIE.

13

un cœur : c'est un don que la nature accorde & refuse, comme il lui plaît. Vous , par exemple , Chevalier , si jamais vous aimiez , vous ne devez guères compter que vous y réussissiez comme moi ; je le dis : car nous ne sommes point ici pour nous flatter.

LE CHEVALIER.

Moi , aimer !

LE MARQUIS.

Une inclination & le Mariage qui en est souvent la suite , ne vous conviendroient guères ; vous êtes d'une timidité insurmontable , assez mélancolique , d'une faible complexion ; vos revenus seront médiocres.

LE CHEVALIER.

Ah ! Je crois qu'une passion me conviendrait bien peu ; aussi , n'y songai-je point du tout , mon frere ; & je vous assure qu'il semble que je ne sois occupé que du bonheur qui vous arrive aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé.

LE CHEVALIER.

Oui , il semble que vos heureux succès m'intéressent personnellement. Ce lien qui va vous unir à Lucile , doit vous paroître bien doux. Je ne comprends pas comment , vous qui aimez , vous ne paroissez pas plus empressé à vous assurer ce bonheur , ni pourquoi de signer votre engagement réciproque , vous paroît une cérémonie ennuyeuse & désagréable.

LE MARQUIS.

Un mot répondroit à votre objection ; mais vous parler sentiment , c'est vous parler une langue inconnue.

14 LE MARIE' SANS LE SAVOIR,
LE CHEVALIER.

Mais prenez-y bien garde ; les choses ne peuvent-elles pas changer de face ? Un hasard , une inconstance ; que fai-je ? Le moindre événement peut , si je ne me trompe , retarder ou rompre un Mariage , & vous rendre ensuite inconsolable de la perte que vous auriez faite.

LE MARQUIS.

Je vous dis....

LE CHEVALIER.

Car vous ne retrouveriez point de femme telle que Lucile , si vous la perdiez.

LE MARQUIS.

Non assurément.

LE CHEVALIER.

Considérez qu'elle est parfaite en tout.

LE MARQUIS.

Hé ! vraiment , vous devez bien juger que je ne me ferois pas attaché à un mérite équivoque.

LE CHEVALIER.

Sa beauté....

LE MARQUIS.

Est reconnue de tout le monde.

LE CHEVALIER.

Son esprit....

LE MARQUIS.

Elle n'en manque pas.

LE CHEVALIER.

Mille gens se louent des qualités de son cœur.

LE MARQUIS.

Cela est juste.

COMEDIE.

15

LE CHEVALIER.

Pour son humeur , elle paroît charmante ; on dit qu'elle a des momens d'enjouement...

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là ce quelle a de mieux.

LE CHEVALIER.

Vous blâmeriez. . . .

LE MARQUIS.

Oui , oui , je blâme & la raison en est encore fondée sur un principe que vous ne connoissez pas.

LE CHEVALIER.

Ecoutez ; cette exacte connoissance du cœur est pour moi un mystère ; & j'ai tort d'essayer de parler devant vous d'une personne dont les bonnes qualités vous sont bien plus connues qu'à moi.

LE MARQUIS.

Mon pauvre Chevalier ! Je fais évaluer tout avec discernement ; & je vous surprendrois , si je vous révelois tous les secrets. . . .

SCENE V.

LE MARQUIS , LE CHEVALIER ;
POITEVIN.

LE CHEVALIER.

V Oici un domestique de Lucile , qui vient , je crois , vous parler.

16 LE MARIE' SANS LE SAVOIR ;
LE MARQUIS à Poitevin.

Qu'est-ce ?

POITEVIN *au Marquis.*

Le Notaire est dans l'appartement de Madame ; on m'a dit , Monsieur , de vous en avertir.

LE MARQUIS.

Un moment.

(*Poitevin éloigné.*)

Par exemple , le Contrat signé , l'intérêt de ma passion exigeroit que rien ne se fît ensuite trop précipitamment ; & j'observerois cette regle , si je n'étois bien aise que vous soyez témoin de toute cette affaire-ci , car vous êtes obligé de partir.

LE CHEVALIER.

Oui , mon frere , je pars pour mon Régiment.

LE MARQUIS à *Poitevin qui s'approche encore.*

Un instant.

(*au Chevalier.*)

Mais , quand vous êtes surpris que la cérémonie dont il est question à présent me répugne , vous ne sentez donc pas qu'un amour de la nature du mien , ne voudroit se soutenir que par sa propre force ; & que tout engagement étranger diminue sa valeur , & fouille sa pureté : Vous ne m'écoutez pas ? ...

LE CHEVALIER.

Je songe que Lucile vous attend.

LE MARQUIS.

Entrons , puisque l'on m'attend. Je ne suis point étonné que vos lumieres ne puissent pas atteindre à ces connoissances : Vous n'aimez point , vous ne pouvez
les

les acquérir. Et comment faut-il aimer encore ? Avec une attention , une violence , une supériorité , dont la plupart des gens ne sont pas même capables de sentir le mérite. (*au Chevalier qui reste.*) Allons , vous pouvez me suivre.

SCENE VI.

POITEVIN *seul.*

CE Monsieur le Marquis est , à ce qu'on dit , un excellent homme , un homme tout-à-fait spirituel. Pour moi , il me paroît bien original. On ne veut point que je reste là dedans , parce qu'on prétend qu'il le trouveroit mauvais : On n'accusera pas du moins ce Monsieur-là d'être prodigue ; il s'est déclaré , que s'il ne nous donnoit jamais rien , c'est qu'il y avoit de la bassesse à cela. J'avois crû , moi , que s'il y avoit de la bassesse en quelque chose , c'étoit plutôt à recevoir qu'à donner. Ma foi , j'aimerois mieux n'être pas si amoureux , & être un peu plus humain : A quoi servent toutes ces acclamations ? » Ah ! trop adorable personne , je ne me lasse point » de vous voir ; je pensai hier mourir de mon tourment ; & avec cela jamais la moindre galanterie : & puis , ce tourment dont il parle ne le maigrit pas beaucoup. On va donc signer le Contrat. Je ne sai pas trop de quel naturel est Madame ; mais j'aurois un vrai plaisir , si cet amour de Monsieur le Marquis , qui a une forme si extraordinaire , pouvoit le mettre à l'uniforme de la plu-

18 LE MARIE' SANS LE SAVOIR ;
part des maris. Ha , ha ! pourquoi donc Madame re-
vient-elle ici ? Mettons-nous un peu à l'écart.

S C E N E V I I .
LUCILE , LISETTE .

LISETTE .

Que faites - vous ? Où courez - vous , Madame ?
Cette démarche va vous trahir.

LUCILE .

Tu me vois tremblante , Lisette ; & je suis obligée
de sortir pour cacher le trouble où je suis.

LISETTE .

Souvenez-vous donc , Madame , que ce que vous
allez faire , l'Amour & la Raison vous le conseillent ;
que les circonstances vous y forcent ; qu'il s'agit ici de
décider de votre bonheur , & que tout est bien con-
certé. On vient ; tâchez de rappeler vos sens.

SCENE VIII.

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER, LISETTE,
LE NOTAIRE.

LE MARQUIS *en entrant, paroît continuer sa conversation avec le Chevalier*

HE! juste Ciel! Et où courons-nous donc, s'il vous plaît?

LE BARON *au Marquis.*

Monsieur le Notaire a raison; & puisque Madame s'est transportée ici, il est juste que nous y passions, pour qu'elle signe la première.

LE NOTAIRE *au Marquis.*

C'est une déférence.

LE MARQUIS *au Notaire.*

Oui, Monsieur, c'est une déférence qui est due; nous le savons: mais tâchez d'expédier.

LE NOTAIRE.

Je vous demande mille pardons. Au moins, avant de signer, ne trouve-t-on rien à redire à la forme que j'ai donnée au Contrat? Et jugeroit-on à propos que j'en recommençasse la lecture?

29 LE MARIE' SANS LE SAVOIR;
LE MARQUIS.

Voyez si Madame trouve cette lecture amusante , si quelqu'un ici en est curieux ; pour moi. . .

LE BARON.

Je croi que cela est assez inutile.

L I S E T T E.

Madame s'en est rapportée à Monsieur, qui a bien voulu régler toutes choses. Hélas ! Qu'est ce que les femmes entendent à toutes ces affaires là ? Rien. . .

LE BARON.

Rien , en effet.

LE MARQUIS.

En ce cas , faites-nous grace de la seconde lecture ; je vous en supplie.

(*Le Notaire présente la plume à Lucile.*)

L I S E T T E à Lucile.

Allons , Madame.

LE MARQUIS au Notaire qui lui présente la plume :

A mon pere. Faites signer tout le monde.

LE BARON signant.

Dès que vous le voulez ainsi : Nous signerons donc les premiers. (*au Chevalier.*) Tenez.

LE CHEVALIER.

Est-ce à moi ?

LE BARON.

Oui , puisque votre frere nous le permet. Qu'est-ce donc , Chevalier ? A votre âge vous n'avez pas la main sûre.

LE CHEVALIER.

Moi , mon pere !

COMEDIE.

21

LE BARON.

Ho ! ce que je vous en dis n'est pas pour vous fâcher.

LE MARQUIS.

Donnez , Monsieur.

LISETTE *bas à Lucile.*

Vous voilà donc la femme du Chevalier !

LUCILE *à Lisette.*

Oui , s'il est bien vrai qu'il m'aime.

LE MARQUIS.

L'adorable Lucile remarque sans doute en-moi un air d'indifférence qu'elle ne sait comment interpréter , mais je la supplie de m'excuser ; je perds en ce moment , malgré moi , mon enjouement ordinaire ; & je suis forcé de dire que Monsieur (*en montrant le Notaire.*) ajoute à son ministère une pesanteur personnelle contre laquelle on ne peut tenir.

LE NOTAIRE.

Monsieur , je suis honteux de vous avoir été importun ; cependant si mon ministère a quelque chose ici de déplaisant , je vous assure que ce ne devroit pas être à vous à vous en plaindre.

S C E N E IX.

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER, LISETTE.

LE BARON.

IL a raison , dans un sens , & l'on voit des Amans qui sont fort aises de signer. . . Mais laissons dire à ce bon homme ce qu'il voudra. Enfin , (à Lucile) c'est à présent , Madame , que pour faire éclater les sentimens de celui qui vous est destiné pour époux , vous pouvez en toute sûreté laisser entrevoir les vôtres , que vous pouvez être rassurée contre le danger de sonder son cœur inutilement , & risquer. . .

LUCILE.

Il est vrai , Monsieur , que ce Contrat fait de votre aveu , change bien la face des choses.

LE MARQUIS.

Pour mes sentimens , Madame en est , je crois , assez instruite ; & ce seroit de sa part une injustice criante de ne pas convenir , qu'il n'est guères de femmes aimées plus parfaitement qu'elle l'est.

LUCILE.

Vos Sentimens me sont déjà assez connus : mais vous conviendrez que nous pouvons à présent mieux que jamais nous livrer à de tendres épreuves. Je suis bien aise de vous prouver que vous m'avez communi-

COMEDIE.

23

que toute votre délicatesse ; & pour goûter le plaisir de vous éprouver encore, je suis la première à vous demander que quelques délais suivent la cérémonie dont nous venons de nous acquitter.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame , à mon égard le temps ne servira : : :

LE CHEVALIER *bas au Marquis.*

Mon frere. . . .

LE MARQUIS.

Je serai toujours flatté de ne devoir votre cœur qu'à mes soins , & non à ces autorités.

LE CHEVALIER *bas au Marquis.*

Y pensez-vous ?

LUCILE.

Que vous dit donc Monsieur le Chevalier ?

LE MARQUIS.

Rien , Madame.

LUCILE.

Pardonnez-moi ; je serois curieuse de le sçavoir.

LISETTE.

Il a dit quelques mots tout bas.

LE MARQUIS *riant.*

Excusez-le , Madame , le cérémonial de la Nôce est suivant les apparences , ce qui le charme uniquement & il croit que tout est perdu , si l'on differe :

LUCILE.

Et en quoi un délai de huit ou quinze jours peut-être si dangereux ?

LISETTE.

Qu'est-ce que ce cérémonial de Nôce peut avoir de si flatteur ?

24 LE MARIE' SANS LE SAVOIR;

LE BARON.

Ces idées-là ne sont pas fort délicates.

L I S E T T E *un peu plus bas.*

Mais. . . Cela est grossier même.

LE MARQUIS *après avoir regardé sa montre.*

Laissons le pauvre Chevalier craindre ce qu'il voudra : quelques soins m'appellent ailleurs. Permettez-moi , adorable Lucile , de vous reconduire dans votre appartement , (*en lui donnant la main.*) Je suis content que vous reconnoissiez quelque mérite dans les hommages assidus que je m'étudie à vous rendre , & qu'en nous imposant des délais , vous sembliez craindre d'alterer , & paroissiez vouloir exposer dans un beau jour la fuyante passion dont vous voyez que je suis atteint.

S C E N E X.

LE CHEVALIER *seul.*

JE suis l'objet de leur raillerie ; & je le mérite bien : Pourquoi suis-je si troublé dans cette affaire-ci ? Quel est cet empressement ridicule que je fais paroître ! Moi , qui jusqu'à présent , ai à peine osé prononcer un mot devant Lucile , il faut qu'il m'en échappe un qui l'offense ! Que je suis malheureux ! Que va-t'elle penser ? Voilà ce que c'est que de ne s'être jamais fait une étude de plaire ! Voilà ce que c'est de ne point aimer ! reparoîtrai-je devant elle ? Non. . . Le seul parti qui m'aye à prendre , est de hâter mon départ. Mais la quitte-

COMEDIE.

25

rai-je sans tâcher d'effacer la mauvaise impression ?
Quel état embarrassant ! Je n'ai de ma vie éprouvé
un pareil supplice.

SCENE XI.

LISETTE , LE CHEVALIER.

LISETTE.

NOn ; on ne peut rien voir de plus passionné que
Monsieur le Marquis. Qu'une femme sera heu-
reuse avec un tel époux ! (*au Chevalier.*) Monsieur , ma
Maîtresse n'a point voulu vous témoigner , en présence
de Monsieur votre Frere , combien elle est surprise de
vos façons de penser à son égard ; & elle s'est réservée
d'avoir ici un moment d'entretien avec vous.

LE CHEVALIER.

Avec moi ! Elle va paroître ! Je ne puis me résoudre....

LISETTE.

Eh , mais , comme il vous plaira. Vous êtes le maître
après tout , d'ajouter l'impolitesse d'un refus à tout ce
qui s'est déjà passé.

LE CHEVALIER.

Ah ! Lisette , ne manquez pas de l'assurer que je suis
prêt de me jeter à ses genoux.

S C E N E X I I.

LE CHEVALIER *seul.*

JE désire , & je tremble en même temps : Je ne sais quelle est cette sorte d'agitation que je sens : mais là voilà. Écoutons ce qu'elle veut nous dire.

S C E N E X I I I.

LE CHEVALIER , LUCILE.

LUCILE.

JE viens de donner ordre , Monsieur , que personne ne vînt nous interrompre dans le moment de conversation que nous allons avoir ensemble. Quand le Marquis qui se regarde comme mon époux , viendrait à en être instruit , il ne le trouveroit , je crois , pas mauvais ; & je pense , que je puis fort bien causer avec vous , sans que cela tire à conséquence.

LE CHEVALIER.

Madame. . .

LUCILE, *après lui avoir fait signe de s'asseoir.*

Il est des cas , où il semble à propos de s'expliquer , & où le silence peut avoir de suites dangereuses.

Vous conviendrez , Monsieur , que le Marquis votre frere , qui doit compter sur ma foi , a pour moi une inclination si violente & si parfaite , que je serois bien ingrate si je n'y répondois pas : le retour que je dois à sa flâme , & le tort que j'aurois de découvrir la moindre chose qui pût l'offenser, sans prendre le soin d'y veiller, sont les motifs qui m'amènent auprès de vous ; au surplus , ne croyez point qu'il y ait aucune aigreur dans la démarche que je fais ; je ne veux que connoître la vérité , & prendre ensuite les mesures que l'amour & la vertu me conseilleront : rassurez-vous donc , & parlez-moi naturellement.

LE CHEVALIER *troublé.*

Et sur quoi m'ordonnez-vous de m'expliquer ? Je vous obéirai.

LUCILE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai remarqué en vous des traits qui semblent caractériser ce que je crains ; mais sans les rappeler , quel est ce conseil , que dans l'instant vous vous êtes efforcé de donner à votre frere ? Quelle en peut être la raison ? Est-ce mauvaise opinion de ma constance , ou de la sienne ? Est-ce mépris pour les hommages respectueux qui lui servent à m'obtenir ? Seroit-ce quelque autre sentiment ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! Madame , que vous dirai-je ? Je vois que j'ai eu le malheur de vous déplaire ; & c'est-là tout ce que je vois.

LUCILE.

Oh ! Parlez-moi donc, de grace. S'il y a un danger à éviterici, le moyen de s'en sauver, si vous voulez éluder?

28 LE MARIE' SANS LE SAVOIR ;

Croyez-moi , Monsieur , il m'en coûte pour venir prendre ces éclaircissemens

LE CHEVALIER.

Je me trouve embarrassé , je vous l'avoué ; mais enfin , puisqu'il est question de mon sentiment. . . .

LUCILE.

Bon.

LE CHEVALIER.

Je m'étois toujours imaginé , Madame. . . .

LUCILE.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Que la possession de ce qu'on aime étoit un bien si précieux , qu'on ne pouvoit trop hâter le moment qui nous l'assure.

LUCILE.

Voilà ce que vous vous êtes imaginé ?

LE CHEVALIER.

Oui , Madame. Cependant j'étois bien persuadé que mon frere , dont la passion est extrême , ne pouvoit guère se tromper sur ce qu'il est à propos de faire. Mais il faut que dans cet instant , frappé de vos appas. . . .

LUCILE.

Achevez , Monsieur.

LE CHEVALIER , *après s'être approché ; en tremblant.*

Il faut que dans cet instant , frappé de vos appas , moi qui ne connoît rien aux règles de l'amour , j'aye été emporté au-delà des délicatesses qu'il exige , & que me mettant à la place de mon frere , j'aye dit en moi-même , je veux prononcer au plutôt le dernier serment,

COMEDIE.

29

puisque le dernier serment doit m'unir pour jamais à une personne aussi parfaite.

LUCILE.

Ceci pourroit , à la fin , servir à nous éclaircir , si je ne me trompe. Y songez-vous , Monsieur , J'ai bien peu de charmes ; mais quand il seroit vrai que j'en eusse , devriez-vous en être touché ? A peine les devez-vous appercevoir.

LE CHEVALIER.

Il faut pourtant bien que cela me soit arrivé de la sorte.

LUCILE.

Mais , voilà qui est affreux !

LE CHEVALIER.

Comment , Madame ?

LUCILE.

Quoi ! Il seroit possible que vous aimassiez. . .

LE CHEVALIER *vivement.*

Aimer ! Je ne sçais ce que c'est , Madame ; & ce n'est point là de l'amour , assurément.

LUCILE.

Je n'en suis pas certaine , mais les apparences sont terriblement contre vous.

LE CHEVALIER *effrayé.*

Vous croyez. . .

LUCILE.

Faites-y attention. Peut-être en conviendrez-vous vous-même ; & il y a grand sujet de le craindre.

LE CHEVALIER.

J'aimerois ! (*Il recule son fauteuil , & Lucile recule aussi le sien.*) Je ne sçaurois le croire ; quoi , je vous offenserois jusqu'à ce point ?

30 LE MARIE' SANS LE SAVOIR;

LUCILE *se reculant aussi.*

J'en aurois presque juré ; & je me doutois bien que la chose méritoit d'être examinée.

LE CHEVALIER.

Je ne puis revenir de l'étonnement où je suis.

LUCILE.

Il étoit temps , comme vous voyez , d'avoir une explication. . . .

LE CHEVALIER.

O Ciel ! Je me serois toujours préservé. . . . Je ne me connois plus. Je ne puis , sans frémir , songer au dérèglement de mon cœur ; (*se levant*) je sçais du moins quel parti il me reste à prendre ; & . . .

LUCILE.

Quel est ce parti ? Tranquillisez-vous, Monsieur ; & à présent que nous connoissons le danger , voyons de sang froid quels expédiens nous pourrons trouver.

LE CHEVALIER.

Je diffèrois mon départ ; dans l'instant je vous quitte ; & jamais le criminel qui vous offense , n'osera paroître devant vous.

LUCILE.

Voilà par exemple un projet. . . .

LE CHEVALIER.

C'est un projet que je vais suivre.

LUCILE.

Et que je ne sçaurois approuver.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous ?

LUCILE.

Non sans doute.

COMEDIE.
LE CHEVALIER.

31

Ah ! Je reconnois que ce danger n'est que trop pressant.

LUCILE.

Je conviens qu'il est extrême ; mais quoi ! Vous condamneriez-vous à un éternel exil ? N'oseriez-vous plus reparoître dans votre famille ? Quel effet cela feroit-il ? Voulez-vous que l'on dise, en parlant de mon époux ; Monsieur le Marquis a un frere qui se tient toujours en Province, parce que s'il paroïssoit, il seroit amoureux de sa belle sœur ? Vous voyez. . .

LE CHEVALIER.

Quelle situation affreuse ! Et que faut-il donc faire ?

LUCILE.

Eh , mais. . . Il faut. . .

LE CHEVALIER.

Parlez.

LUCILE.

Il faut me voir , & essayer de vous vaincre.

LE CHEVALIER.

Vous voir , & essayer de me vaincre !

LUCILE.

Affurément. . .

LE CHEVALIER.

Quel expédient me donnez-vous-là , Madame ?

LUCILE.

Je ne crois pas qu'il puisse avoir de mauvaises suites.

LE CHEVALIER.

Ha ! Ce remède est bien doux , pour être salutaire.

LUCILE.

Les remèdes les plus simples sont souvent les plus utiles.

32 LE MARIE' SANT LE SAVOIR;

LE CHEVALIER.

Mais voudriez-vous bien me garder ce triste secret ?

LUCILE.

Oui, je ne désirois que d'en être instruite.

LE CHEVALIER.

Si mon frere venoit à l'apprendre !

LUCILE.

Ce ne seroit qu'après bien des précautions qu'il pourroit l'apprendre sans danger.

LE CHEVALIER.

Est-ce un songe ? Et ce qui m'arrive est-il bien vrai ? Vous, Madame, que vos perfections éloignent si fort de moi, & qui êtes la femme de mon frere !

LUCILE.

On n'a jamais rien vû de pareil ! Voyez combien il faudroit qu'il y eût d'événemens, pour que votre amour ne fût point criminel ! Il faudroit que le contrat avec votre frere ne fût point signé ; il faudroit que je ne fusse point sensible à sa flamme ; il faudroit que je vous aimasse.

LE CHEVALIER.

Quel amas d'impossibilités !

LUCILE *se leve, s'approche de lui, & lui parle d'un air plus tendre, & plus mystérieux.*

Encore, oublie-je un trait qui n'est pas moins essentiel ; car quand toutes ces choses impossibles seroient arrivées, il vous suffiroit, sans doute, que votre frere eût des vûes pour croire trahir son amitié, en voulant obtenir le même objet, & pour vous faire un grand scrupule d'y songer.

LE

COMEDIE:

33

LE CHEVALIER.

Je vous avouë que je m'estimerois malheureux de manquer à l'amitié que je lui dois ; & que par-là, je penserois la trahir.

LUCILE.

Eh , mais , après tout , un tel égard pourroit bien éteindre cet amour que vous sentez.

LE CHEVALIER.

Je ne sçais si c'est justice que je lui rends , ou habitude , ou l'effet d'un empire qu'il a pris sur moi ; mais il est vrai , Madame , que j'ai quelque considération pour lui.

LUCILE *souriant & se levant.*

Allons ; faut-il chercher d'autre expédient ? Cette considération suffira de reste à réformer votre cœur.

LE CHEVALIER.

L'esperez-vous , Madame , & ne me flattez vous pas ?

LUCILE.

Adieu , Chevalier.

LE CHEVALIER *n'osant s'approcher d'elle.*

Adieu , Madame.

LUCILE.

Si votre amour étoit constant , & plus décidé qu'il ne l'est , il y auroit ici des mesures à prendre ; il faudroit avec art préparer votre frere à cet incident. Mais , Chevalier , je ne sçais encore que penser ; & il ne me paroît pas assez sûr que vous soyez coupable.

S C E N E X I V.

LE CHEVALIER *seul.*

A H ! Il n'est que trop vrai que je le suis ! Quel mystere affreux viens-je de decouvrir ! Hélas ! Je sentoie bien que mon cœur n'étoit pas tranquille , & j'ignorois quel étoit son égarement : mais pourquoi parle-t'elle de préparer mon frere à cet incident ? Oublieroit-elle qu'elle m'a promis le secret ? Se feroit-elle un cruel badinage de ce feu que je n'ai pû lui cacher ? Ah ! Je m'en flatterois en vain : je vois bien qu'il est impossible qu'un tel secret n'éclate pas : Quelle honte ! Quelle douleur ! On vient ; comment pourrai-je dissimuler l'inquiétude mortelle où je suis ?

S C E N E X V.

LE BARON , LE MARQUIS ,
LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

O Ui, Monsieur , je veux que Lucile dans le moment en soit instruite. J'a. fait quelques réflexions ; les délais ne sont plus de mon goût ; mon amour propre en est blessé.

COMÉDIE:

35

LE BARON.

Faites-moi la grace de m'écouter ; peut-être pour-
rois-je par hazard vous donner un conseil salutaire.

LE MARQUIS.

Ah ! Monsieur, vous le pouvez , sans doute. Eh !
Qu'a donc le Chevalier ? Est-ce qu'il se trouve mal ?
Quel air décontenancé ! Quelle physionomie trou-
blée ! Ne peut-on sçavoir ?

LE CHEVALIER.

Je puis vous paroître troublé ; mais que ce trouble
ne vous soit point suspect. Si jamais vous apprenez
que j'aye offensé mon devoir , & l'amitié que je vous
dois , vous apprendrez en même temps que je suis dans
la résolution de ne rien épargner pour m'en punir.

SCÈNE XVI.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON *à part.*

J'Entrevois de l'embarras dans nos affaires : essayons
d'en sortir , s'il est possible.

LE MARQUIS.

Comprenez - vous quelque chose , Monsieur , à ce
que vient de nous débiter le Chevalier ?

LE BARON.

Non ; mais parlons un moment sans aigreur , Mar-
quis, vous devez m'être cher ; & quoique j'aye quelque

C ij

38 LE MARIE' SANS LE SAVOIR ;

sujet de me plaindre de vos façons d'agir , je serois fâché de vous voir former un engagement , qui , par la suite vous deviendrait difficile à supporter ; convenez d'une chose avec moi.

LE MARQUIS,

Qu'est-ce que c'est , Monsieur ?

LE BARON.

Que vous n'aimez point Lucile.

LE MARQUIS *marque une grande surprise.*

Que ?

LE BARON.

Que vous n'aimez point Lucile.

LE MARQUIS.

Que je n'aime point Lucile ?

LE BARON.

Que vous ne l'aimez point.

LE MARQUIS *riant sotement.*

Ah ! Je vous avoué....

LE BARON.

Mais rire n'est pas une réponse fort honnête , ce me semble.

LE MARQUIS.

Ce rire ne doit point vous offenser , Monsieur ; il ne tombe que sur une question , qui franchement me paroît assez surprenante.

LE BARON.

Ce rire m'offense ; & je veux un autre éclaircissement.

LE MARQUIS.

Quand vous devriez m'accabler du poids de votre courroux , je ne sçaurois vaincre l'effet que cette proposition fait sur moi. ...
(*il rit.*)

COMEDIE.

37

LE BARON.

Ho bien ! Puisque vous le prenez sur ce ton , je n'ai plus rien à vous dire , Monsieur ; & vous riez de si bonne grace qu'il faut que je vous imite.

SCENE XVII.

LE BARON, LE MARQUIS;
LISETTE.

LISETTE.

EH, quelle gayeté, Messieurs ! Je ne puis m'empêcher d'y prendre part , sans sçavoir de quoi il s'agit. (*Ils rient tous trois.*)

LE BARON.

L'enjouement de Monsieur le Marquis me met en train , comme tu vois , Lisette....

LE MARQUIS.

Souvenez-vous , Monsieur , que si j'ai pris ce ton ; vous-même me l'avez fait prendre ; & je vous conjure de ne conserver aucun sentiment de colère contre moi.

LE BARON.

Non , ma colère ne dure pas ordinairement , & les événemens.... Je vais faire en sorte.... Je n'en dis pas davantage.... Au revoir, Monsieur le Marquis.

S C E N E X V I I I.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS *à son pere qui sort.*

L Es événemens prouveront qu'il n'est point d'amour plus constant , plus parfait que le mien.

LISETTE.

Affurément. Qui peut donc dire le contraire ? *(à part.)*
Tâchons en flattant son amour propre , d'en tirer meilleur parti que le Baron.

LE MARQUIS.

La question est charmante ! Voyons un peu si...
Peut-on entrer là-dedans.

LISETTE.

Hélas ! Je ne sçais ; j'ai laissé Madame , dans une humeur assez équivoque ?

LE MARQUIS.

Il faut que j'éclaircisse....

LISETTE.

Que vous est-il donc arrivé , Monsieur ?

LE MARQUIS.

Ce qu'il m'est arrivé ? La chose la plus particulière : mon pere veut me persuader que je n'aime point Lucile.

LISETTE.

Monsieur , votre pere est assurément bien éclairé

COMEDIE. 39

sur les matières d'amour. Je prétens , moi... Mais il ne me convient point de parler contre ma Maîtresse ; & n'ayant jamais eu l'honneur de votre confiance , vous croiriez peut-être...

LE MARQUIS.

Comment ?

L I S E T T E.

Je soutiens , moi , que vous êtes amoureux , & que vous l'êtes bien plus que vous ne devriez l'être.

LE MARQUIS.

Plus que je ne devrois l'être ?

L I S E T T E.

Oui.

LE MARQUIS.

Ce que tu me dis là est singulier.

L I S E T T E.

Je sçai que je fais une faute en parlant de la sorte : mais en conscience , Monsieur , quelles façons Lucile a-t'elle pour vous ? Se rend-elle digne d'être aimée avec un peu de méthode ? Sent-elle la finesse d'une louange , l'élégance d'une démarche , le mérite d'une absence ménagée à propos , & toute cette manœuvre délicate qui distingue un homme qui professe l'art d'aimer suivant les regles les plus exactes ?

LE MARQUIS.

Ma foi , pas trop , à te dire la vérité.

L I S E T T E.

Pour moi , il ne me paroît pas que vous soyez assez bien assortis ; Lucile a quelque beauté , mais...

LE MARQUIS.

Je conviendrois volontiers de quel que chose av

40 LE MARIE' SANS LE SAVOIR;

toi; & peut-être faudroit-il, pour rendre l'œconomie de cette union-là plus parfaite, que j'eusse le sentiment moins délié, & que mes affaires fussent un peu dans le désordre : mais que veux-tu ? ma destinée a été de m'enflammer pour Lucile ; j'avois toujours espéré qu'elle parviendroit à me connoître.

L I S E T T E.

Ah ! Je crains que Monsieur le Chevalier ne nous ait entendus. Que vient-il donc faire ici ? Nous interrompre ? Il est insupportable.

S C E N E X I X.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
L I S E T T E.

LE CHEVALIER.

M On frere, daignez m'écouter un moment; vous me voyez dans l'agitation la plus cruelle, je n'ose vous avouer la cause de mon trouble; & cependant je croirois vous trahir, si je gardois plus long-tems le silence : c'en est fait; je m'y croi obligé; je suis déterminé à vous faire l'aveu : vous me plaindrez sans doute; vous me direz quelles mesures je dois prendre dans les circonstances où je me trouve.

L E M A R Q U I S *riant.*

Voilà un ton bien sérieux.

COMEDIE.

41

L I S E T T E *à part.*

Sa vanité est au point où je le voulois. (*au Marquis en riant.*) Quel sera donc cet aveu ?

L E C H E V A L I E R.

Oui , si je suis criminel , vous saurez du moins que je le suis malgré moi ; vous saurez qu'il n'est point de parti si extrême, que je n'embrasse pour cesser de l'être: le croiriez - vous , mon frere , qu'une flamme funeste se feroit emparée de mon cœur ? Vous n'imaginerez jamais.... Ah ! Vous frémirez sans doute, si je vous nomme celle que mon cœur coupable adore.

L E M A R Q U I S.

Celle que mon cœur coupable adore ! Vous adorez ? Vous , vous , Chevalier ?

L I S E T T E.

Ce discours n'est guère apparent.

L E C H E V A L I E R.

Représentez-vous ce qu'il y a de plus téméraire , de plus infidèle , de plus malheureux.

L E M A R Q U I S.

Voilà une imagination à laquelle je ne m'attendois pas, je l'avoue.

L E C H E V A L I E R.

'Ah! plutôt au Ciel que ce fût une imagination. Non, mon frere , je sens à tout moment s'accroître le feu qui me dévore. Hélas ! je portois ce feu dans mon sein sans le connoître ; je le prenois pour des transports innocens, que m'inspiroit le plaisir de vous voir unis ensemble. Lucile enfin....

L E M A R Q U I S:

Comment! ce seroit de Lucile ! ... Vous seriez mon ri-

42 LE MARIE' SANS LE SAVOIR,

val ! Hé ! mais , en tout cas , Monsieur le Chevalier ; cela est très-inquiétant.

LE CHEVALIER.

Que le peu que j'ai de mérite ne vous donne point une sécurité dangereuse ! Oui, mon frere, cela est inquiétant, cela l'est d'autant plus que vous ne sauriez le croire. Arrêtons les progrès d'une flamme aussi injuste ; par pitié, décidez de ce que je dois faire : pour moi , quoique Lucile soit d'un avis différent , j'ai résolu de la fuir pour toujours ; j'en mourrai de douleur : mais je vous quitte, & je me condamne à ne jamais repaître devant vous.

LE MARQUIS.

Quoi ! Lucile s'est prêtée à vous entendre ?

LE CHEVALIER.

Elle s'apercevoit de cette passion dont mon cœur est atteint ; & les égards qu'elle a pour vous l'ont portée à s'en mieux informer.

LE MARQUIS.

C'est prendre bien aisément l'alarme ; & vous l'avez, je croi , trouvée terriblement sensible à cette passion-là.

LE CHEVALIER.

Vos mepris ne sont point un expédient , mon frere.

LE MARQUIS.

Cette découverte a dû lui causer un plaisir tout singulier.

LE CHEVALIER.

Que ces railleries sont déplacées !

LE MARQUIS.

Ah ! cela n'ira pas plus loin ; & quoique vous soyez un rival dont je doive craindre beaucoup les succès, je vous

déclare d'avance que je ne me battrai point avec vous.

LE CHEVALIER.

Vous me parlez peu équitablement. Ne continuez point sur ce ton ; je fais que je dois respecter le penchant qui vous attache à Lucile ; qu'elle vous accorde toute sa tendresse ; que l'aveu d'un père , qu'un engagement ont assuré votre union : Bien plus , il me suffiroit que vous eussiez jetté les yeux sur elle , pour que ma raison s'efforçât d'étouffer en moi le moindre mouvement de passion : mais , pouvez vous croire qu'une raillerie m'en impose ? Si je l'eusse connue avant vous , si elle eût approuvé mes feux , rien . . . rien n'auroit jamais pû m'en séparer. Ne m'iritez point , monsieur ; mon cœur n'est plus le même. Déjà je sens que l'amitié ne me fait plus m'intéresser à votre bonheur ; déjà je sens que je soupire . . . que je gémis de ces liens qui vous unissent à elle. Ce cœur qui est tombé dans un premier égarement , pourroit être capable d'un second , & les droits de la Nature seroient peut-être sacrifiés à la fureur de l'Amour.

LE MARQUIS. . . .

Je croi , pour le coup , que je devrois me fâcher ; Lisette.

LISETTE.

Gardez-vous-en bien ; & ce n'est point là du tout notre intention.

LE CHEVALIER *se jettant dans un fauteuil éloigné*

Puis-je ne pas inspirer la pitié dans l'état affreux où je suis ?

LISETTE *bas au Marquis.*

En vérité je serois tentée de croire qu'il aime sérieusement,

44 LE MARIE' SANS LE SAVOIR,

LE MARQUIS.

Pui ! Point du tout , il croit aimer.

L I S E T T E.

Il est assez surprenant que Lucile l'ait écouté. Moi , je suis si indignée des procédés qu'elle a avec vous , & vous devez en être si dégouté, que volontiers j'irois de ce pas lui dire que vous renoncez à elle pour jamais.

LE MARQUIS.

Elle le mériteroit ; mais prens garde....

L I S E T T E.

Qu'en peut-il arriver , après tout ? Que vous vous brouilliez ensemble ; ce ne seroit pas là le plus grand des malheurs : Oui , mon parti est pris.

LE MARQUIS.

Tu rêves : Et que veux-tu , mon pauvre enfant, que je fasse de mon amour ?

L I S E T T E.

Votre amour ? Un autre le fera mieux valoir, le connaîtra mieux.

LE MARQUIS.

Mais

L I S E T T E.

Je l'ai résolu , je parlerai.

LE MARQUIS.

Arrête donc.

L I S E T T E.

C'est une chose décidée dans ma tête.

LE MARQUIS.

Ecoute.

L I S E T T E.

Cela est inutile.

COMEDIE:
LE MARQUIS.

45

Tu dois bien voir. ...

L I S E T T E.

C'est assez ; laissez-moi faire.

S C E N E X X.

LE MARQUIS , LE CHEVALIER
dans un fauteuil.

LE MARQUIS.

Cette fille badinne assez plaisamment. Comme il paroît abattu ! Il attrappe l'attitude d'un homme qui aime ; on s'y tromperoit ; & l'on croiroit volontiers qu'il auroit un soupçon d'amour. Qu'elle imagination ! Mon pauvre Chevalier, s'il étoit vrai, (je vous parle bonnement.) s'il étoit vrai pourtant que vous eussiez un commencement de passion , je vous conseillerois de partir. Oui , quoique cela paroisse d'abord une bagatelle , je vous le conseille , mon enfant ; vous verrez que cela se passera ; je ne vous reproche point la sottise de ce caprice-là ; car vous semblez vous rendre justice.

S C E N E X X I.

LUCILE , LISETE , LE MARQUIS ,
LE CHEVALIER.

PISETTE *haut à Lucile.*

A Près tout ce que je vous dis , qu'attendez-vous , Madame , pour reveller les secrets de votre cœur ? Je sai que plus on aime , moins on le déclare facilement , & que ce moment est critique.

LE MARQUIS.

Pisette vous aura fait quelques reproches de ma part ; adorable Lucile ; puis-je savoir quelle impression ils auront fait sur vous ?

LUCILE.

Ils ne m'ont point surprise. Depuis long-temps je sai que vous m'accusez de ne pas reconnoître jusqu'à quel point vous aimez ; & vos reproches sont assez bien fondés.

LE MARQUIS.

Je suis charmé que du moins vous en conveniez une fois dans la vie.

LE CHEVALIER *à Lucile.*

Pardonnez si les transports de joye que le moment de votre union doit faire naître , sont interrompus par mes plaintes. Ah ! madame , je tâcherois inutilement

de me vaincre : le danger que vous connoissez augmenté à chaque instant ; permettez qu'avec la résolution d'en mourir, j'évite pour jamais

LUCILE.

C'est à quoi je ne consentirai point.

LE CHEVALIER.

Quoi ! Vous seriez assez cruelle

LUCILE.

Appellez-moi cruelle, insensible, je n'y ferois souffrir.

LE MARQUIS *ironiquement.*

Vous ne voulez pas qu'il parte ! Cela est digne d'attention, Madame. J'oublie mes droits pour un instant ; vous voyez deux frères, l'un aime, l'autre croit aimer. Ne vous viendrait-il pas dans l'esprit, Madame, de préférer l'apparence à la réalité ?

LUCILE.

Je voudrois prouver le contraire.

LE MARQUIS.

Après bien de petites erreurs, celle-là n'est-elle pas à craindre ?

LE CHEVALIER *à part.*

Quel trouble ma témérité apporte ici !

LUCILE *au Marquis.*

Non ; mais vous remarquerez que votre amour ne vous empêche pas de me dire quelque chose d'assez désobligeant.

LE CHEVALIER *à part.*

Ils s'aigrissent, & j'en suis la cause !

LE MARQUIS.

Désobligeant ! Je n'ai jamais rien dit de désobligeant en ma vie, Madame.

48 LE MARIE' SANS LE SAVOIR ;

LE CHEVALIER.

Hélas ! Faut-il qu'en me séparant d'elle , je lui laisse encore un sujet de me détester ?

LUCILE.

On croit donc ce départ nécessaire ?

LE CHEVALIER.

Oui , madame : mais que par ma faute du moins , vous ne soyez point un instant irrités l'un contre l'autre. Accordez-moi la grace de vous reconcilier ; & je fuis.

LE MARQUIS.

Ah ! j'ai peine à oublier. . .

LUCILE *au Chevalier en souriant.*

Pouvez-vous me conseiller une infidélité ?

LE CHEVALIER.

Une infidélité !

LE MARQUIS.

Que veut dire ? . . .

LUCILE.

Non , vous ne partirez point , Chevalier. (*lui donnant la main.*) Je ne laisserai point partir mon Epoux.

LISSETTE.

A la fin le mot est lâché !

LE MARQUIS.

Son Epoux !

LUCILE.

Vous avez lieu d'être étonné , Marquis ; mais ce que j'ai à vous dire doit diminuer votre surprise. Je croi n'avoir jamais été assez heureuse pour vous inspirer une flamme sincère ; & bien convaincuë que nous n'étions point nés l'un pour l'autre , il ne m'a pas fallu davan-
tage.

rage pour consentir à tout ce qui s'est fait ici.

LE CHEVALIER *tout troublé.*

Quel discours!

SCENE XXII

LE BARON, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER, LUCILE,
LISETTE.

LE BARON.

TOut ceci vous paroît un songe : mais je veille ; moi. Hé bien , Monsieur le Marquis , je ne suis point un homme de tête ; cependant j'en ai assez pour ne vous point laisser faire un mariage qui ne vous convient point , comme vous voyez. (*riant.*) Si vous êtes curieux de savoir comment on en est venu à bout , on vous l'expliquera : mais

LE CHEVALIER.

Je m'en meurs Comment se peut-il ? ..

LE BARON.

Mais il suffit de vous dire pour le présent , que c'est le Contrat de votre frere que vous avez signé : oui , c'est le Contrat de votre frere.

D

30 LE MARIE' SANS LE SAVOIR, LE CHEVALIER.

Quoi ! c'est mon Contrat que j'ai signé ! Ah ! l'on n'expire pas de joye , si je n'en expire pas dans ce moment. Mon pere ! mon cher pere ! je suis l'Epoux de Lucile ; & c'est à vous Lisette.... Quelle obligation ! Quelle vénération ! Mon frere, si la perte cruelle que vous faites , ne peut s'effacer de votre ame , vous pouvez en venir avec moi à toutes les extrémités imaginables ; percez-moi le cœur , je mourrai toujours l'Epoux de Lucile. Madame, est-il bien vrai ? Puis-je vous regarder ? Mon frere, ne vous avisez pas d'user de violence avec moi , car vous succomberiez. Je sens que je surmonterois un monde d'ennemis ; mais soyez mon ami , je vous en conjure.

LE MARQUIS.

Hé ! que Diable ! cet homme se démène comme un furieux. Qui vous dit que ma raison n'est pas d'accord de tout ce qui se passe ici ?

SCENE XXIII.

LE BARON, LE CHEVALIER,
LUCILE, LISETTE.

LE BARON.

Nous le ferons encore mieux convenir par la suite, que nous avons eu raison d'en agir de la sorte.

COMEDIE

51

LE CHEVALIER.

O jour mille fois heureux ! Lucile est mon Epouse !

L I S E T T E.

Il y a un peu de tricherie dans notre affaire ; mais
il est juste qu'en amour , comme en toute autre chose,
la vérité l'emporte sur l'erreur.

F I N.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
1100 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
U.S.A.
1978

